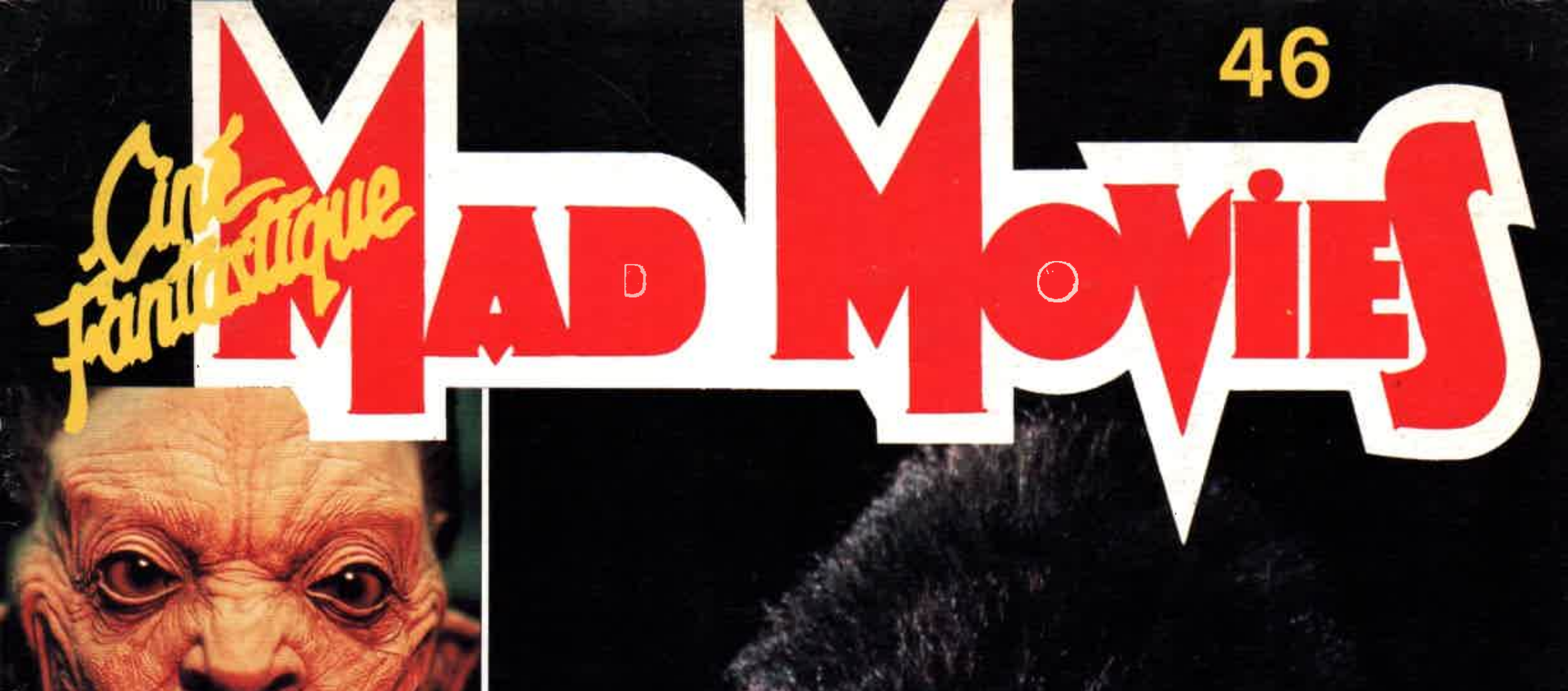


MAQUILLAGES : My Demon Lover





SUPERMAN 4 et KING KONG II



CANADA $4,75
BELGIQUE 150 FB
SUISSE 6,50 F
ESPAGNE 500 Pts

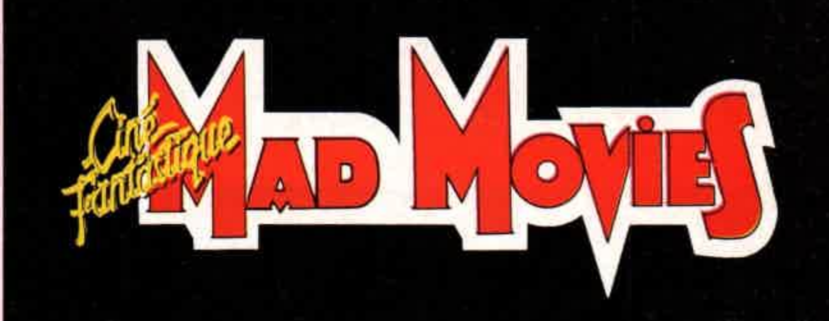
... LE CHOC DES TITANS


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 7
JOHNNY HALLYDAY
dans TERMINUS : entretien
CLINT EASTWOOD
part en guerre
HARRISON FORD
Entretien avec le nouvel aventurier
MAQUILLAGES
L'horreur à l'italienne
NASTASSIA KINSKI
Portrait
AVENTURE - POLICIER - EROTISME - FANTASTIQUE
ESP. : 500 PTS - CAN. : $ 5,75
M 3226 - 7 - 20,00 F

Rédaction, administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Éditeur/Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique n° 46. **Rédacteur en chef : Jean-Pierre Putters. Comité de rédaction :** Yves-Marie Le Bescond, Bernard Lehoux, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec, Denis Tréhin. **Collaboration :** Bernard Achour, Marcel Burel, Hervé Calleya Martin, Jimmy Frachon, Jack Tewksbury. **Correspondante U.S.A. :** Maitland McDonagh (traduite par Bernard Achour). **Correspondant Italie :** Giovanni Arduino. **Maquettiste :** Jean-Pierre Putters. **Documentation :** Christophe L. et Denis Tréhin.
Remerciements à : Michèle Abitbol-Lasry, Actium Films, A.R.P., Monique Assouline, Florence Borda, Jean Boyenval, Cannon France, Pierre Carboni, Carlton Film Export, Alain Charlot, Cheeta, C.D.A., Frédéric Comtet, Michèle Darmon, Gérard Delorme, Catherine Dussart, Eurogroup, Films Jacques Leitienne, Thierry Foucher, Fox, Danièle Gain, Gaumont, Claude Giroux, François Guerrar, Samuel Hadida, Intra Films, André Koob, Françoise Landesque, Anne Lara, Bruno Leclerq, Claude Le Gac, Lumière, Marie-Christine Malbert, Metropolitan Film Export, André-Paul Ricci, Alain Roulleau, Dominique Ségall, Tactics, Gérard Thomas, Jean-Jacques Vannier, Visa Films, Walt Disney France, Warner-Columbia.

Photogravure et composition : E.F.B. **Impression :** SIEP. **Distribution :** N.M.P.P. **Tirage :** 75 000 exemplaires. **Dépôt légal :** janvier 1987. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire n° 59956. N° ISSN :** 0338-6791. Prix du numéro : 20 francs.



SOMMAIRE

ACTUALITÉS

ENTRETIENS

RÉTROSPECTIVE

RUBRIQUE



MY DEMON LOVER

Photos couverture : KING KONG 2, SUPERMAN 4 *et* MY DEMON LOVER.

ÉDITORIAL

On s'endormait doucement, tant la saison cinématographique 86 nous avait laissé déçus, et puis il n'a fallu que ce Festival d'Avoriaz 1987 pour nous redonner des couleurs (oui, oui, il faisait beau, merci.). En effet, mis à part deux faux pas particulièrement craignos dans cette programmation (je ne dénoncerai personne...), ce fut une heureuse surprise qui laisse bien augurer de la suite des événements relatifs à nos prochaines distributions en salles. Une quinzaine de révélations dans un seul festival, c'est un fait sans précédent.

Je suppose que vous avez remarqué, mais, outre les retombées habituelles des lendemains de festival avec ses films originaux, notre actualité se résume de plus en plus à des suites : **Massacre à la Tronçonneuse 2** (qui s'est bien fait massacrer, lui aussi, par le box office), **Star Trek 4, Vendredi 13 N° 6** (qui n'a pas gagné à adopter un titre français différent), **House 2, Psychose 3, Poltergeist 2, American Warrior 2** et, pour ce qui concerne ce numéro, **Démons 2, King Kong 2** et **Superman 4**, en attendant, bien sûr, **Star Wars 4, Jaws 4** (dont on annonce les tournages) et **Evil Dead 2.** Au fait, que deviennent **Halloween** et **Amityville** ? Ils ne sont pas malades au moins ? (ou peut-être victimes d'une « **malédiction** », vous voyez qu'on n'en sort pas). Je propose carrément de ne plus donner de titres aux films mais seulement des numéros : « Tu as vu **493** ? », « Ouais, c'est le pied, mais les effets sont plus réussis dans **1941** (ah tiens !) », « Et

NOTULES LUNAIRES

■ Après le computer qui tue, voici la TV meurtrière dans le film de Robert Scott, **The Video Dead** : les êtres monstrueux d'un film d'épouvante trouvent en effet la possibilité de prendre forme dans la réalité. Y'a comme un petit air de **Démons** et **Démons 2** là-dedans...

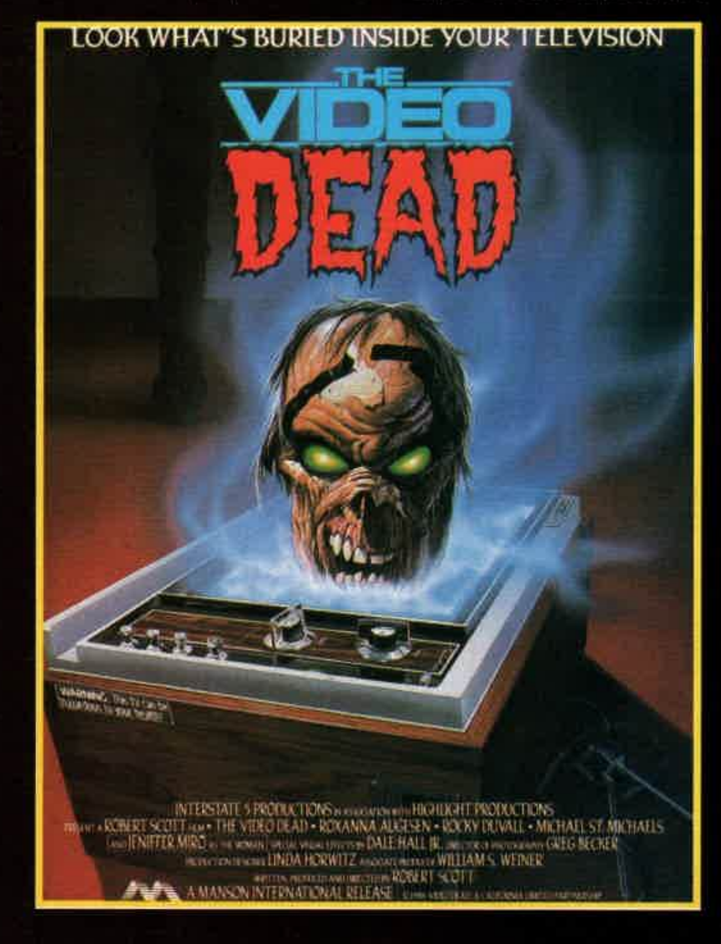
■ Dans **Return To Horror High** de Bill Froehlich, on retrouve un canevas désormais classique : un collège, fermé depuis plusieurs années suite à une vague de crimes sanglants commis en ses murs, est réouvert pour les besoins d'un film retraçant ces macabres événements. Evidemment, à peine le tournage a-t-il débuté que...

■ Trois lieux de périls et de mort. Pour commencer, il y a l'Institut psychiatrique couvrant les méfaits de deux docteurs qui utilisent les cerveaux de leurs patients pour des expériences dégueu dans **Escape From The Insane Asylum** de Félix Gerard. Ensuite, il y a l'école hantée par l'esprit des morts dans ce petit film d'horreur gothique que nous promet d'être **Abadon** de Len Anthony (avec Duane Jones, célèbre depuis une certaine **Nuit des Morts-Vivants**). Enfin il y a le club touristique perdu dans une île des Caraïbes et réservant un sort bien peu enviable à ses pensionnaires dans **Welcome to Club Dead** de Steve Muscarella. Enfin, il y a le 4, rue Mansart... Mais là c'est une autre histoire.

■ Un stage de prise de son va s'effectuer à La Rochelle du 21 au 24 avril de cette année. Ça s'adresse à tout le monde et portera à la fois sur la théorie et des applications pratiques. On s'inscrit ou on se renseigne auprès de la Maison Municipale des Jeunes, BP 309, 10 bis rue Amelot, 17013 La Rochelle Cedex. Tél. : 46.41.45.62.

■ Paul Newman, juste après son succès dans **La Couleur de l'Argent,** a signé un accord d'une durée de trois ans avec Walt Disney Pictures. On ne sait pas encore ce qu'ils vont faire ensemble mais, suivant la formule consacrée, nous tiendrons nos lecteurs au courant. Les lecteurs et nous sommes branchés, vous le savez bien...

■ C'est après un vendredi 13 comme on les aime que va s'ouvrir cette année le Festival du Film Fantastique de Bruxelles. Ce sera le 5e, et il se déroulera du 13 au 28 mars, toujours à l'Auditorium du Passage 44. Sont prévus pas mal de films présentés à Avoriaz, mais également **An American Tail, Black Widow, Cherry 2000, The Dolls, The Golden Child, Grand Guignol, King Kong Lives !, Vampires in Venice, Star Trek IV** et le très attendu « etc. » (non, laissez tomber, c'était une plaisanterie...). Sinon on se renseigne à Peymey Diffusion, 144 rue de la Reine, 1210 Bruxelles. Tél. : 02.241.50.95.



■ Au milieu des silences de Raymond Barre et des petites phrases de Jacques Chirac, un événement lourd de conséquences passerait inaperçu si je n'étais pas là : le fanzine *Mag* est passé de 3 F 50 à 5 F. Nos reporters se sont rendus sur place et nous disent : « Oui, il s'agit bien d'un fanzine de BD plein d'humour et plein de pages où nous avons relevé cette information de première importance : la secrétaire ne veut pas qu'on la chipote quand elle trie... Oui, c'est bien dégueulasse ; finalement c'est un très mauvais fanzine. Donc, pour rire en famille, c'est 5 F à *Mag* (timbres acceptés), 10, rue J.B. Baudin, 21000 Dijon. En plus, ils parlent de fantastique et les trois premiers numéros sont encore disponibles. C'est trop, je meurs...

■ Un troisième festival du film et de la vidéo amateurs (ils ont perdu les deux premiers, paraît-il...) se déroulera à la salle des fêtes de Schiltigheim (allons bon!), le 30 mai à partir de 15 heures. Une remise des prix s'effectuera à la fin de la manifestation. Pour proposer des œuvres ou pour se renseigner : Atelier de Pédagogie et d'Animation, 29 rue Vauban, 67000 Strasbourg.

■ Si vous vous y connaissez pas mal en technique, rayon 8 et 16 mm, faites-vous connaître en écrivant à *Mad* qui fera suivre. Ça nous intéresse.

■ Le 17 juillet, un film va sortir simultanément dans 4 000 salles de cinéma ! Ben non, moi non plus je n'y croyais pas, et puis si : il s'agit de la ressortie de **Blanche Neige et les 7 Nains** qui fêtera de cette façon péremptoire ses 50 années d'existence. Pour ceux que ça intéresse, sachez que je considère ce film comme le plus abouti des studios Walt Disney (et pour ceux que ça n'intéresse pas, c'est exactement la même chose, voilà !).

■ Le Grand Prix de la Jeunesse vous offre un voyage à New York et plein d'autres prix. Non ? (si !). Il suffit de voter pour 5 films sélectionnés et d'élire un « chouchou ». Il s'agit de **Mauvais Sang, 37°2 Le Matin, Thérèse, Pirates** et **La Femme de ma Vie.** Adressez vos votes à « Grand Prix de la Jeunesse », BP 297, 75828 Paris Cedex 17, avant le 10 mars minuit, ou votez par Minitel (36-15 n. Code : SLT).

■ Dans le cadre des trois jours du Film Fantastique qui auront lieu les 8, 9 et 10 mai 87, le Centre d'Animation Allende organise un concours vidéo doté de récompenses financières. Tout renseignement : Tél. 99.81.20.59 ou écrire à M. Godard, Centre Allende, rue des Acadiens, 35400 Saint-Malo.

■ Carlo Rambaldi aurait l'intention de faire construire cette année dans la région de Rome un parc d'attractions futuriste : Millenium.

4048 N° 16, alors, c'est de la merde ? »... Pas croyable, on ne fait plus du cinéma, on réinvente le feuilleton ! Tiens, on parle d'autre chose.

Janvier 1987 vit aussi les premiers balbutiements de notre service minitel qui trouve actuellement sa forme quasi-définitive. Déjà nous avons changé le code *GM * MAD* en simple *MAD*, bien plus pratique il est vrai ; en fait, contrairement à la pièce de 10 F, nous nous en étions aperçus avant de démarrer, mais le dossier pour l'attribution du code prenait du retard. Bref, plus qu'un service parallèle qui se contenterait de refaire *Mad Movies*, nous avons voulu lui donner sa propre autonomie. Déjà par cette fonction interactive que ne peut avoir la revue. Grâce au Minitel, le dialogue avec notre magazine peut être permanent ; par système de boîtes aux lettres, ou bien, à certaines heures (le mercredi de 15 heures à 17 heures, par exemple) sur la messagerie, en direct. Par ailleurs, nous créons avec ce service une maintenance et une rotation des informations plus dynamique, ce que la revue seule n'aurait jamais pu faire : les petites annonces, le box-office, les entrées de la semaine, nos commentaires à chaud, les sorties vidéo, les nouveaux films, etc. Et, côté distractif : les concours dotés de prix, les nombreux jeux, le dialogue entre lecteurs, les débats et, toujours par système de boîtes aux lettres, les réponses à toutes les questions que vous vous posez sur la revue ou sur le cinéma fantastique en général.
Alors, faites partie de l'équipe et rejoignez-nous tous sur le 36-15, code : *MAD*. Le Fantastique, nous allons le vivre ensemble. A bientôt.

Jean-Pierre PUTTERS



■ Freddie Francis, dont le dernier film fut le mésestimé **Le Docteur et les Assassins** revient derrière la caméra avec **Dark Tower**, un thriller du surnaturel qui réunira Roger Daltrey, Kevin Mc Carthy, Lucy Gutteridge. Tournage en Espagne.

■ **Mutilations**, produit et réalisé par Lawrence Thomas, traite de nouveau de l'invasion d'un ranch (comme dans **Critters**) par une meute d'extraterrestres. Filmé en 16 mm pour un budget dérisoire, **Mutilations** sera selon son auteur une version simplifiée de **La Guerre des Mondes**.

■ Du Canada, on peut attendre **Exit** de Robert Menard, une ghost-story francophone réunissant Louise Marleau, John Wildman, Michel Cote.

■ Le prochain David Cronenberg pour Dino de Laurentiis s'intitule pour l'instant **Twins** (« jumeaux »). Un sujet qui, entre les mains de l'auteur de **Videodrome**, risque de nous réserver encore bien des surprises.

■ Après les poupées de cire qui s'animent d'une vie diabolique, voici maintenant la taille supérieure. Mais dans **Mannequin** de Michael Gottlieb, le ton sera résolument axé sur le fantastique à l'eau de rose, puisqu'un homme va progressivement voir l'objet de son adulation (de sa titillation ?), un superbe mannequin exposé dans une vitrine, devenir une créature vivante.

■ Aaron Lipstadt (**Androïd, City Limits**) devrait revenir au cinéma avec **Dream Demons**.

■ Un petit groupe se déchirant sur une île après qu'un holocauste nucléaire a décimé la population, voici un sujet maintenant rebattu et dont on se demande bien ce qu'un cinéaste peut encore en tirer. Mais c'est pourtant ce qui a motivé des pointures telles que Donald Sutherland, Harvey Keitel, Ingrid Caven, Ingrid Thulin et Irène Papas pour **Orn** du Français Frédéric de Foucaud, un projet dont la conception des décors sera assumée par le génial Moebius.

■ Sur un thème voisin, c'est d'Italie que devrait nous parvenir **The Control Room** de Giuliano Montaldo avec Burt Lancaster, Julie Christie et Erland Josephson. Un huis-clos dans un abri anti-atomique alors qu'une nouvelle guerre vient d'éclater.

■ Paul Williams (**Phantom of the Paradise**) réalise **Light In The Afternoon**, une comédie fantastique avec Karen Black, Gene Borkan et Lee Purcell.

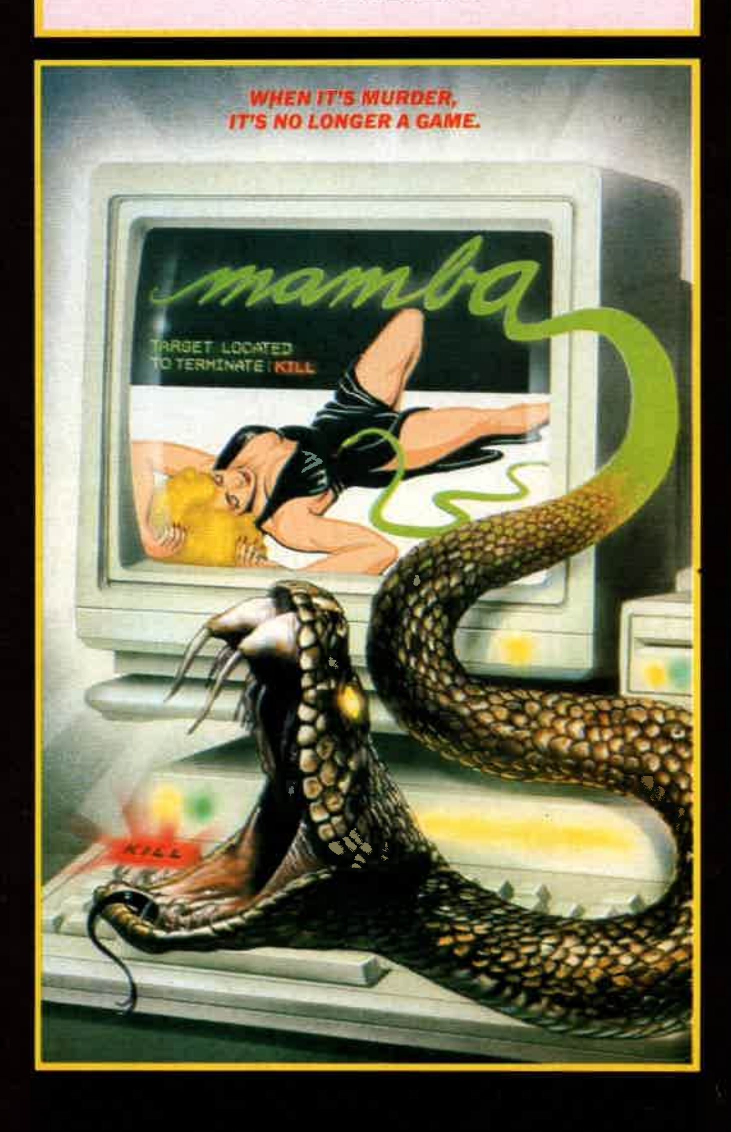
■ **Mad Warrior** est un sous Mad Max philippin qui promet de battre des records de ringardise. An 2000, après la troisième guerre mondiale, une partie du monde baigne dans le bonheur. Pas pour longtemps puisque le fourbe Malzan ourdit un sombre complot. Classique. Les autres personnages se nomment Zeus, Krovate, Volgo, Quanda, Wex... Cela donne déjà le ton de cette bande Z signée Wilfredo Milan.

■ Chris Columbus, scénariste de **Gremlins** et de **Goonies** va faire ses débuts de réalisateur chez Touchstone Pictures avec **Adventures in Babysitting** dont le tournage a démarré en janvier. Ça raconte l'histoire d'un jeune de 17 ans qui va vivre une nuit de cauchemar en faisant du babysitting, et c'est produit par Debra Hill et Lynda Obst.

■ *Kong* N° 2 est paru. Au sommaire de ce zine qui sait prendre le rétro en marche (rires. Si, si !) : **L'Homme Invisible, L'Homme qui rétrécit, La Planète des Singes, Zombie** et **L'Empire Contre-attaque.** Tout ça pour 18 F, et vous commandez à Gilles Penso, 38 rue Louis Grobet, 13001 Marseille (le port est compris mais le pourboire est autorisé).

■ *Looker* nous a également envoyé son N° 2. Eclectique en diable, il traite aussi bien du groupe Bérurier Noir, Frank Miller et Dark Knight (une sale bande de Bédé), de James Cameron ou de **Commando.** La différence d'approche systématique des deux derniers sujets nous laisse d'ailleurs à deviner les penchants politiques des rédacteurs. C'est très frais (incroyable, mais frais !!!), printanier et tout et tout. 15 F à David Fakrikian, 75 bis, rue Jean Moulin, allée 10, 69300 Calluire.

■ *Epées et Sortilèges* s'occupe du jeu de rôle et a sorti son N° 1 du côté du mois de janvier. Notons





Dolph Lundgren dans MASTERS OF THE UNIVERSE.

SPÉCIAL BISCOTTOS

Ruggero Deodato sous la bannière Cannon. Eh oui, tout arrive ! **The Barbarians** est une héroïc-fantasy musclée interprétée par les jumeaux Peter et David Paul. Aussi au casting ces sales gueules que sont Richard Lynch et Michael Berryman (vus dans le **Amazonia** du même Deodato). Tout d'abord, il est question de Canary, une jolie souveraine qui possède le pouvoir d'influencer les rêves. La pauvrette est enlevée par Kadar qui espère bien lui extirper son secret, et ce avec l'aide de China, un sorcier. Mais Canary a donné naissance à des jumaux, lesquels devenus grands, beaux et forts, contrarieront les funestes desseins de Kadar qui aura enfermé Canary dans son harem. Un dragon, une amazone nommée Ismene (en fait la frangine des jumeaux vengeurs) complètent la panoplie de ces **Barbarians.**

Autre rejeton body-buildé de la Cannon, **Masters of the Universe** de Gary Goddard avec Dolph Lundgren (le Popov de **Rocky IV**), Frank Langella (Dracula dans le film de John Badham) et les yeux divinement bleus de Meg Foster. Thème classique : le démoniaque Skeletor régnant sur la planète Eternia ravagée par d'incessantes guerres ambitionne d'asservir l'univers entier. Bien heureusement, He-Man, grâce à une clé cosmique ouvrant les portes du temps et de l'espace, intervient, lui et son épée magique, ainsi que Teela, une guerrière. Les hostilités se partagent entre l'Amérique contemporaine et Eternia où se déroule le combat final entre Skeletor et He-Man.

THE BARBARIANS.



un article sur Stephen King, des scénarios de jeux, une rubrique BD, une autre cinéma et même un programme basic-print, input, if, next, excusez-moi, ce sont des renvois... – fort utiles à ceux qui savent fortement les utiliser. 25 F et c'est en kiosques.

■ Le computer homicide c'est dans **Mamba**, un thriller high-tech (c'est pas moi qui le dit, c'est la pub) combinant des éléments d'épouvante avec un thème relevant de la science-fiction. Un génie de l'informatique spécialisé dans la fabrication de jeux vidéo particulièrement sadiques va s'en prendre en effet à une jeune femme qui a repoussé ses avances. Une réalisation due à un certain Mario Orfini.

TRIBUNE LIBRE

IL N'EST PAS MORT

Solaris, Stalker, Le Sacrifice : peut-être les trois films les plus « fantastiques » jamais tournés. Dans le premier, une équipe d'astronautes tente de communiquer avec une intelligence extraterrestre capable de matérialiser les remords de chacun. Dans le second, après la chute d'un météore, un guide se charge de faire traverser en fraude une zone interdite au centre de laquelle se trouve une porte qu'il suffit de franchir pour que tous les vœux se réalisent. Dans le troisième, un homme rendu fou par l'explosion de la bombe atomique décide de pactiser avec Dieu pour que le monde redevienne comme avant. Pas d'effets spéciaux, mais l'imagination s'envole bien plus haut que devant toutes les prouesses technologiques possibles. Pas de musique tonitruante ni de montage survitaminé, mais une poésie contemplative qui invite le spectateur à régler sa propre respiration sur celle du film, une noblesse, une grandeur de tous les instants. Pas de héros invincibles, mais des êtres humains sur qui repose cependant tout le poids de la destinée planétaire. Pas de décors démesurés, mais une nature omniprésente irriguée par des fleuves dont le courant nous guide vers les régions d'une géographie intime que l'on croyait inaccessible. Ennui ? Non. Fascination. Envoûtement. Hypnose. Apesanteur. Trois films-rêves à la beauté subjugante dont les dernières images sont comme caressées par un frisson d'éternité, trois miroirs aux reflets illimités, trois échappées aux perspectives infinies, trois œuvres d'art à la pureté esthétique et morale bouleversante, trois voyages sublimés par d'ensorcelants travellings qui nous font décoller de la réalité comme aucune expérience paranormale ne saurait le faire, trois chances de découvrir un « ailleurs » dans lequel on voudrait se dissoudre. Leur auteur n'est pas un familier des colonnes de *Mad Movies*. Il s'appelait *Andreï Tarkovski*. Un cancer l'a emporté le lundi 29 décembre 1986. C'était un des plus grands cinéastes du monde, en tout cas le plus inspiré, le plus exigeant. Ses films ont révélé à certains d'entre nous l'existence d'une lumière dispensatrice d'espoir. Mais sa mort n'est pas une fin : elle fait de nous les gardiens de la flamme qu'il nous a léguée. Et elle ne doit jamais s'éteindre.

Bernard ACHOUR

■ Un truc qui nous semble aussi curieux que prometteur, c'est bien le nouveau Barry Levinson (**Young Sherlock Holmes**) pour Walt Disney : **Tin Men** (« hommes en fer blanc ») réunira Richard Dreyfuss, Danny De Vito et Barbara Hershey pour des aventures certainement pas très sérieuses.

■ Le prochain Jean-Jacques Beineix serait une histoire de vampires : **Bats** que cela pourrait s'appeler ; c'est un vieux projet de Beineix et cela pourrait être financé par des capitaux américains.

■ Nouveau et éventuel projet de Spielberg pour un avenir tout ce qu'il y a de plus vague : une version moderne du **Fantôme de l'Opéra** de G. Leroux. Une rumeur comme on dit...

■ Le prochain film de Tom Mc Laughlin, après **Jason le Mort-Vivant** sera **Date With An Angel** pour le Dino de Laurentiis Group. C'est une romance entre un terrien et une extraterrestre, alors ne vous attendez surtout pas encore à du saignant.

■ Un espion industriel s'échappant en vaisseau spatial, perdant le contrôle de l'appareil et revient sur Terre plusieurs années plus tard sans se douter qu'entre-temps les extraterrestres ont débarqué. Aidé d'une survivante, il va essayer de sauver l'humanité... **Battle for the Lost Planet** semble bien être une des productions les plus ringardes de l'année, avec sa mise en scène signée Brett Piper, des effets spéciaux assurés par Cheap Trick Unlimited et des chansons titrées « Bitch », « Gorilla Meat » ou « Shock Me ». Bref, ça situe déjà l'ampleur de l'entreprise, non ?

■ C'est Gary Sherman qui devrait assurer la mise en scène du troisième **Poltergeist**.

San HELVING

■ *Chroniques d'Outre-Monde* se veut le rival direct du précédent, à ceci près qu'il lui est de quatre numéros antérieur. Toujours des scénarios, mais cette fois en BD s'il vous plaît, des critiques, des nouvelles et plein de jeux. Les trois premiers numéros sont disponibles au prix unitaire de 28 F (+4 F de port) à *Chroniques d'Outre-Monde*, 96, avenue de la République, 75011 Paris et le plus récent est en kiosques.

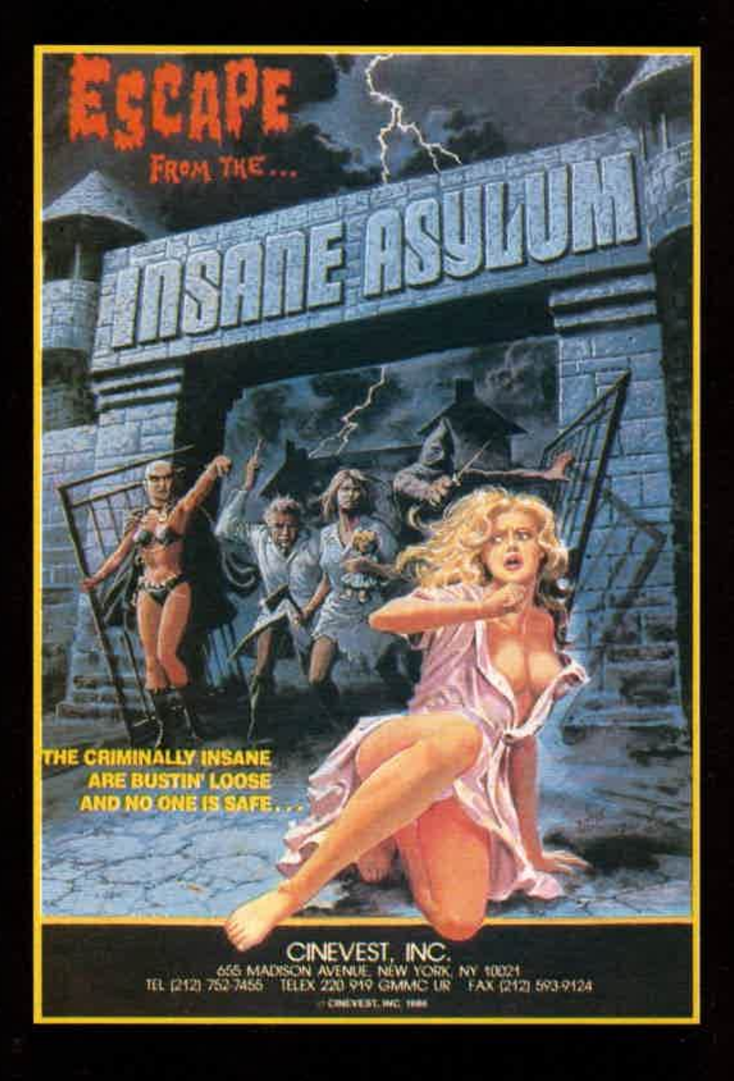
■ Encore un N° 1 avec la parution du fanzine *Black Dream* : 38 pages pour 10 F et un article sur **Day of the Dead,** d'autres sur **Alien** et **Aliens, La Mouche,** Avoriaz 87 et le festival *Mad Movies* du Super 8 86. On commande à Yann Chesnais, 4 place de la Porte de Bagnolet, 75020 Paris, ou on vient se le chercher à Movies 2000, 49 rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris, (c'est merveilleux), (et je pèse mes mots), (et j'arrête avec les parenthèses...).



■ Wes Craven, dont les talents de réalisateur ne sont plus à prouver mais dont le choix des réalisations s'avère discutable, se tourne de plus en plus vers les travaux de scénariste (le 3ᵉ **Nightmare On Elm Street**) ou encore la production, comme en atteste l'un de ses projets : **The Serpent and The Warrior,** sombre histoire de vaudou à Hawaï. Affaire à suivre...

■ Lucio Fulci (dont le dernier film est un soft érotico-bandulatoire : **Le Miel du Diable,** qui n'a rien de fantastique malgré son titre) va revenir au genre qui lui fit gagner ses lettres de noblesse : l'horror-movie 100 % gore mâtiné de surnaturel. **Aenigma,** tel est le titre de cette nouvelle production qu'on nous promet bien saignante et qu'attendent déjà tous les amateurs du père Lucio.

■ **The Amsterdamned** n'est pas un fumeur de tabac diabolique mais simplement la nouvelle réalisation du Hollandais volant Dick Maas. Rappelez-vous, c'est lui qui nous faisait nous écraser en chute libre et qui balançait des aveugles innocents dans la cage de son ascenseur, **The Lift** pour les connaisseurs.



COMMANDEZ LES ANCIEN

NOM : ______________ Prénom : ______________

Adresse : ______________________________

____

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 43. IMPACT : du 1 au 4. Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 IMPACT





Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage : **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » : **Rocky,** tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'executrice :** entretien avec Brigitte Lahaie.



Impact n° 2 : **Le Justicier de New York,** entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide, Remo sans Arme et Dangereux, Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux.** Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.



Impact N°3 : **House, Le Dernier survivant.** Dossier **Hitcher :** entretien avec le réalisateur et le scénariste. Dossier **Cobra. Maximum Overdrive :** Entretien avec le réalisateur: Stephen King. **Aigle de fer. The Naked Cage.** Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : **Pirates, Runaway Train, Money Movers, Ultra Vixens, Delta Force, Atomic Cyborg, Police Fédérale.** Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti. Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°4 : **F/X, Effet de choc,** portrait Bryan Brown. **America 3000.** Dossier John Badham et entretien. **Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars :** entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. **Tex et le Seigneur des Abysses.** Ciné-cibles : **Le Contrat, Prisonnières de la vallée des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun, Le Camp de l'enfer, La Loi de Murphy.** Dossier **Campus,** entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X.



Impact N°5 : **Deux flics à Chicago, Banco, Blue Velvet.** Entretien avec David Lynch. **At Close Range. Cobra,** entretien avec George Pan Cosmatos. **Massacre à la Tronçonneuse II,** entretien Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro. **Aliens,** entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : **Mort un dimanche de pluie, Dans les bras de l'enfer, Escort Girl, Act of vengeance.** Vidéo. Bandes dessinées. Vidéo X.



Maintenant sur votre minitel

MAD MOVIES chez vous !

Composez le 36-15 code d'accès MAD

Désormais vous pourrez vivre le fantastique au jour le jour avec toute notre équipe.



PREMIÈRES RUBRIQUES :

NOUVEAUX FILMS

Pour connaître la date de sortie, la fiche technique, le scénario et notre avis sur les films qui vont sortir sur les écrans.

CONCOURS CINÉMA

Portant sur les nouveaux films ou sur des thèmes du cinéma fantastique.
Des affiches, des jeux de photos couleurs et des places de cinéma à gagner.

VOS ANNONCES

Pour inscrire vos petites annonces et pouvoir lire celles des autres.

BOX-OFFICE

Toutes les entrées des salles et nos commentaires en permanence.

DIALOGUES

Pour echanger vos idées et pouvoir dialoguer à tout instant avec d'autres lecteurs. Tous les mercredis de 15h à 17h : dialogue avec l'équipe de Mad Movies.

BOÎTE À LETTRES

Pour laisser des messages ou recevoir ceux des autres. Cette rubrique fonctionne comme un vrai service postal instantané avec affichage sur votre écran.

SORTIES VIDEO

Les cassettes nouvelles dans le domaine du fantastique et de l'action.

AU SOMMAIRE DU N° DE MAD MOVIES

Suivant votre date d'appel, pouvoir consulter le sommaire du dernier ou du prochain numéro.

FICHIER FILMS

Pour tout savoir sur un film fantastique qui vous intéresse, il vous suffit de composer le titre recherché. Pour l'instant, le service se limite aux années 84 à 86 mais il remontera progressivement jusqu'aux origines du cinéma.

FICHIER ACTEURS, TECHNICIENS...

Filmographies instantanées de vos acteurs, réalisateurs, maquilleurs ou personnalités du fantastique préférés.

TELEDROME

Le programme des séries, films ou émissions à caractère fantastique de la télévision.

…IS NUMÉROS

Ciné Fantastique MAD MOVIES



N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier **Mad Max II.** Dans les griffes du cinéphage : **Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer.** Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24 : Avant-première : **Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal.** Dossier Dario Argento. Sur le tournage de **Ténèbres.** Festival de Madrid. Cinéphage : **Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing.** Film décrypté : **L'Invasion des Morts-vivants.** Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté : **Alien.** Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : **Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T.** Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies.



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : **Zombie.** Dossier David Cronenberg. **Dark Crystal, Vidéodrome.** Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : **Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars.** Entretien avec George Miller, les « **Mad Max** ». Ciné-fan : photos de space-opéra ou « **Star Wars** dans son salon ».

N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien, **Wild Beasts, Zeder. Octopussy** et **Jamais plus Jamais.** Dossier Barbara Steele. **Les Prédateurs** : entretien David Bowie. Film décrypté : **Le Chien des Baskerville** (Fisher). Dossier **Le Retour du Jedi.** Avant-première : **Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher** (Jésus Franco), **Le Trésor des quatre couronnes.** Tournage : **Clash.** Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : **Psychose II, Dar L'Invincible, Le Sens de la Vie.** Dossier **Creepshow** (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.). Entretien R. Rubinstein pour **Creepshow.**





N° 28 : Dossier **La Foire des Ténèbres.** Dossier **La Quatrième Dimension** (le film). Cinéphage : **Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang.** La série des 3 « **Dents de la Mer** ». Vaste dossier sur les 3 « **Guerre des Étoiles** ». Avant-première : **Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby.** Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. **Krull, Strange Invaders, The Dead Zone.** Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles, Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour **X-Tro**). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opéra. Cinéphage : **Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine.** Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté : **Brainstorm.**





N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : **Phantom of the Paradise.** Avant-première : **Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus.** Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken. **Vidéodrome.** Entretien avec David Cronenberg. **La Forteresse Noire.** Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : **2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker.** Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31 : Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit. Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : **Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension** (la série TV). Cinéphage : **Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans.** Entretien Monique Henckell. **Vendredi 13 n° 4.** Dossier : Heroic-Fantasy.



Crayon-bis : Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. **Splash.** Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage : Entretien avec John Caglione. Cinéphage : **Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit.** Dossier David Lynch. Dossier **Dune.** Avant-première : **The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves** : entretien avec Neil Jordan. **Greystoke, La Légende de Tarzan.** Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de **Nemo.** Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : **The Rocky Horror Picture Show.** Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. **Supergirl,** entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoit Lestang.





N° 33 : Maquillage : Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. **Phenomena,** entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. **L'Histoire sans Fin, Gremlins,** entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84. Cinéphage : **Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones :** Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film. **1984,** entretien avec Michael Radford. Dossier : Le Psycho-killer. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs, Jean-Pierre Macé. Série TV : **Batman.** Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté : **2001, l'Odyssée de l'espace.**

N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : **1984.** Effets spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur **Company of Wolves.** Cinéphage : **La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins.** Entretien avec Wes Craven, **A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks.** Les films d'Avoriaz 85. **Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback.** Avant-première : **Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being.** Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV : **Outer Limits** (Au-delà du Réel).





N° 35 : Effets spéciaux : entretien avec Carlo Rambaldi. **Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena.** Dossier « **Star Trek** » : les films et la série TV. **2010, Starman.** Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. **Terminator.** Cinéphage : **Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III.** Le film décrypté : **Blade Runner.** Avant-première : **The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway.** Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : **Tales from the Dark Side.**



N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. **Phenomena, Day of the Dead.** Avant-première : **Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5.** Entretien avec Tobe Hooper (**Lifeforce**). **Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator.** Cinéphage : **Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire.** Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : **Planète Interdite.**

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. **Legend.** Dossier **Lifeforce.** Entretien avec Jacques Gastineau. **Rambo II.** Dossier **Mad Max III,** entretien avec George Miller. Cinéphage : **Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider.** Avant-première : **Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies.** Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37 : Hors-série : Spécial James Bond. Tous les films, de **James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre.** Dossier **Dangereusement Vôtre,** le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

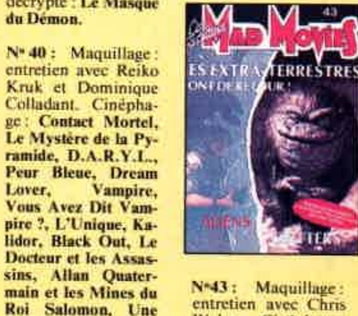
N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. **La Chair et le Sang, Le Roi David.** Dossier : **Vampire, Vous Avez dit Vampire ?** Entretien avec Tom Holland. **Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire.** Avant-première : **Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign.** Portrait : Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : **2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous.** Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : **La Revanche de Frankenstein.** Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.

N° 39 : Maquillage : entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : **Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies.** Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. **Mort Sur le Gril. Re-Animator :** Entretien avec Stuart Gordon. **La Revanche de Freddy.** Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première : **Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue.** Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté : **Le Masque du Démon.**

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : **Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy.** Avant-première : **Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators.** Dossier **Highlander,** entretien avec Christophe Lambert. **Link, Enemy.** Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. **Les Oiseaux,** analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. **Peter Pan.** En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

N°41 : Effets spéciaux, **Evil Dead II.** Cinéphage : **Créature, sans Issue, Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander.** Dossier « **House** », entretien Steve Miner et Sean S. Cunnigham. **Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4ᵉ dimension.** Avant-première : **April Fools Day, Critters.** Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV : Alfred Hitchcock Presents. Analyse de **Psychose.** Les nouveaux maquilleurs : Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan : les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N°42 : Dossier **From Beyond,** entretien avec le producteur et le distributeur. Cinéphage : **Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La dernière maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars :** entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier **Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop.** Les nouveaux maquilleurs : Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté : **Rencontres du troisième type.** Dossier : La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan : Fabrication d'un buste. Mad in France.



N°43 : Maquillage : entretien avec Chris Walas. Cinéphage : **Short Circuit, Le Métro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession : Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf.** Avant-première : **Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon.** Dossier : **Aliens. Salomé, Les yeux sans visage.** Dossier **Critters :** entretien avec Dee Wallace Stone. **Les Aventures de Jack Burton...** Mad in France. Série télé : **Les Mystères de l'Ouest.** Roul Ruiz. Autopsie du 7ᵉ art. Dossier : Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan : Tête et bras mécanique.

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

TERMINUS

A l'annonce de la mise en chantier d'un « fantastique français », toute l'intelligentsia du noyau critique parisien (50 personnes tout au plus, rassurez-vous) se dit : « Ça va encore être bien nul, aiguisons nos stylos, camarades, on va pouvoir se défouler. » Pour **Terminus**, le bruit courut tant et si bien qu'à l'aube de l'avant-première il se trouvait déjà quelques desperados prêts à défendre une œuvre ausi injustement pourfendue à l'avance et nous en fûmes complètement (beurk, passez-moi le cendrier. Merci). Ce ne fut que lorsque la lumière revint, après la projection, que nous pûmes mesurer la véritable étendue du désastre.

Terminus souffre du mal français. Ça s'attrape plus facilement que le sida et on ne peut même pas dire où le virus attaque exactement. Scénario, production, dialogues, mis en scène, effets spéciaux, jeu des acteurs ? Sans oublier le montage où, dans les scènes d'action notamment, son absence se fait cruellement sentir. Non, c'est vrai quoi, par exemple deux camions se rentrent dedans et ça coûte de l'argent. Bon. Donc autant rentabiliser le truc par l'impact émotionnel correspondant : les conducteurs se regardent, gros plan sur les yeux, vue d'ensemble des deux véhicules, esquive, paf ! le choc. On combine le tout et ça doit marcher. Ici, non : « Euh dis donc, mes deux camions qu'est-ce que j'en fais ? Tu les fais se rentrer dedans, coco. Ah bon, c'est tout ? Ben oui, qu'est-ce que tu veux de plus, qu'ils nous chantent Petit Papa Noël ? Euh, non, je disais ça comme ça, c'est tout... »

Mais en fait, le grand défaut de **Terminus** réside dans sa direction d'acteurs et plus encore dans ses dialogues ahurissants. Le dialogue ampoulé, qui se donne par endroits des allures didactiques, tente d'infliger quelques sentences hautement philosophiques, mais c'est creux, long, inutile, maladroit et complètement à côté de la plaque. Les acteurs font ce qu'ils peuvent et on les comprend ; on adhère d'autant mieux à leurs efforts qu'ici même les efforts se voient. Oui, le petit gamin a bien appris sa leçon et nous la récite au poil (dommage que nous soyons au cinéma, et pas à l'école). Oui, Johnny compose en force son personnage d'anti-héros blasé qui aurait déjà vu **Mad Max** et les **Indiana Jones**, mais tout cela sent le fabriqué, le manque d'authenticité. Même Karen Allen ne parvient pas à faire la différence ; le croirait-on, mais jusqu'au camion qui a l'air de jouer mieux qu'elle !

Pas besoin d'épiloguer, c'est un désastre qui nous fait un peu mal dans la mesure où les producteurs ne redonneront pas de sitôt une telle chance et des moyens aussi importants à une équipe française. Dommage et rageant, n'est-il pas ?

Jean-Pierre PUTTERS

France. 1986. Réal. : Pierre-William Glenn. Scén. : P.W. Glenn et Patrick Duvic. Phot. : Jean-Claude Vicquery. Eff. spéc. : Jacques et Frédéric Gastineau, Christian Talenton. Mus. : David Cunningham. Int. : Johnny Halliday, Karen Allen, Jurgen Prochnow, Julie Glenn. Prod. : Cat Production. Dist. : A.A.A. Dolby Stéréo. Durée : 1 h 50. Sortie en France le 28 janvier 1987.

PHOENIX THE NINJA

Pauvre Phœnix. Une salle pour toute exclusivité et dans une version française atroce. Enfin, saisissons tout de même l'aubaine : les films de sabre made in Hong Kong sont de plus en plus rares à atteindre nos écrans. **Phœnix the Ninja** est un bijou à peine altéré par quelques emprunts musicaux (les fameuses notes du génériques de **La Quatrième Dimension** et **La Guerre des Étoiles**). Le film relate le destin d'une jeune femme errant à travers la Chine médiévale. Peu à peu se dessine sa véritable identité : elle est une princesse dont les parents ont été massacrés. La naïve du départ se métamorphose alors en une terrible vengeresse.

La beauté des décors de studios est à couper le souffle. Ciel orange, cerisiers recouverts par la neige, petits ruisseaux traversés par un pont de bois sculpté. Somptueux. Et génial, soudain, lorsqu'un vaste palais circulaire s'éclaire de dizaines de lampes et qu'autant de guerriers en arme y prennent position,. Les images sont à l'avenant : splendides. Et sans surcharges. Le sommet d'une colline, le ciel, deux « épéistes » face à face. Il n'en faut pas plus à Fong Ho pour figer dans les mémoires ce qui, sous la direction d'un quelconque tâcheron, n'aurait été qu'une séquence de plus à expédier. L'expression des sentiments se trouve théâtralisée à l'extrême. Phœnix se frappe le front sur chacune des dalles qui conduisent à son père adoptif, qu'elle aura, par méprise, provoqué en duel et blessé. Et jamais le ridicule ne vient troubler la fête. Le fantastique dans **Phœnix the Ninja**, (... Ninja, on se demande bien pourquoi !) est discret dans sa première moitié. Mais dès que la pauvrette est initiée au maniement d'un sabre magique, le film s'oriente différemment. Phœnix vole. Il ne s'agit pas des sauts incroyables qu'il est coutumier de voir dans les films d'arts martiaux, mais de vols, simplement. Le dénouement prend place dans une caverne apparentée aux enfers. Phœnix voltigeant d'une paroi à l'autre envoie griller dans la lave en fusion un moine diabolique également très peu inquiété par l'apesanteur. Ces séquences se distinguent aussi par un sadisme stupéfiant. Le combat, bestial, n'épargnera pas Phœnix, victorieuse bien sûr, mais physiquement marquée.

Marc TOULLEC

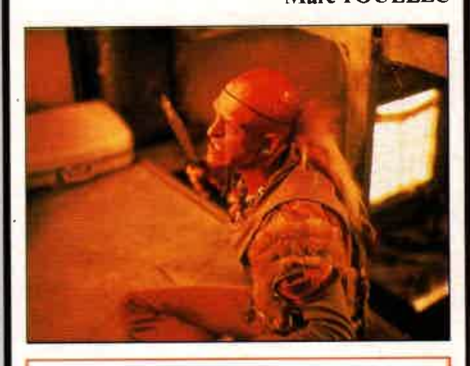
Phœnix the Ninja. Hong Kong. 1985. Prod. : Joseph Lai. Réal. : Fong Ho. Scén. : Benny Ho. Int. : Chung Wah, Rose Kuei, Wang Shan, James Tyan. Dist. : Sami Film. Dur. : 1 h 25. Sortie le 10.12.86.



LA COLLINE A DES YEUX 2

Tourné bien avant **Les Griffes de la Nuit**, **La Colline a des Yeux 2** n'apportera rien à la gloire de Wes Craven. C'est un produit de confection courante, réalisé dans le but de tirer quelques bénéfices de la réputation de **La Colline a des Yeux.** Le seul, le vrai, l'unique, ce monument de sauvagerie, de bestialité refoulée. Craven a correctement tenu les engagements de son contrat, chose facile. Facile au point de faire un énième psycho-killer fonctionnant sur les ressorts du psycho-killer avec une mentalité de psycho-killer. La routine. L'argument servant à envoyer quelques teenagers dans la portion de désert hantée par nos fous furieux est totalement futile : des essais d'un nouveau carburant en vuz d'un rallye. Le scénariste (Craven lui-même) n'a rien trouvé de mieux et s'en porte très bien. Sa trouvaille majeure : les flashzq-back. Une belle occase de ramener quelques extraits croustillants de **La Colline a des Yeux.** Même le chien de la bande, pris d'un sérieux coup de nostalgie, se souvient des jolies morsures infligées à l'affreux Pluto. Pluto toujours interprété par Michael Berryman. Le suspense organisé par Craven tient cependant la route. Meurtres successifs des protagonistes, précédés des effets habituels soulignés par les violons de Harry Manfredini. Ça peut faire un tantinet peur à condition, évidemment, de se prêter au jeu avec bonne volonté. Une scène bien craspec sauve heureusement cette séquelle du plus total anonymat. Une jolie aveugle pénètre à tâtons dans le garde-manger des sauvages. Pour se diriger, elle palpe des morceaux de barbaque humaine, dont ceux de ces copains dispersés sur un établi. C'est le seul instant qui renoue avec le caractère foncièrement malsain du premier film. Le gore ambiant est, à l'opposé, passablement clean, familial. Cette aventure se termine plutôt dans la limite des places disponibles (deux gentils survivants et deux tarés zigouillés). Petit film, petits moyens, petits résultats. Craven parfaitement conscient de l'opportunité de cette seconde colline, qui aurait plutôt tendance à loucher, renie le film. Ceci dit, histoire de frissonner un peu, un samedi soir, vous pouvez toujours vous laisser prendre par la main, mesdemoiselles.

Marc TOULLEC



The Hills Have Eyes Part 2. USA. 1984. Prod. : Barry Cahn et Peter Locke - Thorn Emi. Réal. : Wes Craven. Scén. : Wes Craven. Dir. Phot. : David Lewis. Mus. : Harry Manfredini. Int. : Michael Berryman (Pluto), Kevin Blair (Roy), John Bloom (l'égorgeur), Janus Blythe (Rachel/Ruby), Peter Frechette (Harry), Robert Houston (Bobby), Penny Johnson (Sue), John Laughlin (Hulk), William Pugh (Foster), Colleen Riley (Jane), Tamara Stafford (Cass). Dist. : Cannon France. Dur. : 1 h 30. Sortie prévue le 18 mars 1987.

L'AMIE MORTELLE



Du pour et du contre. **L'Amie Mortelle** est sans aucun doute un film inabouti, imparfait, déséquilibré.
Pour Wes Craven, ce film, il le dit lui-même, c'était l'occasion de sortir du ghetto du film d'épouvante, de partir à la conquête d'un plus large public, de devenir respectable, quoi. Mais vis-à-vis du box office, et donc aux yeux des producteurs, la valeur marchande de Wes Craven, ça a toujours été l'horreur. Alors ?.. Alors, ce film est comme « l'amie mortelle » qui lui donne son titre hybride. Il y a les données désormais habituelles du film fantastique bon genre. Comme cadre de l'action, la banlieue « Middle-West », comme personnages principaux, de braves « teenagers » aux amourettes naissantes, en arrière plan, le père ou la mère, jamais les deux en même temps, également le bon copain (ici, c'est Tom, qui tombe dans les pommes dans tous les moments dramatiques), et aussi « l'ami », robot ou extraterrestre, dont les actions et réactions turbulentes nous font toujours bien rigoler.
Mais par dessus tout ça, Craven nous balance toutes ses idées malsaines et obsessionnelles : les rêves macabres, par exemple, à mourir de trouille tellement ils sont obscènes. Et justes...
Wes Craven n'a pas froid aux yeux. Et quand il filme, c'est d'une manière assez simple. Pas de mise en scène « stylée » ou tape à l'œil, pas non plus une plate illustration du scénario. Uniquement une sobriété documentariste. Le style de Wes Craven, c'est l'absence de style.
Dans **L'Amie Mortelle**, la triste scène qui précède l'épilogue est émouvante. En ce sens qu'elle nous montre de façon tragique le mode d'« existence » de l'être que Paul a recréé à partir de Samantha et du robot. Un mélange d'humanité et de réflexes mécaniques. Le film exprime les limites de l'intervention de l'artificiel dans le naturel. Du fossé qui sépare l'un de l'autre, et du risque qu'il y a à les mélanger à tort et à travers. Ou comment, une fois de plus, on arrive à la conclusion que vouloir recréer la vie, ça ne mène à rien. Une conclusion qui, dans le film de Wes Craven, prend une forme à faire se dresser les cheveux sur la tête ; il ne faut pas se fier aux apparences...
L'Amie Mortelle, c'est quand même un truc à voir, parce qu'il y a pas mal de choses à en tirer : sur soi, sur les machines avec lesquelles on vit, sur les images qu'on visionne un peu partout, et sur les gens qu'on voit de moins en moins. Merci, Wes Craven.

Jean-Michel LONGO

Deadly Friend. *USA. 1986. Réal. : Wes Craven. Prod. : Robert M. Sherman. Scén. : Bruce Joël Rubin, d'après le roman de Diana Henstell* Friend. *Dir. Phot. : Phil Lathrop. Mus. : Charles Bernstein. Int. : Matthew Laborteaux (Paul), Kristy Swanson (Samantha). Anne Ramsay (Elvira), Michael Sharett (Tom). Prod. : Pan Arts/Layton. Durée : 1 h 40. Dist. : Warner-Colombia. Sortie Paris le 21 janvier 1987.*

MARY POPPINS

Découvrir **Mary Poppins** à vingt-cinq ans et avouer y avoir pris un plaisir extrême n'est pas une chose facile. Entre ceux qui vous regarderont comme un doux attardé suçant encore son pouce et ceux qui ne pourront maîtriser un hennissement d'hilarité, combien comprendront à quel point il est agréable de s'abandonner aux deux grosses heures de bonheur juvénile que procure le film de Robert Stevenson ?
Bien sûr, l'histoire de cette gouvernante aux pouvoirs surnaturels ne débouche sur aucune théorie mystique : les enfants Banks sont de petits garnements qui découragent les nounous tyranniques, jusqu'au matin où la radieuse Mary Poppins (Julie Andrews, couronnée par un Oscar dont on peu sourire, mais qui entrera définitivement au Panthéon du cinéma grâce à sa phénoménale composition dans le divin **Victor-Victoria)** fait voler en éclats tous les principes disciplinaires en leur ouvrant la porte d'un monde imaginaire où l'on danse avec des pingouins et où l'on gagne le tiercé sur des chevaux de bois échappés de leur manège. Privés de véritable enfance à cause d'une éducation fondée sur la rigueur, le sérieux et les projets d'avenir professionnel, Jane et Michael rattrapent le temps perdu grâce à l'intervention providentielle de leur nouvelle amie. Et mine de rien, le film fait souffler un petit vent d'anarchie sur les mentalités engluées par les traditions.
Ceci dit, l'essentiel du spectacle réside évidemment dans sa formidable réussite visuelle. Mais il y a surtout dans **Mary Poppins** deux authentiques moments de grâce. D'abord cette saisissante parenthèse poétique où, traversant des javelots de lumière au son d'une musique belle à en avoir la gorge nouée, des pigeons viennent picorer les miettes que leur distribue une vieille femme assise sur les marches d'une cathédrale. Douceur veloutée des images, candeur des sentiments exprimés, soyeuse incursion dans le domaine de la féerie pure, on regarde, on sourit, on s'émerveille. Ensuite, dans un registre totalement différent, l'incroyable ballet des ramoneurs sur les toits de la ville ; on pense au fabuleux « America» de **West Side Story,** à l'époustouflante joute acrobatique des bûcherons dans **Les Sept Femmes de Barberousse,** avec en plus une fantaisie, une folie et une énergie proprement exaltantes. Ça court, ça bondit, ça tourbillonne, ça grimpe jusqu'au ciel sur des escaliers de fumée pendant dix minutes survoltées, bourrées d'inventions chorégraphiques et de trouvailles esthétiques. Sans oublier ces plans délicieusement « kitsch » des pieds de Mary Poppins battant la mesure...
Pour les quelques instants de magie qu'il nous offre, **Mary Poppins** mérite de figurer parmi ces grands divertissements intemporels dont **E.T.** constitue à ce jour le plus désarmant fleuron.

Bernard ACHOUR

Mary Poppins. *U.S.A. 1964. Réal. : Robert Stevenson. Prod. : Bill Walsh. Scén. : Bill Walsh, d'après le livre de P.L. Travers. Phot. : Edward Coleman. Déc. : Carroll Clark et William H. Tuntke. Mont. : Cotton Warburton. Mus. : Richard et Robert Sherman. Chor. : Marc Breaux et Dee Dee Wood. SPFX : Peter Ellenshaw, Eustace Lycett et Robert A. Mattey. Avec : Julie Andrews (Mary Poppins), Dick Van Dyke (Bert), David Tomlinson (M. Banks), Karen Dotrice (Jane), Matthew Garber (Michael), Ed Wynn (Oncle Albert), Glynir Idnus (Miss Banks). Durée : 2 h 20. Dist. : Walt Disney Productions. Sortie à Paris le 11 février.*

LE GUERRIER DES TÉNÈBRES

Dément, hilarant, saugrenu. Ce troisième volet aux aventures de Jacka Sembung (après **Le Guerrier** et **Le Défi de Ninja)** est une espèce d'ex croissance monstrueuse du cinéma bis. Mêlant allègrement les arts martiaux au fantastique le moins dosé, **Le Guerrier des Ténèbres** démarre par un massacre et se clôt sur un combat homérique. Entre temps, un défilé non-stop de méchants irrécupérables, de martyrs, de femmes guerrières. Tout ce beau monde, malaxé dans un scénario abracadabrant, se bastonne à la moindre occasion. Et les joutes sont les plus haineuses vues sur un écran depuis longtemps : coups de fusil en plein visage, décapitations, corps transpersés... Le film finit par atteindre un lyrisme du morbide tout à fait réjouissant. Lyrisme dont le point d'orgue est monumental. Afin de sauver l'élu de son cœur de l'obus fatal, la belle sorcière se précipite sur le canon hollandais. Il explose, elle aussi. L'auteur du script ne recule devant aucune outrance et sortir de son chapeau un personnage muni d'une queue comme celle du Marsapilami ne lui fait nullement peur. Pas plus que de priver le fameux guerrier des ténèbres de l'usage de ses yeux, alors que celui-ci se déplace comme de si rien n'était. Mais on n'est plus à une invraisemblance près. Le contexte historique (l'occupation de l'Indonésie par les Pays-Bas) n'apporte aucune crédibilité aux péripéties. Bien sur, l'ensemble peut être aisément taxé de ringard. Ce qui, au niveau du film, doit être pris pour un compliment. Photographié en scope dans des couleurs plutôt fadasses, **Le Guerrier des Ténèbres** est à ranger définitivement au rayon des objets d'un autre monde. Les tournois de magiciens, les fosses aux serpents, les héros qui perdent la tête (au sens propre) pour ensuite la récupérer par je ne sais quel tour de passe-passe... Tout ça ne répond nullement aux normes du cinéma occidental. Pas de complexe ici, pas de second degré colmateur des scories du scénario. Quand un type déroule un appendice dorsal d'au moins quatre mètres pour étreindre mortellement un adversaire, c'est vraiment sérieux. Malgré une mise en scène bancale, des dialogues crétinoïdes et une interprétation outrée, **Le Guerrier des Ténèbres** est une fabuleuse plongée dans une mythologie excessive sous tous ses aspects.

Marc TOULLEC



(The Warrior against the Blind Swordsman). *Indonésie. 1985. Prod. : Rapi Film. Réal. : Dasri Jacob. Dir. Phot. : Aswani. Mus. : Gatot Sudarto. Int. : Barry Prima, Advent Bangun, W.D. Mochtar, Sri Gudhy Sintara, Zurmainy, H. Sjamsudin Sjafei, Tuty Kusmendar,... Dist. : Sami Films. Dur. : 1 h 30. Sortie le 21 janvier 1987.*

JOEY



Un film allemand osé par le plus inconditionnel des admirateurs de Spielberg. Sans retenue, sans vergogne, Roland Emmerich pille **E.T., Poltergeist, Rencontres du Troisième Type, ...** Même le gamin vedette a été choisi vraisemblablement à cause de sa ressemblance avec Henry Thomas (le gosse d'**E.T.**). Déjà dans son précédent film, une science-fiction intitulée **Le Principe de l'Arche de Noé,** Roland Emmerich avait copieusement pompé Ridley Scott et son **Blade Runner. Joey** égraine les plus flagrantes analogies, non seulement au niveau du scénario mais aussi de la mise en scène, de la photographie, de la musique. Les vues de la ville, l'accumulation des nuages au-dessus du petit pavillon, l'agglomérat des voitures de police... rien ne manque à l'appel. Et les éclairages, cette façon unique de découper une silhouette sur un fond sombre. Encore plus fort : le recours systématique aux jouets, aux accessoires préférés de Spielberg (la bicyclette parcourant une banlieue jumelée avec celles de **E.T., Rencontres** et **Poltergeist** réunis)... Quant au « gentil petit robot » qui accompagne en parmanence Joey, le héros, c'est une réplique exacte du R2 D2 de **La Guerre des Étoiles.** Parfois, il arrive à Emmerich de prendre un certain recul vis à vis de ces modèles américains. Comme par exemple l'apparition de Darth Vader, sorti tout droit de l'imagination d'un jeune garçon fana de **La Guerre des étoiles,** puis d'un Hamburger géant qui menace d'engouffrer un petit gros. Melting pot de morceaux choisis issus d'Hollywood, **Joey** met en vedette un pantin diabolique, lequel contrarie fortement le pauvre Joey qui vient de perdre son père. Pourquoi ? Le scénario reste bien nébuleux sur ce point. Si l'on ne tient pas compte des « influences » de Roland Emmerich, reconnaissons au film une certaine tenue. Surtout en matière d'effets spéciaux. Le pantin est convaincant, les gerbes de lumière qui inondent sans cesse la chambre de Joey aussi. Un plagiat oui, mais techniquement à la hauteur. Une chose encore : **Joey** ne s'adresse pas spécialement aux plus de 18 ans !

Marc TOULLEC

__Joey.__ R.F.A. 1986. Prod. : Klaus Dittrich/Balcor Film Investors. Réal. : Roland Emmerich. Scén. : Roland Emmerich, Hans J. Haller, Thomas Lechner. Dir. Phot. : Egon Werdin. Mus. : Paul Gilreath. SPFX : Herbert Umbretch, Armin Lange, Frank Schlegel, Rolf Giesen. Int. : Joshua Morrell (Joey), Eva Kryll (Laura), Tammy Shields (Sally), Jan Zierold (Martin), Matthias Kraus (Dr Haiden), Jerry Hall (Bernie), Sean Johnson (William). Dist. : Eurogroup. Dur. : 1 h 20. Sortie prévue le 15 avril 1987.

LETTRES D'UN HOMME MORT

Le **Jour d'Après** vu du côté soviétique, perçu de l'autre côté du rideau de fer, voilà qui risquerait fort de s'avérer revanchard, partisan. Eh bien non. **Lettre d'un Homme Mort** évite systématiquement tout discours idéologique et n'épilogue pas sur les responsabilités de l'holocauste nucléaire. Le metteur en scène concentre son attention sur un groupe de quelques survivants ne se faisant guère d'illusions sur des lendemains meilleurs. La ville décrite est en ruine. des cadavres jonchent les rues boueuses. L'humanité croupit à quelques dizaines de mètres sous terre, se nourrit de conserves irradiées. Il reste encore un espoir de salut, le bunker, oasis réservée aux biens portants. Quelques fonctionnaires encore zélés se chargent de dire oui ou niet aux postulants. Dans des abris sordides, quelques hommes se complaisent à laisser leurs témoignages écrits aux hypothétiques futurs locataires de la planète, « extraterrestres ou mutants ». Sans espoir, uniquement pour parler. Une femme se ballade les seins nus uniquement parce qu'elle s'imagine que la peau exposée limite les risques. Chacun a son échappatoire. Face à la déchéance, les enfants se sont enfermés dans un mutisme profond. Ils voient le monde mais ne lui parlent plus. Ils seront néanmoins les porteurs de quelques bouffées d'espoir.
Plastiquement, **Lettres d'un Homme Mort** est un film superbe. Deux dominantes : le sépia et un bleu terne. On pense inévitablement à **Element of Crime,** d'autant plus que les deux environnements se rejoignent dans une esthétique de la destruction, du pourrissement, de la saleté. Nulle complaisance morale ou politique au menu, donc. Pas plus au rayon du spectaculaire. Il est vrai que le budget du film doit être bien en deçà de celui du **Jour d'Après,** mais les quelques chocs visuels ont d'autant plus d'impact : la très onirique destruction du monde commentée par une voix de gosse, l'irruption d'un homme dans la section d'un hôpital réservé aux enfants. On ne voit rien sinon quelques vêtements souillés ; les cris, l'expression hallucinée du visiteur rendent ces quelques instants pratiquement insupportables.

Marc TOULLEC



__Pisma Mertvogo Tcheloveka.__ URSS. 1986. Prod. : Lenfilm. Réal. : Konstantin Lopouchanski. Scén. : K. Lopouchanski, V. Rybakov, Boris Strougatski. Dir. Phot. : Nikolaï Proskoptsev. Décors : Elena Amchinskaia et Viktor Ivanov. Int. : Rolan Bykov, Viktor Mikhailov, Iossif Rykline, Nora Griakalova, Alexandre Sabinine, Véra Maiorova... Dist. : Les Films Cosmos. Dur. : 1 h 29. Sortie prévue le 29 avril 1987.

LE RETOUR DU BARBARE



L'héroïc-fantasy spaghetti a enfanté des choses aussi inqualifiables que **Thor le Guerrier** et **Sangraal,** des films pauvres, niais et moches. **Le Retour du Barbare** l'est tout de même un peu moins. Non pas qu'il soit plus riche (la campagne napolitaine n'a jamais été aussi resplendissante) ou même mieux préfabriqué. Il est tout simplement préservé de la ringarderie absolue par une trouvaille scénaristique, ce fameux trône qui grille instantanément tous les intrus qui auraient le malheur d'y poser les fesses. Hormis ce détail rigolo, c'est toujours le même refrain à la **Conan le Barbare** : un souverain déchu, un tyran sanguinaire. Et un héros aussi musclé que bovin, redresseur de torts qui ne redressera nullement la courbe descendante du film. Qui dit héros, dit évidemment héroïne. La voici sous les formes harmonieusement découvertes de Sabrina Siani, spécialiste de ce type de rôles débiles. Mais elle assume impeccablement son boulot, tout en poses défensives à la Sandahl Bergman, le cul légèrement bondé, l'épée tenue à deux mains. Photogénique, et il faut bien ça pour palier l'indigence des combats.
Question gros rires, il y a de quoi s'esclaffer souvent. Les attitudes équivoques du méchant par exemple, lequel surenchérit dans le style « jeune premier ténébreux » (dans le rôle, Harrison Muller vu dans **Le Chevalier d'un Monde Perdu** et dans **Final Executor,** un abonné). Les effets spéciaux sont assez rares. Une transparence tremblotante (une tête coupée censée terrifier le bœuf vedette). Le temps de quelques séquences, notre héros est rendu invisible puis à l'épreuve des flèches (à vrai dire les archers visent si mal que tous les projectiles atterrissent assez loin). Sinon, reste à constater que les figurants sont au maximum quinze dans le champ de la caméra, que la douzaine d'abrutis représentant le peuple serait à peine digne d'une scène de patronage. Le final est ainsi tout un poème : la foule (toujourd douze figurants) réclame le mariage de la belle souveraine et du justicier body-buildé. Ils ne se sont guère fait prier, puis se marièrent effectivement et eurent aussi beaucoup d'enfants...

Marc TOULLEC

__(Trono du Fuoco).__ Italie. 1983. Prod. : Visione Cinematografica Sarl. Réal. : Franco Prosperi. Scén. : Nino Marino. Dir. Phot. : Guglielmo Mancori. Mus. : Carlo Rustichelli. Int. : Pietro Torrisi, Sabrina Siani, Harrison Muller, Isarco Ravaioli..., Dist. : Métropolitan Film Export. Dur. : 1 h 25. Sortie le 14 janvier 1987 à Paris.

RIEN NE SERT DE MOURIR

Quatrième partie de la série **Mad Mission**, parodie burlesque des James Bond, **Rien ne sert de mourir** est le plus spectaculaire de tous, et à de nombreuses reprises, surpasse même les 007. Hélicoptère survolant à grande vitesse un hors-bord, voiture passant du sommet d'une tour aux cuisines d'un restaurant, poursuites diverses... Karl Maka (producteur, scénariste, interprète) et son metteur en scène dévoué limitent au maximum les dialogues, les temps morts. Le tempo, ultra-rapide dès le départ, s'accélère jusqu'au final. Mais aussi impressionnantes que soient les séquences à grand spectacle, ce sont les cascadeurs (bien souvent les acteurs non doublés) qui ont là vedette. A aucun moment les combats à mains nues ne sont gâchés par des raccords indécis. Chorégraphiés avec une rigueur étonnante, jamais répétitifs et bénéficiant d'un montage percutant, ils laissent loin derrière eux les petites performances des spécialistes occidentaux. De plus, ces scènes sont mises au service de la plus totale rigolade, ce qui ne nuit nullement à leur impact, même quand il s'agit de montrer un gamin minuscule chutant du haut d'un building. L'argument science-fiction du film est un peu maigre (un prisme de cristal fournit à son heureux possesseur une complète invulnérabilité) mais permet surtout à Maka et sa clique de clôturer les réjouissances dans la plus pure tradition Bondienne. Repaire high-tech du méchant, laboratoire secret, complice sexy et déferlement d'effets pyrotechniques. Titulaire du rôle du méchant, Ronald Lacey refait son numéro des **Aventuriers de l'Arche Perdue** (le S.S. tout en noir, c'était lui) ; il porte d'ailleurs toujours à la main gauche les traces de son passage chez Spielberg à savoir une cicatrice due à une profonde brûlure. Les private jokes ayant toujours été l'un des ressorts essentiels des **Mad Mission** (souvenez-vous dans le numéro 3 du Peter Graves de **Mission Impossible** : « Cette bande s'auto-détruira... »). A mettre encore au crédit du film un inénarrable trio de tueurs, dont un gros chauve indestructible et un petit impeccablement habillé qui ne comprend rien à rien et profite de la moindre surface réfléchissante pour ajuster sa cravate et vérifier le parfait état de sa coiffure !

Marc TOULLEC



*(**Mad Mission IV/Ace Go Places IV**). Hong Kong. 1986. Prod. : Karl Maka-Cinema City. Réal. : Ringo Lam. Scén. : Karl Maka. Dir. Phot. : Sander Lee. Mus. : Tony A. SPFX : Wong Kei Hung. Yiu Yau Hung. Cascades : Peter Bell. Int. : Sam Hui (Sam), Karl Maka (Kodyjack), Sylvia Chang (Ha Tung), Sally Yeh (Sally Bright), Wong Ka Ming (Junior), Ronald Lacey (Le Patron)... Dist. : Visa Films. Dur. : 1 H 30. Sortie prévue le 18 février 1987.*

CREATOR

S'il est un art difficile à maîtriser pour nous, êtres humains, c'est bien l'art de vivre. C'est-à-dire l'art de comprendre et d'admettre les choses qui nous entourent. Alors, à défaut, nous, êtres humains, avons inventé d'autres arts. plus simples, plus abordables. Qui ne restituent pas la vie. Mais qui en reflètent un aspect ou un autre. Parmi ces arts, le cinéma.

Créator est un film sur l'amour. Avec un point de vue bien particulier qui est celui de son réalisateur, Ivan Passer.

Le scénario de ce film mêle, entremêle plutôt, deux histoires, celles de deux couples, autrement dit, quatre morceaux imaginaires d'existence. Harry, Meli, Boris et Barbara.

Harry Wolper, un savant brillant, veut recréer artificiellement sa femme Lucy, morte il y a bien longtemps, et qu'il aimait plus que tout. Pour cela, Meli, une jeune fille un peu farfelue, va lui servir de matrice, tandis que Boris, un étudiant nouvellement arrivé au laboratoire sera un parfait assistant. Mais un assistant également très motivé par l'intérêt qu'il porte à Barbara Spencer, une jolie demoiselle qu'il a immédiatement remarquée. Science et sentiment, un mélange à priori contradictoire, et même parfois franchement explosif. Surtout lorsque le cobaye tombe amoureux de l'expérimentateur et devient jaloux de l'invention ! Et aussi la démonstration comme quoi l'amour peut donner de meilleurs résultats que la biologie de pointe...

Cinéaste tchèque exilé aux Etats-Unis, Ivan passer nous livre une œuvre très particulière. A la fois une ligne de conduite très stricte du récit, une économie de l'action dans la façon de mener les scènes et les plans à leur but narratif ultime, et un sens de la situation, du moment à faire durer pour que dure le plaisir du spectateur à voir les personnages exister, évoluer. En résulte une densité de chaque seconde. Le film se présente comme un tout, une cohésion harmonieuse d'où affleure l'émotion. Comédie mélodramatique, mélodrame comique, on rit, on pleure, on pleure de rire, on rit pour ne pas en pleurer...

On sent chez le réalisateur une verve, une ironie très européenne que le contexte américain de la production, loin d'étouffer, rehausse avec bonheur. Happy end ? Oui, et alors, pourquoi pas, les personnages ont souffert pour être heureux pendant les dernières minutes du film ; ils l'ont mérité. Et puis, on le sait, c'est un bonheur de l'instant, une petite réserve de rire et de gaieté en prévision des tristes jours qui les attendront (peut-être) au tournant.

Dans **Creator,** à travers le personnage de Harry, qui veut ressusciter sa femme défunte, le réalisateur fait un trait d'union élégant entre le souvenir, la nostalgie du temps à jamais enfui et la perspective des choses à venir. On ne doit pas oublier, mais le passé, c'est le passé, la vie continue. C'est simple, mais c'est vrai. Simple et vrai, comme est le film d'Ivan Passer.

Jean-Michel LONGO

*(**Creator**). USA. 1986. Réal. : Ivan Passer. Prod. : Stephen Friedman. Scén. : Jeremy Leven, d'après son roman. Dir. Phot. : Robbie Greenberg. Mus. : Sylvester Levay.*
Int. : Peter O'Toole (Harry), Mariel Hemingway (Meli), Vincent Spano (Boris), Virginia Madsen (Barbara), David Ogden Stiers (Sid), etc... Durée : 1 h 48. Dist. : Films Number One. Sortie Paris le 29 janvier 1987.

GRAND GUIGNOL



Pour Jean Marbœuf, le vrai fantastique ne réside pas dans l'art de réussir des effets spéciaux, aussi spectaculaires soient-ils. C'est sans doute pour cela que **Grand Guignol** ne cesse de démystifier le travail de ceux qui veulent nous faire prendre l'artifice pour la réalité. Un orage gronde au dehors, le tonnerre explose, la foudre cingle le ciel comme un lasso phosphorescent. Perturbation météorologique ? Non. Une brave fille supporte un tuyau d'arrosage à bout de bras tandis qu'un accessoiriste fait vibrer une plaque de métal. Un homme marche la tête en bas comme Fred Astaire dans **Mariage Royal** ou, plus récemment, Lionel Richie dans son clip « Dancing on the Ceiling ». Incompréhensible miracle technique ? Non. Deux assistants font laborieusement tourner sur ses rouages un très inélégant dispositif circulaire. Des vaches meuglent sur une place de village. Troupeau égaré ? Toujours non. Un marchand de farces et attrapes s'amuse avec un de ses gadgets préférés. Mais ces rois de l'illusion, du trompe-l'œil et de l'effet choc que sont les héros de **Grand Guignol** se trouvent brusquement désemparés sitôt qu'il s'agit d'exprimer la vérité de leurs propres sentiments.

Baptiste (Guy Marchand) aime Sarah (Caroline Cellier), mais il ne sait pas comment le lui faire comprendre : alors il écrit des pièces de théâtre horrifiques où il tente de traduire ce qu'il ressent pour elle. Charlie (Michel Galabru) est un boute-en-train dont les perpétuelles plaisanteries masquent un insondable désarroi. Un patron de café (Denis Manuel) est secrètement épris d'une prostituée et se résout à espionner ses ébats. Sans oublier Monsieur Albert (Jean-Claude Brialy), prêt à tout pour le seul plaisir de monter sur scène, ou encore Adélaïde (Claire Nadeau) dont personne ne veut.

Ironiques, les digressions sanglantes où les maquillages ont la vedette soulignent par contraste l'authenticité des drames vécus par les personnages. Le temps d'une superbe séquence où les crises semblent se résoudre aux accents d'une musique de réconciliation, on se dit que l'espoir est encore possible. Mais ce pathétique ballet de cœurs brisés, qui révèle comme aucun autre film ne l'avait fait avant ce que le rire peut avoir de tragique, n'est pas destiné à nous rassurer coûte que coûte. Pour Jean Marbœuf, le vrai fantastique réside dans l'art de réussir... sa vie. Et sans trucages.

Bernard ACHOUR

*(**Grand Guignol.** France. 1986. Réal. : Jean Marbœuf. Scén. : Jean Marbœuf. Phot. : Gérard Simon. Déc. : Jérôme Clément et Jean-Philippe Reverdot. Mont. : Anne-France Lebrun. SPFX. : Benoît Lestang. Avec : Guy Marchand (Baptiste), Caroline Cellier (Sarah), Jean-Claude Brialy (M. Albert), Michel Galabru (Charlie), Marie Dubois (Germaine), Denis Manuel (Le patron), Claire Nadeau (Adélaïde). Dist. : Europe 1 - U.G.C. Sortie à Paris le 25 février 1987.*

FIEVEL ET LE NOUVEAU MONDE

Fievel et le Nouveau Monde est le premier dessin animé produit par Steven Spielberg. Vu l'aspect constamment régressif de sa carrière, cela n'a rien d'étonnant. Le film raconte l'histoire d'une famille de souris russes qui, attirée par la perspective de trouver à New York des rues pavées de gruyère, décide de fuir sa toundra natale pour les rivages ensoleillés de l'Amérique. Mais pendant la traversée, le minuscule Fievel est précipité par-dessus bord et se retrouve seul dans l'immensité urbaine de New York. Bien résolu à retrouver sa famille, il s'embarque dans une série d'aventures à la fois attachantes et mouvementées.

Avec ce long métrage, Spielberg ambitionnait ouvertement de redonner au dessin animé contemporain la finition, la fluidité et la splendeur des plus belles réussites de Walt Disney. On peut dire que le pari est largement gagné : on trouve en effet dans **Fievel et le Nouveau Monde** tout ce qui caractérise des merveilles comme **Bambi, La Belle et le Clochard, Blanche Neige** ou encore **La Belle au Bois Dormant** : luxe inouï des décors et des couleurs, précision maniaque apportée à l'animation du moindre élément se trouvant dans le cadre, rythme échevelé de l'action, tendresse des sentiments... Avec en prime un prodigieux morceau de bravoure où, lors d'une effroyable tempête, les vagues prennent la forme de divinités titanesques et menaçantes, ainsi qu'une réflexion douce-amère sur l'exil qui n'est pas sans rappeler certain moyen métrage de Charlie Chaplin. Bref, nous sommes à mille lieues des nullités rudimentaires que la télévision propose quotidiennement aux enfants. Quand on saura en outre que plus de cent cinquante techniciens ont contribué à l'élaboration du film avec à leur tête des transfuges de chez Disney comme Don Bluth et Gary Goldman, on comprendra sans peine que **Fievel et le Nouveau Monde** marque une étape importante dans l'histoire du dessin animé.

Maitland Mc DONAGH



An American Tail. 1986. Amblin Entertainment. Réal. : Don Bluth. Prod. : Don Bluth, John Pomeroy et Gary Goldman. Prod. Exce. : Steven Spielberg, David Kirschner, Kathleen Kennedy et Frank Marshall. Scén. : Judy Freudberg et Frank Marshal, d'après une histoire de Kirshner, Freudberg et Geiss. Conçu et planifié par Don Bluth. Chefs-animateurs : John Pomeroy, Dan Kuenster et Linda Miller. Mus. : James Horner. Avec les voix de Philip Glasser (Fievel), Dom Deluise (Tiger), Madeline Kahn (Gussie Mausheimer), Christopher Plummer (Henri).

SLEEPWALK

New York, 1985. Ecco Ecco, une jeune asiatique, vole la première feuille d'un mystérieux manuscrit chinois. Un peu plus tard, un noir dérobe le reste et le remet à un complice chinois. Nicole travaille comme claviste dans une petite imprimerie. Arrivent le noir et son complice chinois qui exigent d'elle qu'elle traduise le manuscrit. Celui-ci ne semble être qu'un conte mais pourtant, à mesure que la traduction progresse, le texte paraît engendrer des évènements étranges dans la vie de Nicole et de son entourage. Des enfants bizarres jalonnent son chemin. Au doigt blessé de Nicole, répond celui coupé (et bientôt suivi d'autres) du noir. Ecco Ecco, qui était venue faire traduire sa première page, est assassinée. L'ascenseur de l'imprimerie tombe en panne et s'ouvre sur des scènes insolites...

Insolite, oui. Voilà enfin un film qui ne ressemble pratiquement à rien de connu (on n'avait rien vu d'aussi original depuis le fameux **Element of Crime** de Lars Von Trier), co-écrit, produit et mis en scène par la productrice du **Stranger Than Paradise** de Jim Jarmusch.

Cinéma d'une nouvelle vague en provenance de New York et qui nous offre avec ce **Sleepwalk** une œuvre étrange, fascinante à tous points de vue. Le dédale de son scénario en fait déjà un itinéraire au cours duquel le spectateur n'a pas de points de repères pour se guider (d'un point de vue narratif) ou auquel se référer (de mémoire cinéphilique). **Sleepwalk** déroute, surprend, et met en évidence ce qui d'ordinaire est occulté dans le cinéma, surtout dans le cinéma fantastique : derrière le quotidien, la première apparence des choses et des événements, se niche une vérité plus profonde, riche de symboles et de sens cachés. Un parcours initiatique qui peut mener le spectateur à percevoir la réalité sous un angle nouveau. Un cinéma fantastique introspectif et non plus démonstratif. Surprenant par son récit où le suggéré compte davantage que ce qui nous est montré, **Sleepwalk** l'est tout autant par ses images. Le film de Sara Driver nous entraîne sur la voie d'un esthétisme où, là aussi, la réalité se trouve comme transfigurée. Mais d'ailleurs, est-ce une aventure vécue ou rêvée ? Lieux et décors n'ont rien d'exceptionnels en eux-mêmes, mais c'est la façon avec laquelle ils nous sont proposés qui leur confère une dimension fascinante. Rues silencieuses et vides, ambiance nocturne et feutrée, décor urbain constellé de points lumineux. On a franchement l'impression par moment de se déplacer tel un somnambule dans une cité en-dehors du temps, et pourtant il s'agit de New York. Un New York dont l'espace est revu et corrigé par la caméra fluide de Jim Jarmusch. Tous ceux qui ont craqué sur les premiers et sublimes plans de **Down By Law** apprécieront. **Sleepwalk** est à découvrir absolument, car il nous offre la trop rare occasion de vérifier que la vraie création cinématographique existe encore.

Denis TREHIN

USA. 1985-1986. Réal. : Sara Driver. Sc. : S. Driver et Lorenzo Mans, d'après une histoire de S. Driver et Kathleen Brennon. Ph. : Franz Prinzi. Caméra : Jim Jarmusch. Dir. art. : Robert Cooney, Andrea Degette, Matiki Anoff. Mont. : Li Shin Yu. Mus. : Phil Kline. Int. : Suzanne Fletcher, Ann Magnuson, Dexter Lee, Steven Chen, Tony Todd, Richard Boes, Ako, Harvey Perr. Durée . 80 mn. Dist. : Pari Films. Sortie le 4 mars 1987.

BIGGLES

Vous êtes tranquillement chez vous, on sonne et vous êtes confronté à un vieil homme qui s'inquiète de savoir si quelque chose d'inhabituel vient d'arriver. Vous répondez par la négative et l'éconduisez. Mais lorsque votre appartement devient le théâtre d'un orage magnétique et que vous vous retrouvez dans un coucou au delà des lignes ennemies en 1917 en compagnie d'un nommé Biggles, il se pourrait fort bien que tout ne soit pas parfaitement normal. Vous me suivez ?

Biggles est un héros pur et dur créé en 1932, par un as de l'aviation, le Capitaine W.E. Johns qui, en un peu moins de 100 ouvrages, en a fait un des personnages les plus réputés de la littérature britannique. L'idée d'en faire un film a titillé l'esprit en forme de tirelire de nombreux producteurs, avant d'aboutir en 1985. Mais, craignant à juste titre qu'un héros bon teint comme Biggles ne fasse pâle figure en comparaison des aventuriers anti-héros en vogue actuellement, on lui a adjoint un compagnon moderne. Il s'agit de Jim Ferguson, un publicitaire new yorkais qui se retrouve, par le truchement d'un glissement temporel, co-pilote d'un as de la RAF lors de la première guerre mondiale. Et toute l'intrigue tourne autour de lui ; car après son premier transfert, Ferguson a récupéré le négatif de la photo aérienne d'une base secrète allemande, et il doit le remettre à Biggles afin de préparer l'attaque de l'endroit. Mais Ferguson est revenu à l'époque actuelle ; il garde cependant un contact avec le passé avec le personnage du Colonel Raymond (P. Cushing) qui est le seul à connaître tous les détails de l'histoire. Il avait été le premier à prévenir Ferguson que quelque chose d'inhabituel allait lui arriver, du fait qu'ayant été l'officier de commandement de Biggles pendant la guerre, il avait su le rôle joué par Ferguson.

Comme dans toutes les histoires de voyages dans le temps, il n'est guère aisé de rentrer dans le détail d'un scénario voltigeur qui fait se balader Ferguson du présent au passé sans prévenir et souvent aux moments les plus cocasses. Cela nous vaut de nombreux éclats de rire, notamment lorsque la fiancée de Ferguson le retrouve à Londres habillé en religieuse, costume qui lui a servi quelques secondes plut tôt à échapper aux Allemands. **Biggles** est un excellent divertissement dans le bon sens du terme, vif, drôle, très british, et qui se permet même un clin d'œil amusé à Indiana Jones dans la dernière séquence. A l'occasion, laissez-vous tenter.

Marcel BUREL



***Biggles.** G.B. 1984. Prod. : Ken Walwin et Pam Oliver. Réal. : John Hough. Scén. : John Groves et Ken Walwin. Dir. Phot. : Ernest Vincze. Mus. : Stanislas Syrewicz. Int. : Neil Dickson, Alex Hyde-White, Fiona Hutchinson, Peter Cushing, Michael Sibery, James Saxon,... Dist. : CDA/Les Films Number One. Dur. : 1 h 40. Sortie prévue le 18 mars 1987.*

BOX-OFFICE

600 000 entrées sur Paris-périphérie pour **Basil Détective Privé.** Voilà le grand vainqueur de ce second semestre 86. Par contre, **Le Passage,** fumeux essai de fantastique national, rallie 300 000 tickets sur la garantie du nom d'Alain Delon. Pas un échec, plutôt un joli score. Mais faut aussi voir la tête du gogo à la sortie des salles. Malgré ses qualités et un affichage efficace, **Kamikaze** fait maigre : un peu plus de 150 000 téléspectateurs furieux. Mais il fallait environ le double pour amortir le coût du film. Dès les premiers jours d'exploitation, **Terminus** se plante royalement. Un bouche-oreille désastreux, une presse unanimement défavorable et au bout du compte, tout juste 40 000 téméraires pour la première semaine dans un circuit important de 47 salles. Une véritable volée de bois vert bien dissuasive quant aux éventuelles tentatives hexagonales dans ce domaine.

Tout ce qui vient des États-Unis ne fait pas pour autant recette. **Howard** picore des clopinettes (61 000 pelés dans la basse-cour). Un échec prévisible. En revanche, les piètres résultats de **Massacre à la Tronçonneuse 2** et de **L'Amie Mortelle** étaient déjà moins attendus. Pour le premier, même pas 30 000 amateurs de chili et légèrement plus de 20 000 voisins pour le second. Et on ne peut reprocher aux firmes distributrices (respectivement Cannon et Warner-Columbia) d'avoir chipoté sur la pub. En regard, **Héros Boys** avec un circuit de salles minuscule, un affichage absent, apparaît comme un succès (13 000 boys and girls). Quoi de plus normal que **Firestarter** se taille chichement 11 000 monceaux de carbone avec l'affiche hideuse qu'il se trimballe. Tout juste si on peut y lire le titre ! **Le Jour des Morts-Vivants** n'est nullement gâté par la sienne mais atteint tout de même 45 000 spectateurs intelligents. Pas mal. Voilà qui devrait faire saliver un autre zombie, **Jason le Mort-Vivant** tristement servi par 23 000 adeptes du culte du **Vendredi 13.** Heureusement, deux succès modèrent la déprime ambiante. **La Mouche** mobilise en deux semaines 255 000 insectivores. Beau vol qui n'est pas près de s'arrêter là. Fort de son Grand Prix à Avoriaz, **Blue Velvet,** dans une combinaison de salles restreinte, fait, dans le même temps, 102 000 touffes de velours. Rassurant.

Pendant ce temps, les États-unis réservent le pactole à **The Golden Child** avec la super-star Eddie Murphy (70 000 000 $). **Star Trek** continue de faire les choux gras de Paramount : 100 000 000 $ dans la tirelire. **Little Shop of Horrors** dévore 34 000 000 $ ce qui est honnête, tandis que **Allan Quatermain and the Lost City of Gold** démarre pas trop mal (2 000 000 $ en trois jours d'exclusivité).

AVIS CHIFFRÉS

0 : Nul/Worthless. **1** : Très mauvais/Very poor. **2** : Mauvais/Poor. **3** : Moyen/Fair. **4** : Bon/Good. **5** : Très bon/Very good. **6** : Chef-d'œuvre/Masterpiece. **B.A.** : Bernard Achour. **B.L.** : Bernard Lehoux. **J.L.** : Jean-Michel Longo. **M.M.** : Maitland McDonagh. **J.P.P.** : Jean-Pierre Putters. **M.T.** : Marc Toullec. **D.T.** : Denis Tréhin.

	BA	BL	JML	MM	JPP	MT	DT
Aux portes de l'Au-delà		2		4	4	5	4
American Way		5			5	6	
L'Amie mortelle		2	3	1	3	2	2
Biggles		0				4	2
Bloody Bird	3	5				4	
Blue Velvet	3	6	6	6	5	6	4
Central Park Driver						5	
La Colline a des yeux II		1		2	2	3	1
Creator	6		4	2		4	
Démons II		1			1	3	
Fievel et le nouveau monde	2	3				3	4
Gothic	3	3			4	4	4
Grand guignol	3						
Guerrier des ténèbres						3	2
Joey						3	2
The Kindred		4		3	4	4	
Labyrinthe	1	2		3	4	3	5
Lettres d'un homme mort						4	
Manhattan Project					3	2	4
Mary Poppins	5	3	3			3	
La Mouche	6	6	6	6	5	6	6
Phœnix the Ninja						4	
Le retour du barbare						2	2
Rien ne sert de mourir					3	3	3
Sleepwalk			3				5
Street Trash		4		1	4	5	
Terminus	0	0			1	1	1
Vamp		2		4	3	4	

ROBOJOX

TOURNAGE

Dès le premier coup de manivelle du nouveau Stuart Gordon (après **From Beyond** et **Dolls,** avant **Gri Gri, Berserker, Bloody Bess** et **Lurking Fear** !), Tonton Mad était là. En voici le résultat : un premier cliché d'une longue série. **Robojox** est, à ce jour, la plus onéreuse production Empire. 7 000 000 $ pour un tournage de trois mois commencé à Rome. Il s'agit d'une histoire de machines. Des robots gigantesques représentant chacun une nation sont envoyés se casser la pipe. **Robojox** se situe dans un futur très éloigné. C'est l'écrivain de science-fiction Joe Haldeman qui est à l'origine du film. Scénariste attitré d'Empire, Dennis Paoli a remanié le script d'Haldeman à la demande de Stuart Gordon afin d'y introduire un certain humour et donner une épaisseur psychologique aux personnages à l'intérieur des Robojox. Stuart Gordon voulait en effet éviter une trop grande parenté avec les dessins animés japonais, style Goldorak, qui parasitent le petit écran. Les Robojox mesurent plusieurs centaines de mètres de haut, sont pilotés par des espèces de cosmonautes. Le film, directement inspiré par des jouets, emprunte également quelques éléments de scénario à l'**Illiade,** fameux poème antique d'Homère, et en particulier à un de ses épisodes, Achille.

Vieux projet des studios Empire (plusieurs metteurs en scène l'ont d'ailleurs abandonné), **Robojox** a mis tous les as dans son jeu en se permettant la collaboration de David Allen (l'un des plus fameux spécialistes de l'animation), et de Ron Cobb (**Star Wars, Conan**) qui devrait donner un look terrible à l'ensemble et l'éloigner définitivement des cartoons japonais. La sortie française de **Robojox** est prévue pour décembre 87. D'ici là, on en reparlera...

M. T.





PALMARÈS 86

BERNARD ACHOUR

Le Sacrifice
After Hours
Hitcher
Une Nuit de Réflexion
Dream Lover et
Le Jour des Morts-Vivants

Mort sur le Nil
Highlander
Le Passage
Enemy
Zoo

JEAN-MICHEL LONGO

After Hours
Le Jour des Morts-Vivants
L'Invasion vient de Mars
Les Aventures de Jack Burton
Basil, Détective privé

Highlander
Creature
House
Les Aventuriers de la 4e Dimension
Nomads

JEAN-PIERRE PUTTERS

Re-Animator
Le Jour des Morts-Vivants
House
Vampire, vous avez dit Vampire ?
After Hours

Teen Wolf
Week-end de Terreur
Poltergeist 2
Les autres « pires » ne sont pas assez pires pour être cités.

MARC TOULLEC

Highlander
Le Dernier Survivant
Les Aventures de Jack Burton
Le Jour des Morts-Vivants
Re-Animator

Dream Lover
Tex et le Seigneur des Abysses
Dakota Harris
Cap sur les Étoiles
Peur Bleue

** Pour chaque tableau, la première liste donne les meilleurs films, dans l'ordre. La seconde concerne les plus mauvais. Le pire figurant en tête.*

Voici donc, à la fois, notre palmarès 1986 et celui de nos lecteurs. Vous avez été très nombreux à nous répondre et le tableau ci-contre reflète exactement la moyenne de vos propres cotations. En ce qui concerne les meilleurs films, notons que **Re-Animator** mérite amplement sa victoire puisqu'il crée très nettement la différence, comme on dit ; les quatre autres films arrivant groupés loin derrière. Ensuite, nous trouvons **Highlander** et **Les aventures de Jack Burton**, qui manquent ainsi de très peu leur figuration au tableau d'honneur. Quant aux pires, on notera que ce ne sont pas forcément les petites productions qui ont enregistré le plus mauvais score. Evidemment, il faut compter avec la rancœur que nous vaut la déception. Comment expliquer autrement les piètres résultats de **l'Invasion vient de Mars, Peur bleue** ou **Dream Lover** alors que d'autres films, pourtant plus médiocres, s'en tirent apparemment mieux. Pour ceux qui veulent approfondir, sachez que venaient ensuite, et dans l'ordre, **Dakota Harris, Poltergeist 2, Highlander, Teen Wolf, Aliens** et **Le Passage.** On notera cette mouvance assez révélatrice de bien de débats contradictoires et d'avis catégoriquement tranchés, puisque des films comme **Highlander** et **Aliens** se retrouvent bien placés dans les pires et les meilleurs. Alors que les passions se sont tues, on trouve encore là une preuve de l'impossible accord entre les défenseurs et les détracteurs (oui, y'a plusieurs tracteurs...) ce qui a pour le moins l'avantage de créer l'événement.

Enfin, il fallait couronner la carte la plus originale. Eh bien ce ne fut pas facile ! Nous en avons reçu de toutes les formes et de toutes les couleurs. Une mention à celui qui a inscrit au verso : « Carte la plus originale », c'était adroit. Bien joué aussi celui qui colle un masque de Leatherface au visage de Stallone, dans **Rambo II,** des mercis tout particuliers à cet autre qui nous envoie une carte représentant Jean-Paul II (salaud, va !). Mais, outre celles que nous reproduisons ici, la palme revient pourtant à l'auteur de la première « cassette à lire ». On tourne avec un crayon et les titres défilent et peuvent se lire à l'endroit où se déroule ordinairement la bande magnétique. C'est fascinant ! Message spécial à l'expéditeur : hé, coco, tu n'as pas mis ton adresse. Sache que tu gagnes un abonnement et fais-toi connaître. Merci de votre collaboration and see you next year...

J.P.P.





◄ *Cartes d'Isabelle Oubron* ▲ *et Christophe Bourges.*

PALMARÈS DES LECTEURS

Re-Animator
Aliens
Vampire, vous avez dit Vampire ?
Le Jour des Morts-Vivants
House – Hitcher (ex-aequo)

L'Invasion vient de Mars
Peur bleue
Dream Lover (ex-aequo)
Cap sur les étoiles
Atomic Cyborg
Week-end de Terreur

MAITLAND MCDONAGH

Next of Kin
Hitcher
Re-Animator
Aliens
After Hours

Short Circuit
House
Enemy
Week-end de Terreur
Poltergeist II

BERNARD LEHOUX

Re-Animator
Hitcher
Les Aventures de Jack Burton
Highlander
Les Aventuriers de la 4e Dimension

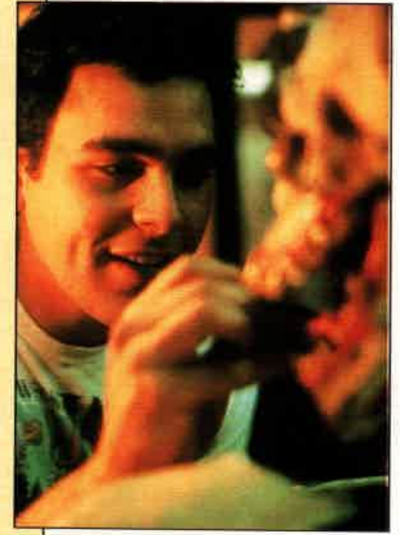
Sans Issue
House
L'Invasion vient de Mars
Aliens
Tex et le Seigneur des Abysses

DENIS TREHIN

Cousins de Sang
Une Nuit de Réflexion
Hitcher
Une Créature de Rêve
Wanda's Café

Cap sur les Étoiles
Jason le Mort-Vivant
Le Passage
Week-end de Terreur
Le Diamant du Nil

MY DEMON LOVER



L'artiste au travail.

Entretien avec

JOHN CAGLIONE

De *Zelig* à *Cotton Club*, de *Basket Case* au méconnu *Amityville II*, John Caglione est un des maquilleurs américains les plus accomplis. Ne manque à sa panoplie que la reconnaissance du public : espérons que *My Demon Lover* lui apportera la popularité qu'il mérite assurément. En attendant, voici un entretien à la conclusion plutôt surprenante...

*M.M. : Comment avez-vous été amené à collaborer à **My Demon Lover** ?*

J.C. : Je travaillais sur le nouveau film de Susan Seidelman, **Making Mr Right,** quand j'ai reçu un appel de Carl Fullerton. Contacté par New Line pour assurer les maquillages de **My Demon Lover,** il a été effrayé par l'ampleur du travail et il a aussitôt pensé à moi pour lui donner un coup de main. J'en ai bien entendu parlé à mon associé Doug Drexler, et nous nous y sommes mis tous les trois. Mais Doug et moi étions tellement accrochés par ce boulot de préparation que nous nous sommes peu à peu éloignés de Carl. Nous ne savions pas exactement ce que désiraient les producteurs, mais nous avons tout fait pour attirer leur attention sur notre travail.



Le Diable, selon Doug Drexler.

M.M. : Vous ne saviez pas ce qu'on attendait de vous ?

J.C. : Non. Le scénario était très allusif. On nous demandait simplement de concevoir des transformations « dans le style **Loup-Garou de Londres** ». C'était à nous d'interpréter. Mais le jeu en valait la chandelle, car j'étais « en manque » si l'on peut dire.

M.M. : En manque ?

J.C. : Ne craignez rien ! J'étais seulement en manque de travail consistant. Sur **L'Année du Dragon,** mon précédent film, je n'ai eu à concevoir que quelques impacts de balles sur les corps, tandis que **My Demon Lover** est une occasion en or pour un boulimique comme moi.

M.M. : Comment vous êtes-vous réparti la tâche, Carl Fullerton, Doug Drexler et vous ?

J.C. : Je suis content que vous me posiez cette question, car la réponse sort vraiment de l'ordinaire. Carl devait travailler avec son équipe dans le New Jersey, et je devais quant à moi rester à New York avec mes collaborateurs. Alors, nous avons inscrit la liste des effets spéciaux à réaliser sur des petits bouts de papier, nous les avons mis dans un chapeau et nous avons tout bonnement tiré au sort ! La règle du jeu était simple et, à moins de circonstances exceptionnelles, chacun était tenu de travailler sur le thème inscrit sur le papier. Pour absurde que cela puisse paraître, ça a parfaitement fonctionné.

M.M. : Entrons un peu dans les détails...

J.C. : C'est la création de Pee Wee (dans le film «The Mangler», que l'on peut traduire par le « charcuteur » : tout un programme) qui nous a demandé le plus de soins et procuré le plus de plaisir. Pensant que **My Demon Lover** serait une comédie d'horreur, nous nous sommes inspirés de M. Sardonicus, dont Ed Franch s'est également servi dans « Torture », le clip des Jackson Five (et que l'on peut voir sur la couverture de *M.M.* N° 33) ; c'est un personnage à la figure mangée par un invraisemblable sourire. Nous nous sommes aussi inspirés de Darkness, de **Legend,** ainsi que des dessins animés de la Warner. Il fallait que son regard lance un avertissement du type : « Tu vas mourir ! ». Même s'il est effrayant avec toutes ses dents qui dépassent de partout, le visage de Pee Wee reste assez drôle



L'HISTOIRE

La ville de New York est le théâtre d'une série de meurtres atroces qui visent les jeunes femmes. Les journaux ont surnommé le tueur « The Mangler », ce qui signifie le charcuteur ou le boucher, car toutes les femmes attaquées ont été mises en pièces comme l'aurait fait un animal griffu. Alors que la police piétine, la liste des victimes s'allonge. Une jeune fille, Sonia, est télépathiquement obsédée par le charcuteur. Sa meilleure amie, Tessy, souffre d'un chagrin d'amour ; son dernier petit ami l'a quittée quand elle l'a surpris en train de cambrioler son appartement (évidemment, vu sous cet angle !). Elle espère pourtant qu'il y aura bien quelqu'un dans cette grande ville qui pourra l'aimer un jour. Arrive Kaz, un jeune paumé attendrissant et amusant qui suit Tessy comme un chien. Elle essaie de le renvoyer mais elle est aussi très sensible à son charme. Or, plus Kaz tombe amoureux de Tessy, et plus il devient étrange. Ses oreilles grandissent, son corps se couvre de quelques poils et ses dents deviennent pointues. Tessy remarque qu'il y a quelque chose de bizarre en lui, mais ne parvient pas à percer son secret. Un soir qu'elle rentre chez elle, elle est abordée par son ancien petit ami qui refuse de la quitter, mais celui-ci est horrifié quand il voit apparaître Kaz transformé en un monstre indescriptible. Tessy s'évanouit et Kaz la ramène chez elle. Lorsqu'elle revient à elle, elle pense avoir rêvé tout cela. Tessy propose au jeune homme de rester et ce dernier, très ému, a bien du mal à ne pas se transformer devant elle. Dès que Tessy s'est endormie, il se précipite dans la rue comme un démon. Affolé à l'idée d'être le charcuteur, Kaz demande de l'aide à une espèce de voyant qui, boule de cristal à l'appui, lui révèle qu'il est la victime d'une malédiction ; une vieille femme l'ayant un jour surpris en train de faire la cour à sa fille. Désormais, pour lui, l'amour sexuel se confond avec la bestialité et cela peut condamner à tout jamais sa vie amoureuse. D'après le voyant, seule une bonne action pourrait le libérer mais, dans ce cas, la malédiction pourrait alors se reporter sur l'un de ses proches.

Pendant ce temps, la sœur de Sonia est attaquée par le charcuteur et lorsque Sonia lui rend visite à l'hôpital, elle revit par télépathie l'agression de sa sœur et jure de la venger.

Tessy, sentant que Kaz est de plus en plus bouleversé, le supplie de lui dire ce qui ne va pas et pourquoi son comportement est si étrange. Kaz finit par tout lui avouer, mais elle refuse de le croire jusqu'à ce qu'il lui demande de l'exciter. Alors, il commence à se transformer devant Tessy qui hurle d'horreur. D'abord elle le fuit, puis finit par lui dire qu'à eux deux, ils peuvent affronter le mal, prétendant qu'il ne peut être le charcuteur.

Nous ne saurions aller plus avant sans trop déflorer le sujet (la transformation physique sous l'effet de l'excitation est en effet un sujet bien angoissant...), mais sachez pourtant que la dernière partie du film illustre une lutte infernale entre le bien et le mal où les pouvoirs surnaturels s'affrontent en apothéose, et où les monstres les plus étonnants interviennent. On rêve déjà d'y être.



Un Frankenstein mâtiné de Punk...



Un superbe projet, hélas disparu au montage final : le « bras-orgie ».

(jugez par vous-mêmes d'après les photos) ; c'est un monstre sérieux et quelque peu caricatural.

M.M. : Un méchant de bande dessinée en somme...

J.C. : Tout à fait. Il a des doigts en or qui lancent de l'électricité, et ses pieds... Mon Dieu, avez-vous vu ses pieds ?

M.M. : Pas encore, non...

J.C. : Il a des pieds de perroquet ! Doug a même eu l'idée de couper ses chaussures à mi-talon afin de faire croire que ses orteils avaient explosé dans les godasses elles-mêmes ! Un vrai personnage de dessin animé ! Et je dois ici, rendre hommage au directeur de la photo, Jacques Haitkin (**Les Griffes de la Nuit**) à qui nous n'avons guère facilité la tâche.

M.M. : Cela n'a pa dû être commode pour vous non plus...

J.C. : A qui le dites-vous ! Sept heures de maquillage chaque matin, dix-sept couches de produits différents... sans oublier les autres effets spéciaux, comme la tête qui s'écrase contre une paroi comme du raisin trop mûr et quelques autres scènes de transformations assez écœurantes dans la lignée de **The Thing.** Mais le plus drôle... j'en ris encore... le plus drôle reste l'idée que le producteur Bob Shayer est venu nous soumettre un beau matin. Pour la transformation en Pee Wee, l'acteur Robert Trebor devait s'arracher la peau du visage, révélant ainsi le monstre qui se trouvait en-dessous. Mais Bob avait une autre suggestion à faire : il voulait que Trebor s'enfonce le pouce dans la bouche, que son visage gonfle, gonfle, puis explose tout en libérant le monstre. Nous avons réalisé l'effet, mais quand les prothèses se sont mises à gonfler, le visage de Trebor a lentement pris la forme... j'ose à peine le dire... la forme d'un postérieur... Ses joues sont devenues rondes et rebondies comme des fesses, et quand les deux globes se sont rejoints, imaginez le tableau !

M.M. : L'acteur n'a pas dû apprécier de se voir ainsi ridiculisé...

J.C. : Lui non, mais sur le plateau nous hurlions tous de rire. Tout le monde se roulait par terre. il avait l'air tellement...

M.M. : Constipé ?

J.C. : Arrêtez, je sens que je vais piquer un fou-rire...

Entretien réalisé par
Maitland McDONAGH
(traduction : Bernard Achour)

▲ Sculpture pour Mr. Sardonicus après les dernières retouches de peinture.
Une des curieuses métamorphoses du héros : « La vieille mégère » ! ▼



Les vampires cinématographiques n'en finissent plus de mourir et de renaître de cendres encore tièdes. Il y a quatre ans, c'était *Les Prédateurs*, **l'an dernier** *Vampire, vous avez dit Vampire ?* **Arrive aujourd'hui** *Central Park Driver (Graveyard Shift)*, **petite production indépendante tournée façon clip et totalement fascinée par les ténèbres, le sexe et le sang...**

Stephen Tsepes est chauffeur de taxi pour le compte de la Black Cat Company. Il dort le jour, conduit la nuit. C'est un vampire, un enfant de la nuit. Des meurtres mystérieux perturbent la ville : ils sont attribués à un psychopathe. Par hasard, Stephen rencontre Michelle, l'image même de la femme qu'il a connue 300 ans plus tôt. Mais Michelle n'a que très peu de temps à vivre. Une maladie incurable lui laisse un sursis de quelques mois encore. Stephen en tombe amoureux. Michelle finit par partager ses sentiments. Love story, tandis que quelques vampires, les premières victimes de Stephen, se mettent en chasse...

SANG CHAUD

Beau scénario. Gérard Ciccoritti a succombé à l'attraction érotique du vampire. Un total inconnu ce nouveau. Trois titres à son actif jusqu'à présent : **Psycho Girls, Night Screams** et **Rio 700.** Il en est toujours et scénariste et metteur en scène : vous en savez autant que nous.

La séduction semble être le pivot même de **Central Park Driver.** Tout en découle. Michelle craque pour le chauffeur de taxi qui l'embarque la nuit tombée. Discussion anodine. On sait que la jeune femme n'a plus pour longtemps à vivre, que son ménage a connu des jours meilleurs. Stephen est une aubaine pour elle. Mort depuis des siècles, il porte en lui l'essence d'une vie éternelle. Michelle en profitera. Baiser mortel dans le cou, scène d'amour dans un cerceuil... Ciccoritti déploie des artifices connus. Mais pas simplement ceux-là. Le potentiel érotique du film va bien audelà de ces quelques clichés. Tout tourne autour du physique, du machisme de Stephen, en apparence le genre de dragueur latin auquel il est impossible de résister. Presque une caricature. Acteur authentiquement doué, Silvio Oliviero (vu dans **Class 84**) ne limite nullement son jeu à un roulement de mécaniques. Il est fragile, meurtri et, comme le **Martin** de George Romero, se sait vampire, victime du destin...

ROUGE VERMEIL

Le mythe du vampire gravite autour de deux pôles : le sexe

et le sang. Le sexe est l'instrument de la séduction. Surtout quand ces dames, toutes voiles à terre, appâtent de pauvres types heureux de prises aussi entreprenantes. Mais les bons moments ne durent qu'un instant. A l'instant même où le contact physique est établi, la femme vampire mord le bonhomme et puise goulûment à la carotide. Rarement film de vampire aura accordé une place aussi importante au sang. Gérard Ciccoritti en fait une quête d'absolu, un facteur de bonheur, de bien-être. Mieux que l'imbécile et bestial appétit d'un prédateur. Le sang imbibe **Central Park Driver.** Le chep-op emploie des éclairages d'un rouge vermeil. Une couleur de circonstance. Les plus beaux moments « de sang » appartiennent aussi à l'érotisme : un filet d'hémoglobine dégouline le long d'un sein, un autre le long d'une jambe galbée dans un bas résille... Efficacité garantie. **Central Park Driver** s'oriente de temps à autre vers une horreur plus épidermique. Une horreur d'autant plus impressionnante qu'elle touche à l'auto-mutilation. Emprisonnée, une femme ne peut résister à sa soif de sang. Elle se taillade le poignet et le porte à sa bouche. Instants inédits, rares, qui donnent à ressentir ce que réellement être en manque, tout à fait comparable à celui des toxicos.

TÉNÈBRES

Central Park Driver ne se déroule pas au soleil éclatant de Californie. Sa plastique est inséparable de la grisaille new-yorkaise, des éclairages blafards. Ciccoritti promène sa caméra dans des rues qui, sans être sordides ou enveloppées de misérabilisme, amènent un certain malaise. Cet univers urbain, rassurant comme ne saurait l'être un château des Carpathes, intensifie encore la crédibilité du vampire. Un être parfaitement incorporé à la ville, adapté au point d'exercer un de ses boulots. Par opposition à cet avertissement contemporain, Gérard Ciccoritti se permet une certaine ironie vis-à-vis des canons traditionnels du film de vampire gothique. Désormais, la crypte, le cimetière ne sont plus qu'un décor de toc massif à l'usage des réalisateurs de vidéo-clip. Belle considération.

CLIP

A l'évidence, Gérard Ciccoritti a subi l'influence des **Prédateurs** de Tony Scott. Mais à l'évidence, le metteur en scène de **Central Park Driver** ne tenait pas à pomper sa préciosité, sa complaisance esthétique. En revanche, les deux films partagent une semblable passion pour le clip, clip qui, mal digéré, avorte d'une vaste pub (**Top Gun** de Tony Scott). Le clip apporte ici un regain de nervosité au montage et surtout une musique qui chorégraphie en une succession de plans brefs les attaques du vampire. La bande sonore va jusqu'à intensifier un dénouement dans le pur style du **Grand Guignol.** Final cabotin, théâtralisé à l'extrême, clipé à outrance et violemment beau, désespéré. Ciccoritti embraye directement sur un épilogue qu'on pouvait pressentir dès le départ. Il ne fait que filmer Michelle, vue de dos, et regardant les lumière de New York. Un type lui demande si son taxi est libre. Une jolie façon de dire que les traditions ne se perdent pas.



Une vampire qui suce son propre sang, faute de mieux...



Helen Papas et Silvio Oliviero.

*(**Graveyard Shift**). USA. 1986. Prod. : Arnold Bruck et Stephen Flaks. Réal. : Gérard Ciccoritti. Scén. : Gérard Cicoritti. Dir. Phot. : Robert Bergman. Mus. : Nicholas Pike. SPFX : Tim the Wizard. Int. : Silvio Oliviero (Stephen), Helen Papas (Michelle), Neil Clifford (Eric), Dorin Ferber (Gilda), Dan Rose (Robert), frank Procopio (Mario). Dist. : Les Films Jacques Leitienne. Dur. : 1 h 29. Sortie prévue pour avril 1987.*

Érotisme et tripailles : effet garanti !



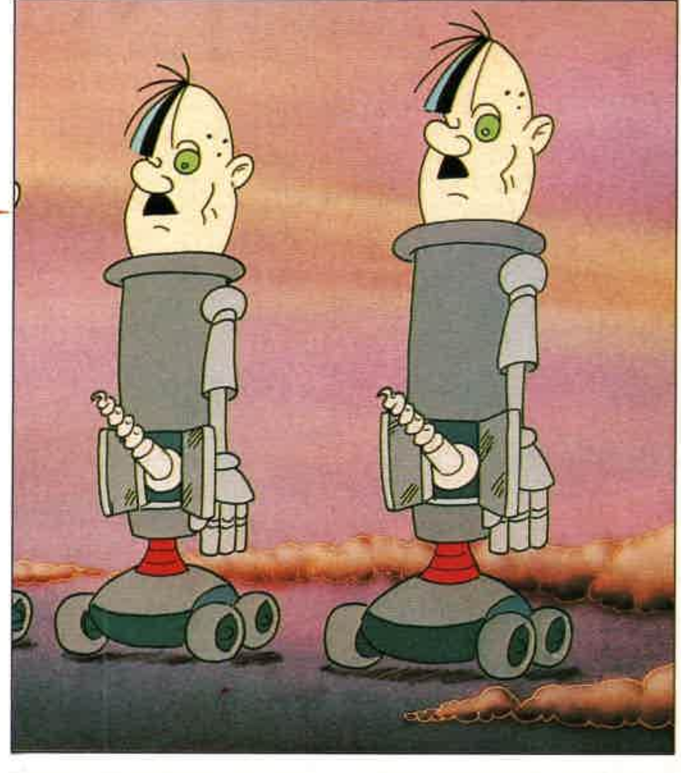
INDÉPENDANCE

Central Park Driver arrive sans crier gare. Son budget ne dépasse pas le million de dollars et le générique est meublé d'inconnus. On peut toutefois se remémorer Arnold Bruck, producteur exécutif sur **Basket Case.** Tourné dans un 16 mm qui ne laisse transparaître aucune faute technique, **Central Park Driver** participe avec tous les **Street Trash, The Kindred,** à un courant du cinéma américain : la production indépendante. L'une des rares zones encore novatrice du cinéma fantastique.

Marc TOULLEC

UN FILM CHAUD SUR LA GUERRE FROIDE





Picha, l'auteur de Tarzoon la Honte de la Jungle **et du** Chaînon Manquant, **récidive. Objectif à pilonner : la guerre. Une sacrée guerre, la Quatrième Guerre Mondiale, Vaginia contre U.R.S.S.A., mecs contre nanas. Les premiers ont perdu leur trou du cul dans le conflit, les secondes vénèrent une grosse harpie, garnie de plusieurs grappes de nichons. Et la tension monte, monte jusqu'au Big Bang. On sort l'artillerie lourde : les péteuses volantes, des landeaux bondés de mitrailleuses, des ballerines tranchantes, des bataillons spéciaux de surftueurs, du houblon toxique... La guerre dans toute son horreur. Arrive le sauveur providentiel, Fred, délégué par Dieu et ancien employé d'une voierie spatiale. A lui de mettre de l'ordre dans les affaires de la Terre. Après bien des déboires, il y réussit. Comme Picha, à nous offrir un film dément, croulant sous les gags, les effets spéciaux (les plus chers de toute l'histoire du dessin animé, dit-on), le tout mené tambour battant. Merci Picha.**

entretien avec
PICHA

Pourquoi la Quatrième Guerre Mondiale est-elle le sujet du film ? On s'attendait à la Troisième !

Je voulais être sûr d'arriver à temps. On savait que le travail sur le film allait durer de deux à trois ans. Parler de la Troisième Guerre Mondiale était une chose dangereuse : on aurait pu être dépassé par les événements. La Quatrième nous donnait une certaine latitude afin de devancer l'actualité ! La Troisième est proche de nous. D'ailleurs, on la résume dans le film. Et puis la guerre suivante permettait davantage de fantaisie, une certaine distanciation. Le premier titre du **Big Bang** était **La Cinquième Guerre Mondiale.** J'aimais bien la Cinquième, un peu par référence à Beethoven, mais en écrivant le scénario, je me suis rendu compte que devoir expliquer les deux autres était plutôt difficile !

Vous ramenez **Le Big Bang** *à un conflit de toujours : homme contre femme...*

Un conflit de base, quelque chose d'éternel qui remonte à la préhistoire. Tout le monde a vécu ces rapports. Ce sont deux blocs qui ne se comprennent pas, qui s'attirent, qui s'attaquent... Il s'agit d'une des idées, des facettes que j'ai utilisées pour tourner la guerre en dérision... Au cinéma, il y a eu **Tarzan et les Amazones.** Mais ces guerrières se battaient contre des hommes, d'une façon assez classique. En fait, ses auteurs se contentaient de remplacer l'ennemi par des femmes. Dans **Le Big Bang,** on a essayé de décrire un autre type de guerre. Hommes, femmes, emploient leurs attributs réciproques. Cela m'intéressait de fantasmer ainsi, de rendre la guerre vraiment ridicule en utilisant des sexes, les faiblesses des uns et des autres. Des voitures d'enfants pour attendrir les femmes, des souris et de la bière pour appâter les hommes...

Vous avez vu beaucoup de films de guerre pour en arriver là ?

J'adorais ça quand j'étais gosse ! Je suis né en 1942, en pleine guerre. Les années suivantes, j'ai réceptionné toute l'angoisse des parents. Je suis né à Bruxelles et pendant un moment mes parents ont reçu des bombes américaines sur la gueule. Bruxelles était en ruines, principalement le quartier où j'habitais, près de la gare de triage, un axe entre la France et l'Allemagne. J'ai vécu dans des rues complètement démolies. Au début des années cinquante, rien n'était reconstruit : je jouais là-dedans. Ensuite, on est allé voir tous ces films sur la guerre.

***Le Big Bang** est plein de clins d'œil, de références...*

C'est une manière de travailler. Des gens de cinéma se réfèrent au théâtre, à la littérature. Moi, ma base sort du cinéma, d'un acquis historique. Le sujet principal d'un film est le cinéma, peut-être indirectement. Je suis parti pour mes films d'une écriture pour prises de vues réelles, pas de dessins animés. L'histoire du dessin animé est beaucoup trop restreinte. D'un côté, il y a Tex Avery, de l'autre Walt Disney, plus quelques courts métrages plus ou moins expérimentaux. Le dessin animé a du retard par rapport au cinéma. J'essaie d'intégrer mes films au cinéma et en même temps de bouffer des films dans mes films. J'adore détourner les personnages appartenant à d'autres genres. Mais mon but dans **Le Big Bang** n'est pas la parodie, cela va davantage vers la satire. La parodie est un des éléments utilisés pour arriver à la satire.

Vous accentuez à peine le caractère de Conan : il est toujours aussi idiot !

A peine ! Il suffit de changer un petit quelque chose et puis tout devient très évident. Mais il ne s'agit là que d'un personnage secondaire. Fred ne représente pas uniquement Superman ou tous ces justiciers volants issus de la bande dessinée. C'est un acteur autonome.

Fred m'a rappelé le héros du ***Chaînon Manquant.*** *Aussi naïf, aussi candide...*

Inévitablement, quand on se met soi-même en scène, quelque part, on y glisse beaucoup. Bien que ce soit un personnage comique, il faut que le spectateur puisse s'identifier. Le héros doit être caricatural mais aussi sympathique, acceptable. Cette règle s'applique au cinéma « réel » une fois de plus !

Votre film est surprenant aussi par rapport à son environnement musical. Le « I get around » des Beach Boys et des soldats-surfers !

Encore un détournement ! Les danseuses évoquent **Fantasia...** J'aime la musique-collage, les musiques reconnaissables, qui sont restées dans l'inconscient, qui possèdent une certaine mythologie. En partant de là et en décalant les choses, on obtient beaucoup. Les musiques inconnues et originales ne m'intéressent pas. La difficulté est ici de créer un lien général, d'intégrer ces différents morceaux. Strauss, Wagner, « Le Vol du Bourdon », les Komets... Tous ces mélanges ne devaient pas casser l'unité du film.

D'ailleurs, la partition de Roy Budd collerait parfaitement à une œuvre dite sérieuse...

Elle a été juste légèrement accentuée. Elle fait un peu plus fanfare que la musique de Jerry Goldsmith. On a voulu demeurer au premier degré avec elle, et la rendre même un peu plus ronflante. On a l'impression que la musique aide Fred à voler, le pousse. Il en a besoin, sans quoi il tombe ! C'est plus la musique qui entraîne le héros dans ses envolées que le contraire. La partition de Roy Budd est au premier degré, le personnage de Fred au second !

Ce qui est frappant dans ***Le Big Bang,*** *c'est la constante invention visuelle. Une image égale une idée !*

En dehors de la structure générale, il existe deux parts dans l'écriture du scénario. Tony Hendra s'occupe plus des séquences littéraires, dialoguées, tandis que je développe le story board. Beaucoup d'idées visuelles me viennent directement sur la planche à dessin ! Pendant quinze ans, j'ai été dessinateur de presse ; c'était mon métier de trouver un gag par dessin. Une vieille technique.

Pas évidente pourtant...

Je suis souvent surpris du manque d'imagination des dessins animés. Beaucoup se veulent drôles mais n'emploient que des trucs éculés. Ou alors, il existe une petite idée traînée sur plusieurs épisodes. Ça dure...

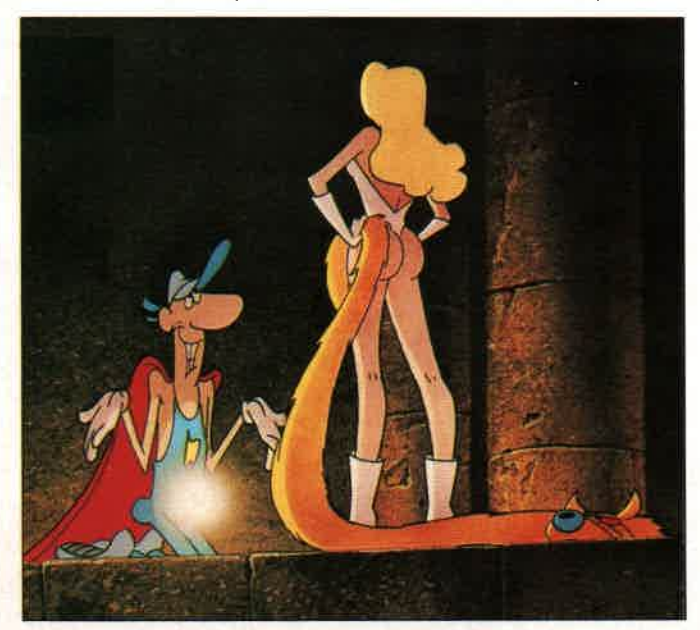
Et la censure, vous la craignez pour ***Le Big Bang****? Le film est parfois assez hard.*

On aura simplement une recommandation sur l'affiche mais pas une interdiction aux moins de treize ans comme je le pensais. Le film est passé deux fois en Commission. C'est un avertissement, comme quoi il ne s'agit pas d'un dessin animé pour enfants. Ça me plaît assez de voir sur l'affiche : « Attention... ». C'est exactement ce que j'ai voulu dire : on ne parle pas de dessin animé. Je mets en scène un FILM. Le dessin animé est une technique ; c'est ma technique ! Je vais rarement voir les dessins animés, je ne les aime pas tellement... **Basil Détective privé** est le meilleur que j'ai vu depuis longtemps. Le plus « cinéma »... Par contre, **Taram et le chaudron Magique**...

Vous suivez les ***Conan, Star Wars*** *et cie. ?*

J'ai des extraits de **Conan,** un **Superman** ou deux parce qu'une amie y jouait, les trois épisodes de **La Guerre des Étoiles**... J'ai commancé à décrocher avec **Les Aventuriers de l'Arche Perdue,** malgré le côté brillant et rapide. Je suis lassé de ces films parce que je m'attendais à voir ça. Les Américains se sont assagis, ramollis au niveau du contenu de leurs productions, toutes très conformistes. Pourtant, **La Guerre des Étoiles** à l'époque de sa sortie, c'était quelque chose de très fort, ce bar avec tous ces monstres ! Quand je vois **Blue Velvet,** je suis surpris que ce type de film existe encore. J'ai vu le premier **Rambo.** Je l'ai trouvé grotesque, mais j'ai bien aimé. Au second, je me suis beaucoup amusé. Je n'irai pas voir le suivant, je me suis arrêté à **Rocky II.** Un accident, car je l'ai vu en avion !





Le Big Bang *est un film à grand spectacle ?*

C'est son intention profonde, un film spectaculaire fait avec trois millions de dollars. C'est moins cher qu'un budget américain, donc on peut se permettre plus d'idées. Aux États-Unis, à cause des trente millions de dollars investis, on ne peut se permettre beaucoup de contenu !
A cause de cette technique, l'animation, je me sens un peu isolé dans le monde du cinéma. C'est chaque fois un problème de convaincre les gens de se déplacer pour un dessin animé. Une fois qu'ils y seront allés, les autres suivront... Comme moi, les gens se méfient d'un dessin animé tant qu'ils n'ont pas d'enfants à taîner pour les fêtes de Noël !

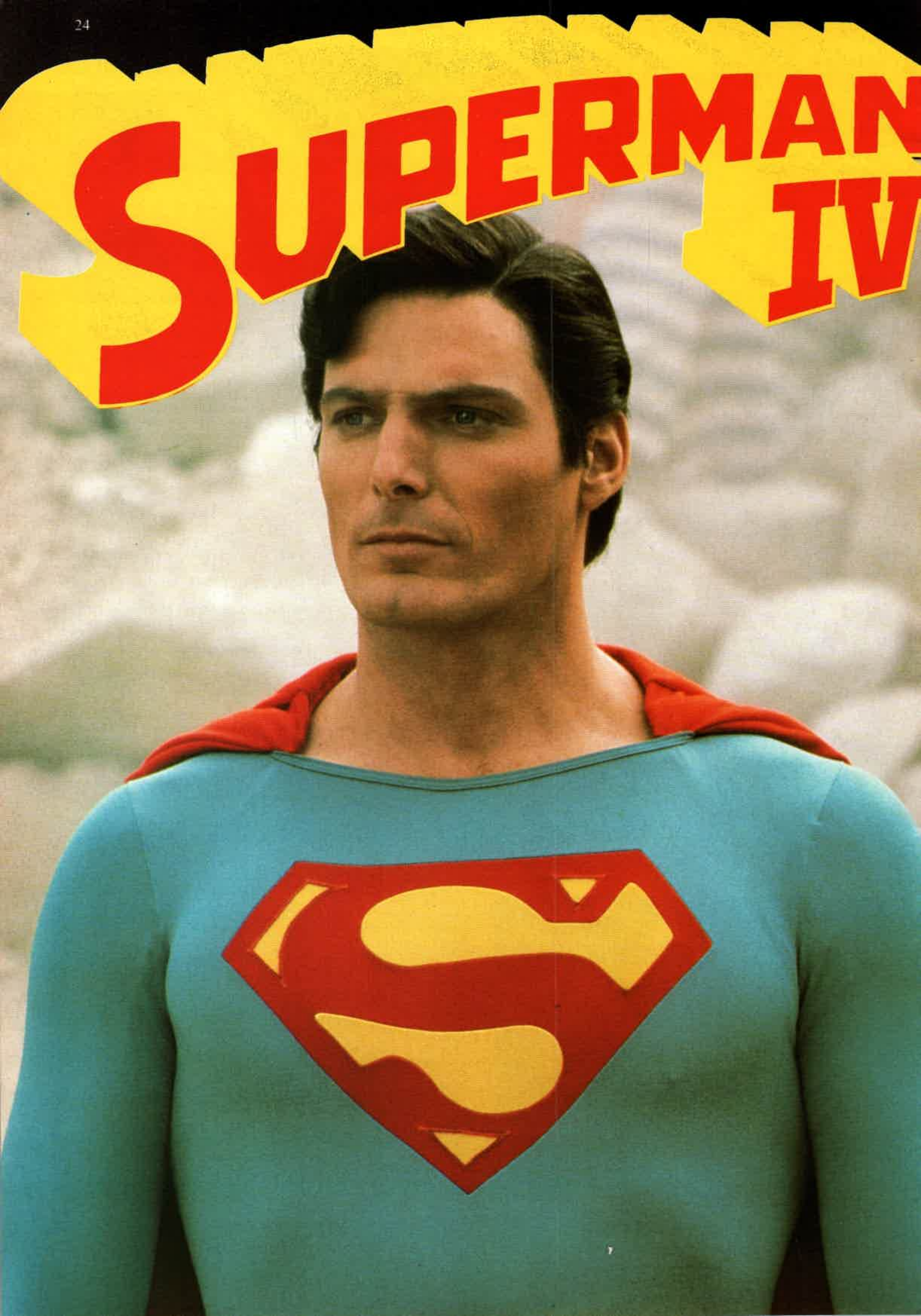
Une chose revient dans tous vos films : les sexes géants !

Pas dans **Le Chaînon Manquant.** Les animaux préhistoriques sont si énormes ; je n'ai pas osé les transformer ! On aurait sans doute critiqué mon goût douteux pour la chose ! Pour **Tarzoon,** cela provenait du mélange de deux séries B : les pornos de boulevard de la fin des années soixante et des films de Tarzan. J'ai utilisé les deux pour en faire une parodie des séries B. Ici, ce n'est pas la même chose. Il y a les bombes. Mais regardez Ariane, les avions de Monsieur Dassault, ils sont ainsi ! Je ne fais que le dire. Ailleurs, on maquille, on rajoute Pan Am dessus. Mais j'ai à peine changé les choses. Il n'y a pas 36 bites qui se trimballent dans le film ! D'un côté, **Le Big Bang** est tout public, de l'autre, l'affichage est interdit dans le métro. Invraisemblable. Il existe une seconde censure au niveau de la RATP. C'est d'autant plus énorme que j'ai pu voir récemment une affiche avec une quéquette et deux nichons (**Le Déclin de l'Empire Américain** N.D.L.R.). L'affiche du **Big Bang** risquerait de créer une émeute : elle est pourtant gentille !
Le dessin peut faire passer des tas de choses, mais il est aussi catalogué pour les gosses. Les Américains, des gens carrés, sont très agressés par mes films. Les critiques vont de la plus enthousiaste à la plus haineuse. **Tarzoon** a été classé X, là-bas. J'ai perdu le procès : le mot **Tarzoon** a été retiré de toutes les copies, des affiches... Dommage, j'aurais aimé faire une suite !
(Picha sort une coupure d'*Ici Paris* qui l'accuse de « faire crever le pauvre Johnny Weissmuller » !).
C'est Johnny Weissmuller, alors Public Relation dans un grand hôtel, qui m'a conseillé son fils pour prêter sa voix à Tarzoon !

Vos films évoquent parfois l'esprit des Monty Pythons...

Mon scénariste, Tony Hendra qui a aussi écrit **Le Chaînon Manquant,** sort du même collège que les Monty Python. Même génération, même latitude géographique : Bruxelles se trouve exactement sur le même parallèle que Londres et à la même distance de la mer. Tony Hendra les connaît très bien : il faisait partie de la même bande. D'ailleurs, j'avais un projet juste après **Tarzoon,** mais je n'ai jamais trouvé un clou pour le réaliser. Il se titrait **J.C.** et racontait la vie du Christ. Puis est venu **La Vie de Brian** des Monty Python ; j'ai abandonné le projet. Les producteurs potentiels n'ont pas mis un sou dans le film par peur du sujet. Pourtant, je le touchais gentiment !

Propos recueillis par Marc TOULLEC


SUPERMAN
IV

It's a bird, it's a plane... no it's Superman ! ». Pour la quatrième fois, le super héros préféré de l'Amérique part à l'assaut du box-office. Avec toujours Christopher Reeve toute cape au vent et Gene Hackman, le facétieux et machiavélique Lex Luthor. Plus d'effets spéciaux, encore plus de spectaculaire claironnent les producteurs ! Et un retour au premier degré qu'avait vaillamment renié Richard Lester...

Changement de pavillon

Quatre ans se sont écoulés depuis **Superman 3.** Entre temps, Pierre Spengler et Alexandre Salkind, détenteurs des droits cinématographiques du personnage des Marvel Comics, auront connu une période rigoureuse. Pertes chiffrées en dizaines de millions de dollars pour **Supergirl** et **Santa Claus.** La vente des droits d'adaptation des futurs **Superman** serait donc pour eux une possibilité d'éviter la banqueroute la plus noire. Evidemment la Cannon est sur les rangs et obtient le ralliement du type en collant bleu et rouge dans un régiment de super-héros. Mais le **Spiderman** de Joseph Zito (remplaçant Tobe Hooper) et le **Captain America** de Michaël Winner ne demeurent qu'à l'état de magnifiques et prometteuses affiches de pré-production publiées dans Variety et Screen International. Heureusement, **Superman IV** est une opération à moindre risque puisque les trois premiers épisodes de la saga ayant rempli les poches de Spengler et Salkind. A combien se monte la transaction ? Mystère. On parle de vingt, trente millions de dollars... Une somme en tout cas astronomique.
Les capitaux investis dans le projet à proprement parler sont encore plus élevés : entre trente-cinq et quarante millions ! Avec **Over the Top** (le Stallone nouveau) et quelques Chuck Norris - Charles Bronson, **Superman IV** est la figure de proue d'une multinationale tout aussi intéressée par les innovations fumeuses d'un Jean-Luc Godard.
Avoir les droits cinématographiques de **Superman** est bien, mais s'assurer de la participation de celui qui immortalisa le rôle-titre est encore mieux. Or Christopher Reeve semble réticent à l'idée de reprendre du service. Deux bons moyens de le convaincre : un cachet appréciable et un droit regard sur le scénario, possibilité dont le comédien ne s'est guère privé puisque son nom se trouve également crédité au générique. Ce procédé de persuasion avait déjà fait ses preuves pour le comme-back de Sean Connery en James Bond dans **Jamais plus Jamais.** Sont également recrutés pour les besoins du scénario Lawrence Konner et Mark Rosenthal, responsable des scripts de **Profession : Génie** et du **Diamant du Nil.** Loin d'avoir fait l'unanimité pour sa participation à **Superman 2 et 3,** Richard Lester est remplacé par Sidney J. Furie, cinéaste autrefois excellent **(Ipcress, Danger Immédiat** et même **L'Emprise)** et nouvellement nul (l'ignoble **Aigle de Fer**). Mais **Superman IV** ne nécessite pas l'auréole d'un auteur... Simplement l'adresse et l'efficacité d'un bon technicien.

Rongé au mythe

« La terre est désormais mon foyer. Je dois accepter de nouvelles responsabilités » déclare Superman au début de cette aventure que ses producteurs annoncent comme la plus spectaculaire de toutes. Christopher Reeve, la cape ternie et le réflexe mou dans le précédent épisode, revient à l'idéalisme d'un Richard Donner, metteur en scène du premier film de la série. « Etre co-auteur du scénario était ma condition de participation au film. J'ai cherché à revenir à l'enthousiasme du début et faire en sorte de préserver un certain contrôle sur mon personnage. « On ne verra donc pas dans ce **Superman IV** un héros culbutant une pin-up plantureuse au lieu de secourir le mortel en détresse. Grand pourfendeur des mythes devant l'éternel, Richard Lester ne fera pas école. « Il est évident que la plupart des gens recherchent un super mec qui peut réellement changer le cours des choses. Nous avons essayé d'amener Superman plus près du monde réel tout en restant dans la structure d'un film fantastique. » Pas dupe de l'énormité de son personnage, Christopher Reeve tente une certaine « quotidienneté ». Une tentative intéressante. Par contre, le vieil en-







nemi de Superman, l'excentrique génie du mal, Lex Luthor, évadé du bagne où il croupissait depuis cinq ans, demeure à jamais la caricature du méchant. « Vus sous leurs aspects les plus simples, les films de Superman ne sont pas plus que des représentations modernes de la moralité. Et qui dit moralité, dit obligatoirement amoralité ! C'est là que j'interviens. Je suis indispensable. Sans l'apport de gens comme moi, les héros comme Superman seraient hors du circuit. » Raisonnablement simple, évident et lucide de la part de Gene Hackman, titulaire depuis toujours du rôle de Lex Luthor, évincé le temps d'une aventure et d'un séjour en tôle par le milliardaire Robert Vaughn.

Family Life

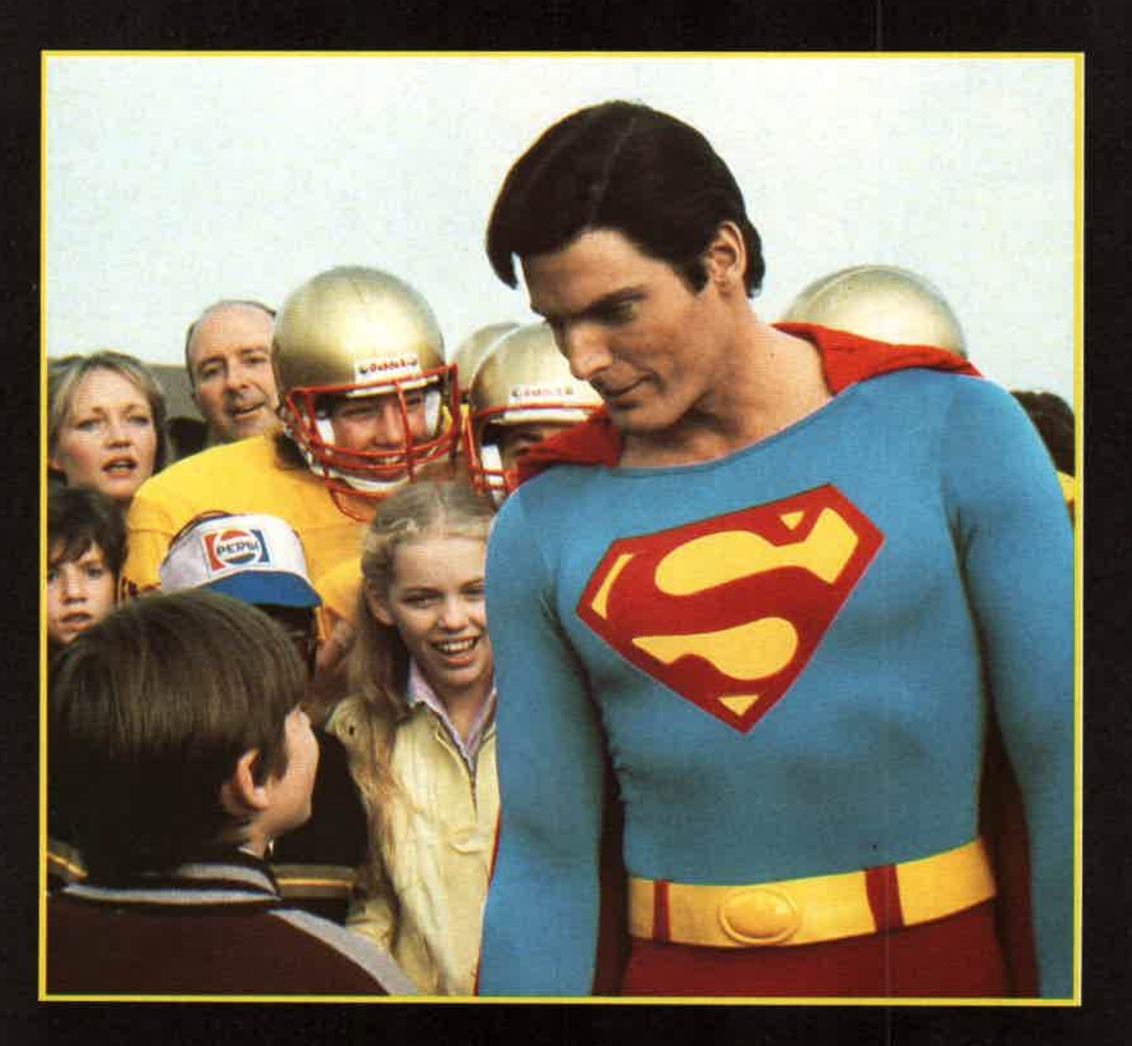
Si Lex Luthor bénéficie de la bonne grâce des scénaristes, en revanche, son fidèle acolyte, le volumineux Otis (Ned Beatty) se voit éjecté au profit d'un petit nouveau, Lenny Luthor, son neveu. C'est quelqu'un de vraiment impossible, teigneux et passablement niais au service des forces du mal bien entendu. Pour ce qui est de menacer la quiétude du monde, Lex Luthor sort de son sac un homme nucléaire ! Interprété par un certain Mark Pillow (yeux bleus, cheveux blonds : cela tient davantage du surfer californien que du méchant), notre bonhomme issu d'ailleurs de toute une couvée se ravitaille à l'énergie solaire. Un adversaire taillé sur-mesure pour Superman : il est tout à fait capable de réduire en poussière un immeuble d'un simple coup d'œil et de tordre du petit doigt le métal le plus résistant. Rien que ça. Comme de coutume, Superman affrontera cet adversaire à sa mesure dans un « climax » autour de la terre. Au rayon des têtes nouvelles, il y a aussi Lacy Warfield (Mariel Hemingway, de **Star 80**), la fille du nouveau propriétaire du Daily Planet amoureuse de ce bon vieux Clark Kent alias Superman, et Jeremy (Damian McLawhorn), un gamin de treize ans, grand admirateur de Superman qui l'aidera à remporter un match de football. Au rayon des visages connus, toujours la pétillante Lois Lane (Margot Kidder), reporter de choc du Daily Planet assistée du photographe Jimmy Olsen (Marc Mc Clure). Jackie Cooper incarne toujours le rédacteur en chef du Daily, survolté en permanence. Pas de bouleversements importants dans la distribution de ce **Superman IV** donc, les producteurs ayant tenu à conserver le petit monde charmant qui faisait la faune du premier. Même Lex Luthor dans son repaire entretient une remplaçante à la Valérie Perrine des débuts, remplaçante tout en courbes compressées dans des tenues délirantes. Et dire que la production envisageait Sylvester Stallone dans la défroque de Superman, palliatif éventuel à un désistement définitif de Christopher Reeve !

Générique de béton

Superman tient pour beaucoup aux effets spéciaux. Essentiel. Harrison Ellenshaw est ainsi chargé des effets optiques du film. Sa carte de visite est impressionnante : **Le Trou Noir, La Guerre des Etoiles, L'Empire contre-attaque, Tron, L'Homme qui venait d'ailleurs** et **Captain Eo.** Et au vu des premiers extraits de **Superman IV,** notre homme a parfaitement tenu son pari : assouplir encore les vols du héros, rendre ses progressions aériennes plus crédibles. Vétéran du make-up, Stuart Freeborn se voue à sa spécialité. Un choix à moindre risque, Freeborn étant pour beaucoup dans le look de **2001, L'Odyssée de l'espace** (les singes, le vieil homme), de **La Malédiction, Star Wars, L'Empire contre-attaque...** et de **Superman 2.** Sa principale tâche dans **Superman IV** aura été de prendre en charge l'homme-nucléaire, pas aussi clean qu'il y parait. Elément indispensable au prestige du générique, John Graysmark, un directeur artistique au background fourni (**Lifeforce, Flash Gordon, Le Bounty**). Quelques uns de ces travaux : la Forteresse de la Solitude, l'Océan de la Tranquilité, la planque personnalisée de Lex Luthor, un décor lunaire et plus banalement l'appartement de Clarck Kent et la suite somptueuse des Warfield. Evidemment, l'environnement musical de **Superman IV** est confié aux bons soins de John Williams, compositeur du thème original.

Les promesses de la Cannon sont ici alléchantes. Comme toutes les promesses. Les morceaux d'anthologie passent par le sauvetage d'une fillette emportée dans les tourbillons d'une tornade. Bien sûr, Superman récupère la petite fille et la restitue à ses parents. Autres travaux : reconstruire une partie endommagée de la Grande Muraille, éviter à la capitale soviétique quelques dégâts, stopper une éruption de l'Etna, sauvegarder l'intégralité physique de la statue de la Liberté que des malfrats vouaient à la dispersion en petits morceaux. Encore au menu, l'arrivée providentielle de Superman quelque part entre la Terre et la Lune où un astronaute se trouve en détresse.

Commencé en septembre dernier, le tournage de **Superman IV** s'est terminé début janvier, date à partir de laquelle a commencé l'intégration des séquences à effets spéciaux. Dernier coup de manivelle le 30 janvier 1987 pour une avant-première mondiale au prochain festival de Cannes. Sortie française prévue pour octobre. Cette date nous dira si le mythe peut repartir pour une nouvelle trilogie. Suspense insoutenable.



Marc TOULLEC

STREET TRASH



Entretien avec Jim MURO

22 ans. Jim MURO semble né une caméra entre les mains. Pour son premier film, il explore la zone new-yorkaise. Un flic musclé à la Bronson, un vétéran du Vietnam complètement ravagé, des clodos buvant tout ce qui passe à leur portée, un propriétaire d'un dépôt de ferraille passablement nécrophile, un portier insolent, des tourtereaux niais... Il faut de tout pour faire un monde. Et un film. Le bon goût laissé au vestiaire et les ronds de jambes au musée des accessoires, Muro pris dans le vertige de sa steadycam se classe d'emblée parmi les talents à suivre. Souvenez-vous de George Romero, Tobe Hooper, Sam Raimi, Wes Craven, ils n'ont pas débuté autrement... dans le budget mesquin et l'agressivité !



STREET TRASH, *un film qui gicle !*

Parle nous de tes débuts, des balbutiements de ***Street Trash...***

Au lycée, j'ai d'abord réalisé un court métrage. Celui-ci a été rentable : je suis rentré dans mes frais (2 000 dollars de dépense). Je m'en suis servi comme projet de fin d'études. Des gens m'ont fait des offres de 30 000 dollars pour passer du court au long métrage, mais ça ne me plaisait pas (trop minable) de faire un film au rabais, sans fric. Je suis allé voir mon producteur pour lui dire que des types étaient intéressés, et lui m'a conseillé : « Fais-le avec classe ». J'ai élaboré l'histoire (30 pages), que je lui ai confiée. A partir de ça, il a écrit le scénario de **Street Trash.** Nous nous sommes occupés de l'argent environ deux mois avant le tournage. Et durant le tournage, nous avons continué à prospecter. Nous nous sommes même arrêtés de tourner une semaine entière par manque de fric ! Voilà, en gros, l'histoire. C'était dur car il y avait un tas d'étudiants qui bossaient sur le film, et à mi-chemin, nous les avons perdus parce qu'ils retournaient à l'école. Notre intention était de faire quelque chose de monstrueux avec une belle image encore améliorée par le choix d'une steadycam qui donne un look plus riche au film.

D'où viennent les techniciens ?

Ils sont tous nouveaux ou presque. David Spirling, le directeur de la photo, a auparavant fait **One Cook Forester Fear** et surtout **Spectre.** Je n'aurais pas cru qu'il puisse être aussi bon qu'il l'a été sur mon film. Mon producteur, Roy Frumkes, a fait **Document of the Dead,** un long métrage documentaire sur la fabrication et le tournage de **Zombie.** Nous voulions pour la musique une sorte de rock industriel, un son très dur qui corresponde aux tas d'immondices dégueulasses du film. Rick Ulfick, le musicien, a été très créatif à ce niveau. On s'est beaucoup amusés à concevoir ces sons. Roy a supervisé la musique en traînant un peu partout avec Rick. Jennifer Aspinall s'est occupée des maquillages. On la connaît pour **Toxic** et un autre film charmant. Elle donne des cours d'effets spéciaux dans une école spécialisée new-yorkaise. Trois copains étudiants l'ont assistée : Mike Lackey, Dean Kartalas, Scott Coulter. Mike avait déjà collaboré à mon court métrage. Ensemble, ils coordonnaient les effets qu'ils se sont répartis trois mois avant



Une mort affreuse, heureusement le photographe de MAD MOVIES était là.

le tournage. La scène où le gars fond dans les toilettes a été tournée 14 semaines avant. Plus tard, pour le début de la séquence, nous avons reconstruit la cuvette à l'intérieur d'une maison en ruines, en la sculptant afin que l'acteur puisse y rentrer !

*Ton film m'a souvent fait penser à **Toxic**...*

Le parcours de **Toxic** a aussi été celui de **Street Trash** : « ils » ont mis un temps fou à le faire. Je ne l'ai toujours pas vu. On m'a dit que **Street Trash** aura le public qu'aurait voulu avoir ses producteurs. Le travail de Jennifer Aspinall ne me semble pas être tout à fait le même d'après les photos que j'ai vues. **Street Trash** est une tranche de vie intense ; tout se déroule en deux jours.

*Tes influences ? Les notes de production du film évoquent **El Topo, La Horde Sauvage, Desperate Living, Zombie, Rocky Horror Picture Show...***

OK, pour **Rocky Horror**... Les films de John Waters aussi. J'adore le **Zombie** de George Romero. Ceux-là m'ont influencé. Les autres ont davantage touché Roy Frumkes, mon producteur-scénariste. La scène où le gars se fait castrer pourrait ressembler à du Chaplin hard, mais ce n'est pas ainsi que je l'ai interprétée... Enfin, la liste des gens qui m'ont vraiment influencé est longue : les trucs de Russ Meyer aussi ! J'ai visionné beaucoup de films méchants ou dégueulasses par réaction aux films purs montrés à l'école !

*Aux Etats-Unis, il y a une véritable école de débutants à la chandelle : Sam Raimi, Frank Henenlotter (**Basket Case**), les frères Coen (**Blood Simple**)...*

J'en fais paprtie, absolument. J'avais entre 15 et 16 ans lorsque j'ai bossé sur le film de Frank, **Basket Case.** Je sais maintenant qu'on peut tourner dans des conditions épouvantables. Je me suis donc beaucoup ennuyé à mon école de cinéma, à cause de mon expérience sur **Basket Case** évidemment. Ce film m'a tout appris. Très tôt, je me suis dit que je pouvais m'engager vraiment sur le long métrage alors que les autres se découvriraient cette vocation en entrant dans cette école. Moi, j'y pensais bien avant ! Sam Raimi est quelqu'un de très doué... **Blood Simple** est un excellent film. Je viens d'une école moins importante que celle des frères Coen, là où enseigne Martin Scorsese. Jim Jarmush en vient aussi, mais je ne pense pas qu'ils accepteraient **Street Trash.** Trop sauvage, trop méchant...

Les décors du film sont particulièrement crades pour une production américaine...

Tourner à New York est facile et difficile à la fois. Vous pouvez trouver des extérieurs n'importe où mais nous devions faire exploser des trucs et donc recourir aux pompiers. Et ça coûte de l'argent. Je connais New York, j'y vis et je ne crois pas que j'aurais pu faire ce film ailleurs. La décharge du film appartient à mon père et pendant trois mois nous avons mis un souk pas possible chez lui. Lui aussi est devenu cinglé, (rires). C'est toujours grâce à lui que nous y sommes arrivés. Il a investi l'argent de deux ans de travail, celui de ses amis, risqué sa réputation. Finalement, tous ont vu **Street Trash** puis sont morts sur le coup, (rires). Je trouve marrant que des Français puissent découvrir New York sous ce jour ; nous cherchions surtout les côtés dégueulasses. Effrayant, méchant, drôle, fou : cette combinaison est rendue possible par un décor qui existe vraiment. Mais **Street Trash** est loin d'être aussi pervers que les films de David Lynch !

Tu as l'intention de continuer dans la voie du film indépendant, marginal ?

Non, je ne pense pas. Je vais m'intégrer, mais je compte conserver le même esprit d'approche. Mes prochains films ne seront toutefois pas aussi... expérimentaux ! Je suis extrêmement intéressé par l'horreur. Ce sera toujours aussi fou mais pas aussi pervers et offensant. J'aimerais travailler avec des moyens financiers plus importants, bien que je ne sache pas ce que pourrais faire avec davantage d'argent ! Travailler avec une bonne équipe... Ce n'est pas une question d'essayer de se tirer avec plus de blé, mais simplement de faire de meilleurs films. Il y a un gros problème aux U.S.A. : on ne pense qu'en termes de fric. Le cinéma est devenu un média pour producteurs.Spielberg en est un, George Lucas aussi. Ils engagent des metteurs en scène et si ceux-ci ne font pas ce qu'ils demandent, ils les remplacent ! J'aimerais devenir comme David Cronenberg : il fait ce qu'il veut et il s'en sort. Mon prochain film bénéficiera toujours d'un petit budget mais le résultat sera plus serré. Toutefois, je ne veux pas sauter trop loin et trop vite. J'ai beaucoup de choses à exprimer et j'attends que l'occasion se présente.

Le cinéma américain actuel, qu'en penses-tu ?

Au moins Tom Cruise ne fera pas **Top Gun 2** : c'est un acteur sérieux. Là encore intervient le business. Et c'est d'ailleurs pourquoi un film comme **Street Trash** a été si difficile à monter. La seule façon d'y arriver était de trouver de l'argent venant d'indépendants puisque les grands studios n'auraient jamais avancé un centime pour un projet original, qui plus est un premier film. Mais si vous avez le courage de faire du neuf et de l'original, vous vendrez aussi plus facilement. Il vous suffit de dire « on a quelque chose de nouveau, venez voir ! » et le film part tout seul. Cependant, je ne me vois pas réalisant une séquelle à **Street Trash.** Cette part de moi est partie. Je dois aller plus loin. Maintenant **Street Trash,** c'est du passé. Vous savez qu'Hollywood est bizarre, un endroit de pervers, un méchant business. Hollywood pue. Le cinéma français est plus sympa : le gouvernement peut vous aider à trouver du fric... Et il y a plus de place laissée à la création parce que vous ne faites pas des films de 20-30 millions de dollars. C'est fou. Sur les plateaux américains, le metteur en scène sent, en permanence, le souffle des envoyés des studios dans son cou !

Et la presse ? Tu en tiens compte...

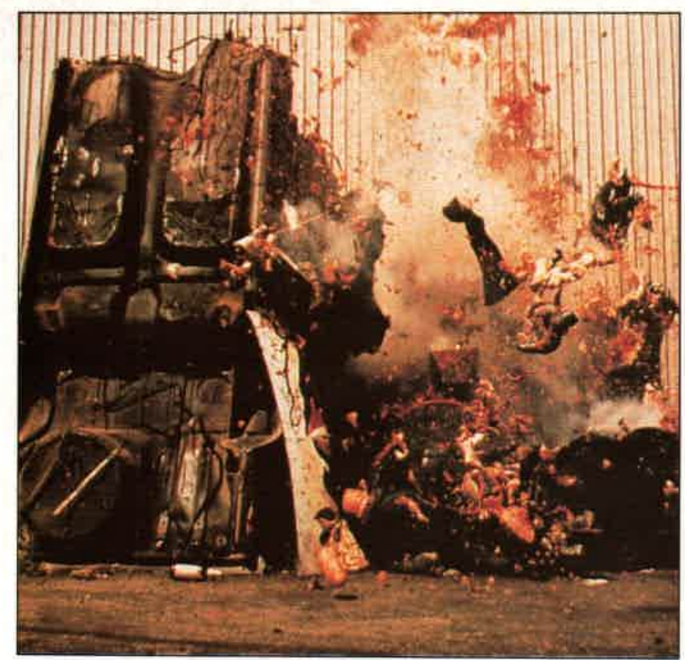
Absolument. Mais moi, je ne peux pas juger les films des autres. J'entends ce qu'en pensent les gens. Pour **Street Trash,** je me suis préparé des mois durant. Maintenant, je suis prêt à affronter n'importe quel critique ! (Rires).
Pour **Street Trash,** il n'y a pas d'impressions mitigées. On aime ou on déteste. Et plus la controverse s'installe et plus cela fait de la pub au film ; c'est bon pour nous. A Avoriaz, on ne m'a pas encore lancé des boules de neige à la gueule, mais je sais que l'accueil sera beaucoup plus dur aux U.S.A. **Blue Belvet** est à l'évidence un très beau film, merveilleusement filmé, mais peut-être plus hard que **Street Trash.** Je me soucie de ce qu'on va écrire sur mon film. Mais ça, je le découvre puisque c'est la première fois que l'on écrit sur moi. Et en plus, je ne comprends pas la langue, (rires). Aux U.S.A., pour l'instant, il n'y a eu que deux ou trois petits articles plutôt publicitaires, et le gros des papiers arrivera avec la sortie. L'opinion des autres me préoccupe. C'est bizarre et effrayant.

Que penses-tu des metteurs en scène spécialisés dans le fantastique ?

Ils font de leur mieux pour que leurs films soient tournés malgré l'obstacle que sont les grands studios. Cronenberg a du succès parce qu'il tourne à Toronto et qu'il est plus libre au Canada. Oliver Stone est un de mes favoris, mais il est obligé d'attendre longtemps avant de faire son truc... Tobe Hooper, j'ai appris qu'il avait eu un tournage très difficile sur **Massacre à la Tronçonneuse 2.** Il a dû le faire en très peu de temps et le montage final lui a échappé. Savoir qu'on doit terminer un film pour une date précise est une chose très pénible.
Je vénère Scorsese et je ne suis pas un fan de Spielberg. J'ai été étonné par **La Couleur Pourpre,** un très bon film. J'aime les petits films ; vous n'avez pas besoin de tonnes de fric pour faire du bon cinéma. Lucas, lorsqu'il tournait lui-même **La Guerre des Étoiles,** était très brillant. J'aimerais qu'il revienne à ça... **Aliens** m'a beaucoup plu également. Cameron, Oliver Stone, Scorsese, sont en train de battre le système hollywoodien et j'espère bien les rejoindre un jour. **Platoon** a été réalisé pour moins de dix millions de dollars. C'est ahurissant et fantastique.

Et la censure ?

Street Trash sortira sans interdiction. Une des raisons pour lesquelles nous avons utilisé toutes ces couleurs pour les scènes gores (lorsque les types explosent ou se liquéfient) est que nous pensions que la Commission de Censure ne saurait trop quoi argumenter ; « Comment, pas de sang ! ». Nous en sommes tirés ainsi. Mais il ne faut pas oublier que la distribution ne se fera pas sur une grande échelle. Et sachant cela, nous avons tout de même introduit des scènes comme celle de la bistouquette volant. C'est de la provocation pure. On l'a fait parce que ce type de film ne se représentera peut-être plus. C'est à la fois une expérience de fous et une belle explosion d'images... fluides, grâce au montage aussi !



Un feu d'artifice ? Non, l'explosion d'un clochard.



Ne tirez pas la chasse !



Bill Janes (Bill Chepil) malmène Winette (Nicole Patter).

Street Trash n'est pas vraiment un film fantastique à cent pour cent. Il est inclassable...

Nous l'avons démarré comme un film d'horreur, mais Roy, Mike (l'acteur principal) et moi étions perplexes par la suite quant au genre. Le mot « fantastique » que vous autres Français employez est très pratique. Aux U.S.A., on dit science-fiction, horreur, gore... Mais le terme « fantastique » convient à **Street Trash.** C'est aussi un film « bizarre » !

Un film-culte en somme ?

C'est la seule catégorie dans laquelle il rentre totalement. Je sais qu'avec un tel sujet, un tel budget, mon film est appelé, comme un **Repo Man,** à devenir un film-culte. C'est un peu mode. Si on le distribue d'un coup dans 300 cinémas, il meurt en une semaine. **Street Trash** sortira dans quelques endroits de New York, puis à Los Angeles durant deux mois, puis sera vendu en vidéo. C'est ce qui crée le culte. Il faut personnaliser sa distribution. Actuellement, je lutte pour que la K7 soit vendue à bas prix et non à 80 dollars comme le voudrait le distributeur, ce qui est beaucoup trop cher.
Les réactions à Avoriaz ont été plutôt bonnes. Mais je sais que **Street Trash** est un film extrêmiste. Le plus jeune des personnages deviendra un yuppy (jeune cadre BCBG aux States) et le plus vieux restera toujours un clodo !

Ton avenir immédiat ?

Street Trash va sortir. Mais je ne voudrais pas qu'il m'arrive la même chose qu'à Spike Lee, le réalisateur de **Nola Darling n'en fait qu'à sa Tête.** Son film, bon sans être génial, a bien marché parce qu'il est sorti au bon moment. Du coup, on voyait Lee partout, télés, journaux, radios... Ce serait trop pour moi. Je m'enfuierais et fermerais mes portes à clef, à moins, peut-être, que je suive des cours de comédie !.. Sinon, je suis excité à l'idée de mon projet actuel. Si ce que j'écris en ce moment prend une tournure rapide, ça sera OK ! Autrement, j'ai la possibilité de travailler à partir de l'adaptation d'un très bon livre d'horreur avec des vampires. Et ce serait un film assez cher, tandis que l'autre, le mien, ne coûterait pas grand chose. Il s'agit d'un thriller. Un gars se trouve déchiré entre une fille qui est plus ou moins sa girlfriend et une autre femme qui essaie de se débarrasser de la première. Un film plutôt bizarre, aussi drôle que **Street Trash !**

Propos recueillis par Marc TOULLEC

THE KI

Anthony, le premier monstre-éprouvette !



Un molosse issu des caves du Dr Lloyd.

Evil Dead, House, Re-Animator... **Les surprises viennent inévitablement des petits et moyens budgets. Et des States, territoire décidément fertile en talents neufs. Bien sûr, Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter n'ont nulle autre ambition que de raconter des histoires à faire frémir, et ce avec tout ce qu'il faut de suspense, d'effets spéciaux, de clichés pour appâter le gogo. Ils mettent dans le mille avec** The Kindred **et ajoutent au bestiaire des grands monstres du cinéma fantastique un nouveau venu : Anthony. Bienvenue au club !**

« Science is not evil »

Les temps changent, les monstres très peu. Celui de **The Kindred** s'est adapté. Anthony n'est pas un monstre écologique, atomique, une bête millénaire prise d'insomnies, encore moins une incarnation satanique. Non. Anthony est né d'un clônage. Biologiste de son état, Amanda Hollins a prélevé une parcelle de peau sur le corps de son fils, John. Ceci plus quelques manipulations génétiques donnent une créature sans trop de rapports morphologiques avec l'être humain. Quelque chose entre la pieuvre et l'alien. Evidemment, Amanda Hollins finit par détruire toute preuve de l'existence de ce fils illégitime. Peu après, à la suite d'un accident de la route, elle plonge dans un long coma de trois mois, au terme duquel elle met sa progéniture naturelle au courant. Alors que John allait demander davantage d'informations au sujet de ce frangin tombé du ciel, arrive une infirmière qui coupe court à la conversation. John retrouvera sa mère au cimetière, celle-ci ayant succombé au passage du Dr. Lloyd, éminent médecin qui aurait tendance à dérouter certains accidentés de leur trajectoire pour en faire les cobayes de ses expériences sur les aléas de l'évolution humaine. Lloyd n'a qu'une pensée en tête : s'approprier le fruit des découvertes d'Amanda Hollins, Anthony. Anthony, monstre biologique. A l'heure où l'on s'interroge sur les apprentis-sorciers de l'éprouvette, **The Kindred** fait preuve d'une belle opportunité, mais de là à ce qu'un laboratoire engendre un avorton pareil... Quoi qu'il en soit, un des acteurs du films, Peter Frechette, affirme que le gouvernement se livre « à toutes sortes de manipulations sur les gènes ». Le même parle de types qui auraient décidé de jouer au Bon Dieu. Par contre, Stephen Carpenter, co-director, affirme que « Science is not evil ». Vibrant débat. Le principal interprète, David Allan Brooks, naïf comme un gosse, invoque Mère Nature. Heureusement, Jeff Obrow met tout le monde d'accord en affirmant qu'il y a là matière à de bonnes histoires de terreur...

« Ensemble, nous faisons un bon metteur en scène »

Jeffrey Obrow (producteur, metteur en scène, co-scénariste), Stephen Carpenter (co-metteur en scène, directeur de la photographie, co-scénariste), Stacey Giachino (co-producteur, co-scénariste et « production manager ») : la bande des trois à laquelle s'ajoute le maquilleur Matthew Mungle. Premier essai de nos compères dans le domaine du cinéma fantastique : **The Dorm that Dripped Blood / Pranks** (1981), un psycho-killer inédit ; **The Power** (1983), sorti clandestinement en vidéo chez Vestron sous le titre **La Force**, une bonne série B décrivant l'influence néfaste d'une statuette aztèque sur une bande de teenagers. Admirant tous trois Coppola, Spielberg et Friedkin, ils ont, comme leurs maîtres, débuté dans des conditions plus que modestes en réalisant des courts métrages 8 mm dans leur garage. Pour trouver un financement à **The Kindred** les trois hommes ont d'abord entrepris la réalisation d'une bande-annonce titrée **Experiment D.N.A.** afin de convaincre Edward Feldman et Charles Meeker de F/M Entertainment. Opération réussie.

Deux metteurs en scène derrière une seule caméra : fait rare. Il y a bien les frères Zucker et Jim Abrahams, les Taviani... Généralement, un film portant deux signatures à la réalisation signifie gros problèmes durant le tournage, l'un s'étant fait virer pour être remplacé par l'autre. Le cas de Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter dont la collaboration date de deux longs métrages est l'opposé même. « Nous avons chacun notre propre capacité à juger « confie Carpenter », et cela nous rend capable de jongler avec les problèmes de la production. Si jamais l'un de nous commence à être perdu ou débordé, il peut toujours se retirer du plateau et observer la suite. Nous nous complimentons souvent, j'estime qu'ensemble nous faisons un bon metteur en scène ! ».

Evidemment, cette complicité, cette complémentarité a un effet on ne peut plus positif sur le casting : les acteurs se félicitent du calme et de l'ambiance détendue régnant sur le tournage. Inévitables sont les divergences de points de vue sur certains détails, mais le dialogue, la discussion, les compromis amènent toujours une solution équitable. « Avant **The Kindred**, j'ai travaillé avec deux réalisateurs sur un projet. C'est un concept très intéressant d'avoir deux personnes prenant le film sous deux angles différents, surtout quand celles-ci travaillent pour trouver un terrain d'entente... » déclare Amanda Pays, superbe comédienne qu'on a pu admirer dans **The Cold Room.** Amanda Pays qui confère une ambiguïté fort bienvenue à un personnage à la plastique modulable.

Caoutchouc-mousse, gélatine et plexiglass.

Anthony est un monstre, une bestiole hideuse destinée à hanter les fondations d'une vieille baraque perdue au bord de la mer. Evidemment, il est agressif, méchant. Et physiquement, les auteurs ont tout fait pour le rendre répugnant : des tentacules dépassant de partout, visqueux, une sale gueule

Anthony sort de sa planque !



NDRED

Le résultat des expériences biologiques du Dr Lloyd.

pas très éloignée de la bobine de l'extra-terrestre d'**Alien.** Responsable des trucs et machins qui ont permis à Anthony de se mouvoir devant la caméra : Michael McCracken. Un vétéran déjà au générique de **La Quatrième Dimension** (la gargouille sur l'aile de l'avion), **Peur Bleue** (les piètres loups-garous co-signés Carlo Rambaldi), **L'Ile du Docteur Moreau** (les humanimaux dûs à John Chambers, longtemps boss de McCracken), **Psychose II** (le cadavre momifié de Ma Bates), **Poltergeist** (les macchabées dans la piscine)... C'est seulement quatre mois avant le début du tournage que Michael McCracken fut convoqué par la production, lui et son équipe (10 bonshommes dont son fils). Quatre mois pour concevoir, mettre au point et apprendre la manipulation du monstre. Mais le plus difficile dans cette entreprise ne fut pas de créer le modèle vivant dans sa globalité, ce fut d'animer chacun de ses nombreux tentacules. « Chacune des tentacules d'Anthony a une fonction différente » annonce McCracken, qui ajoute « plus la créature que vous avez mise sur pied est raffinée, complexe, plus elle sera fragile ! ». Bien dit. Et question fragilité, les tentacules d'Anthony font dans le délicat. Les moules sont en fibre de verre et les membres eux-mêmes en mousse de caoutchouc, une formule « couleur chair » que McCracken conçut pendant **Psychose II.** Tous les tentacules ne sont pas aussi ténus ; celui qui visite discrètement le rez de chaussée n'est rien de plus qu'une chaîne de proportions appréciables, l'appendice devant abîmer le décor. De la télécommande aux systèmes de poulies, tout est bon pour donner aux attributs de poulpe souplesse et agilité.

Interprète du gentil héros de **The Kindred,** David Allen Brooks est aussi le figurant a priori anonyme dans la peau d'Anthony, son frère. Outre le peu de confort, la chaleur, la difficulté de mouvement, il ne faut surtout pas être sujet à la claustrophobie pour revêtir cette combinaison. Or, David Allen Brooks l'est... Mais le pauvre était soulagé de la manœuvre des tentacules, télécommandés hors-champ. Également crédité aux effets spéciaux de **The Kindred,** Matthew Mungle fait partie de l'équipage Carpenter -Obrow - Giachino. Sa contribution remonte à **The Dorm that Dripped Blood,** mais c'est surtout **The Power** qui a montré de quoi il était capable (en l'occurence de jolis visages pris de très saillantes convulsions). Matthew Mungle a également pour titres de gloire **Howard the Duck,** le coppolien **Captain Eo** et le baveux **Mausoleum.** Tandis que Michael McCracken se consacrait plus particulièrement aux multiples facettes d'Anthony, Mungle travaillait sur les maquillages spéciaux. Ceux des cobayes humains que le brave Rod Steiger parque dans l'arrière-salle de son laboratoire sont assez croutillants. Ils hésitent entre la nana légèrement dégénérée et la créature-mutant évoquant le poisson (peau écailleuse, oreilles en forme de nageoires). Entre ces deux pôles, quelques colosses parfaitement tarés (pustules abondantes, texture épidermique ne respirant pas la fraîcheur des grands espaces), lesquels s'empressent d'ailleurs de bouffer tout cru l'intrus. Parmi les monstres, Michael McCracken fait une apparition sous une épaisse couche de tares génétiques

Au niveau des créatures, **The Kindred** ne s'est guère montré pingre. Excepté Anthony et les résidus des travaux de Rod Steiger, on compte encore l'épouvantable bébé-éprouvette marinant dans un bocal. Un problème pour animer le rejeton puisque celui-ci barbotait dans un liquide. En fait, un technicien tirait les commandes par dessus, ce qui lui valait d'être constamment aspergé de flotte. Le locataire du bocal n'est pas sans rappeler les diablotins frénétiques de John Buechler, père des ghoulies et autres trolls. Le « climax » de **The Kindred** est quant à lui noyé dans un îlot de gélatine qui suinte de partout, des murs, du plafond. Ça dégoulinait tellement que l'équipe technique dut se protéger à l'aide d'une bonne surface de plexiglass ! Suit encore l'irruption de dizaines de petits monstres disposés comme sur une scène du Muppet Show !

Marc TOULLEC

Un des bébés-monstres sorti du bocal



ANGEL HEART

Entre Raymond Chandler et Edgar Poe

Une classique détective story s'embourbe progressivement dans les méandres d'une ténébreuse histoire où Lucifer en personne intervient. Le détective, c'est Mickey Rourke. Robert de Niro incarne Louis Cyphre, un Satan tiré à quatre épingles. Et Charlotte Rampling, le temps de quelques séquences, est une Madame Soleil au triste destin. Alan Parker, le rêveur schizophrène de *Pink Floyd the Wall,* **mitonne énigme, sorcellerie et humour noir. Sur vos écrans, fin mars - début avril.**



Alan Parker sur le tournage. Scène et tête coupées au montage.

Louis Cyphre (Robert de Niro) et Harry Angel (Mickey Rourke).



Le sabbat dans Central Park

A l'origine de **Angel Heart,** un roman parmi les plus fameux de la série noire, « Fallen Angel » devenu en France « Le Sabbat dans Central Park ». 1978, à peine sorti des presses, le cinéma s'y intéresse déjà. Dick Richards tente une adaptation avec Dustin Hoffman dans le rôle de Harry Angel mais le projet tombe à l'eau. Pas évident de transposer le bouquin à l'écran. Sans le dénaturer évidemment. Violent jusqu'à l'horreur absolue (sexe tranché et fourré entre les amygdales, bébé immolé, canon d'un révolver introduit dans l'entrejambe d'une demoiselle...), érotique jusqu'à la pornographie la plus craspec (messe noire agrémentée de sodomisations frénétiques...) ... Voilà tout le bouquin de William Hjortsberg, pas un inconnu par ailleurs, puisque scénariste de **Legend** et auteur d'un extraordinaire livre de science-fiction, « Matières grises » (toute l'humanité réduite à des cerveaux dans des boîtes sur des étagères). De plus, le « Sabbat dans Central Park » distille un humour impressionnant de cynisme. Plus le récit bascule dans l'abominable et l'irréel, plus son auteur charge dans le domaine du bon mot, des clins

d'œil macabres. Même Harry Angel, dindon d'une farce monstrueuse, ironise sur son propre compte jusqu'au dénouement, faustien en diable. « Le livre se déroule en 1959, mais j'ai ramené l'action en 1955 pour une petite mais égoïste raison. 1959 était sur la route des sixties, ce qui signifie que l'environnement subissait de grands changements. Pour moi, 1955 appartenait encore aux années quarante, à cause de la proximité de la Seconde Guerre mondiale ; cela m'a tout à fait convaincu de donner un look plus rétro au film. » Alan Parker ne s'est nullement contenté de bousculer gentiment le cours des événements. Il les a aussi déplacés. « Le plus important changement que j'ai apporté au script a été de déménager de moitié l'action de New York à la Nouvelle Orléans. La plupart des événements de l'histoire originale pourraient se dérouler à la Nouvelle Orléans, et des conversations avec William Hjortsberg m'ont indiqué qu'il n'avait pas été loin de faire ainsi. » Le choix de la Nouvelle Orléans n'est pas dû à des motifs touristiques. Parker a simplement tenu à s'approcher des racines géographiques du culte vaudou. Un souci de véracité auquel les bayous apportent un complément de crédit. Mais le vaudou, c'est aussi Harlem. « J'ai aussi voulu utiliser Harlem qui a souvent été évité par les cinéastes new-yorkais pour quelques motifs infondés. » Une faune variée, de curieux mouvements religieux issus des années trente et quarante, l'isolement économique, un certain désespoir spirituel... Voilà ce qui a convaincu le cinéaste d'y planter ses caméras. Et puis, la plupart des seconds rôles sont des blacks : Toots le pianiste, Ephiphany la copine de Harry Angel...

Harry et le diable

Harry Angel est le prototype même du détective miteux, les fringues fripées. Un looser dans un local minable. Comme à son habitude, Mickey Rourke s'est totalement investi dans le rôle. « Mickey m'a apporté des détails personnels qu'il a mis sur le bureau de Harry Angel : un porte-plume, un porte-crayon et une minuscule statuette de Sherlock Holmes. » Merci Mickey. Aussi importante que soit la contribution de Rourke à **Angel Heart,** c'est Robert de Niro qui tire les draps et les couvertures à lui. De Niro interprète Louis Cyphre (1), un homme de la Haute qui confie une enquête en principe cool à Harry Angel : retrouver la trace de Johnny Favorite, un crooner mystérieusement disparu. « Ce mystérieux personnage, Louis Cyphre, était certainement plus « grand que la vie », comme j'imaginais que le Prince des Ténèbres pouvait l'être. Mais mon intention, d'un bout à l'autre du film, était toujours de traiter ce gentleman et cette histoire de manière réaliste. » Réalisme teinté de surnaturel. « Je crois que les livres sur les sciences occultes, le vaudou et la magie noire qui me servaient de bouquins de chevet ont rendu la femme de ménage plus superstitieuse que moi. » Mais, toujours à propos de Louis Cyphre, Alan Parker pousse les choses beaucoup plus loin encore. « J'ai laissé à Robert de Niro une chemise remplie d'informations sur les plus grands méchants de tous les temps, de Raspoutine à Himmler... Avant d'aller me coucher, je lisais toujours un passage descarnets sataniques d'Aleister Crowley. Cela ne m'amenait nullement à passer d'excellentes nuits de sommeil mais cela me permettait de rêver au film, pas à Jessica Lange ! ». Imprégné totalement par **Angel Heart,** Alan Parker peaufine le look de Louis Cyphre avec un soin maniaque. « La plupart des vêtements de Louis Cyphre, nous les avons achetés à Rome. Nous avions aussi vingt cannes à pommeaux d'or dont quelques une venant de France avaient été repérées par Robert de Niro lors d'un voyage à Paris. » Rien n'a donc été laissé au hasard. Surtout en ce qui concerne Louis Cyphre. Louis Cyphre alias Lucifer, Satan, le Malin en personne. Et question ruses, notre aristocrate bon teint verse dans le machiavélisme le plus rigolard qui soit. D'où cet extraordinaire retournement de situation final qui en traumatisera plus d'un.

Marc TOULLEC



Le démoniaque Louis Cyphre (Robert de Niro). Vade Retro Satanas.

Harry Angel, un privé commandité par Satan.



MORCEAUX CHOISIS

● « Ils disent qu'il y a juste assez de religion dans le monde pour que les hommes se haïssent mais pas assez pour qu'ils s'aiment. » **(Louis Cyphre).**

● « La mort est partout de nos jours. Mais, après tout, qu'est ce qui donne de l'importance à la vie humaine ? Le fait que l'on aime ? Le fait que l'on haïsse ? **(Louis Cyphre).**

● « Pourquoi ai-je regardé le Mickey Mouse Club à la télévision ? Parce qu'aujourd'hui c'est mercredi. Tout peut arriver aujourd'hui. » **(Harry Angel).**

● « Quelle que soit la façon dont vous regardez un miroir, votre reflet vous regarde droit dans les yeux. » **(Louis Cyphre).**

● « Franchement, mon pauvre vieux, vous êtes maudit depuis le moment où vous avez fendu ce pauvre garçon en deux. Depuis 12 ans, vous vivez par procuration sur le temps et les souvenirs d'un autre homme. » **(Louis Cyphre).**

● « Johny Favorite ? Ce type qui ne pouvait dire la vérité sans mentir. » **(Spider).**

AMBIANCES (par Alan Parker)

23 mai. Tournage de nuit : la cérémonie vaudou. La liste des invités marque 666. Le chiffre du diable. Lisa se lance d'elle-même dans la danse rythmée par les tambours ; la cérémonie absorbe chacun de nous. A trois heures du matin, nous avons fini. Tout le monde est crevé. Y compris les poulets.

30 mai. Margaret est trouvée morte, son cœur arraché posé sur une nappe de dentelle près d'elle. Il s'agit d'une scène qui sera sans doute très forte dans la version achevée du film, mais qui, en réalité, a été faite avec labeur, réalisée en retrait par rapport au contexte, et notre préoccupation à tous était de faire couler le sang sur le cœur que notre accessoiriste avait emprunté au service chirurgie d'un hôpital.

14 juin. Nous avons construit l'intérieur de la cabane où Krusemark est confronté à Harry dans un dépôt de bus désaffecté. C'est une scène cruciale, où tout ce qui était embrouillé dans nos révélations est expliqué dans le monologue de Krusemark. Nous l'avons répétée longtemps, recherchant le dosage adéquat entre la violence de la réaction de Mickey Rourke nécessaire à la séquence et le besoin de clarté dans les explications. C'est une scène très dangereuse, verbalement et physiquement, car soudain l'acteur qui interprétait Krusemark se retrouve avec du sang lui dégoulinant des tempes, et ce à cause d'un pic à glace rouillé. Ma première réaction fut de croire que c'était très efficace, ma seconde de me demander si j'avais vraiment dit aux gens des effets spéciaux de m'apporter du sang. Je m'aperçus ensuite qu'il s'agissait de vrai sang et abandonnais le tournage pour la journée. On recommençait vendredi avec un acteur pansé et un pic à glace aiguisé.

CANNON FRANCE présente

LA COLLINE A DES YEUX N°2


N° 2
LE CANNON GROUP en association avec ADRIENNE FANCEY, VTC et NEW REALM ENTERTAINMENTS
présentent Un film de WES CRAVEN THE HILLS HAVE EYES Part 2.
Avec MICHAEL BERRYMAN, JOHN LAUGHLIN et TAMARA STRAFFORD dans le rôle de CASS.
Produit par BARRY CAHN et PETER LOCKE Ecrit et mis en scène par WES CRAVEN.



KING KONG II

C'était en 1976 et on ne parlait que de ça : King Kong est de retour. Matraquage publicitaire, avalanche de chiffres, gros mystère sur les effets spéciaux... et gorille gigantesque effeuillant Jessica Lange : la recette a été payante. Le sera-t-elle encore dix ans après ?



Tandis que **Jaws IV**, **Star Trek V**, **Poltergeist III**, **Indiana Jones III** et d'autres pointent à l'horizon, **King Kong** renaît des cendres de sa séquelle. Un événement unique. Après la chute fatale du World Trade Center, King Kong est conduit dans un centre hospitalier. Avec une équipe de spécialistes, le Docteur Amy Franklin compte sauver le mourant en lui transplantant un cœur artificiel. Manque un élément nécessaire au succès de l'opération : le sang d'un singe de sa race. Parallèlement, dans la jungle de Bornéo, Hank Mitchell découvre Lady Kong, laquelle est amenée à Atlanta. Remis sur pieds, King Kong s'évade en compagnie de sa tendre et chère. Aussitôt, les autorités entreprennent de liquider les tourtereaux en fuite. Un officier opposé à la protection des animaux s'y emploie avec zèle tandis que Hank Mitchell et Amy Franklin tentent de sauver les gorilles géants...

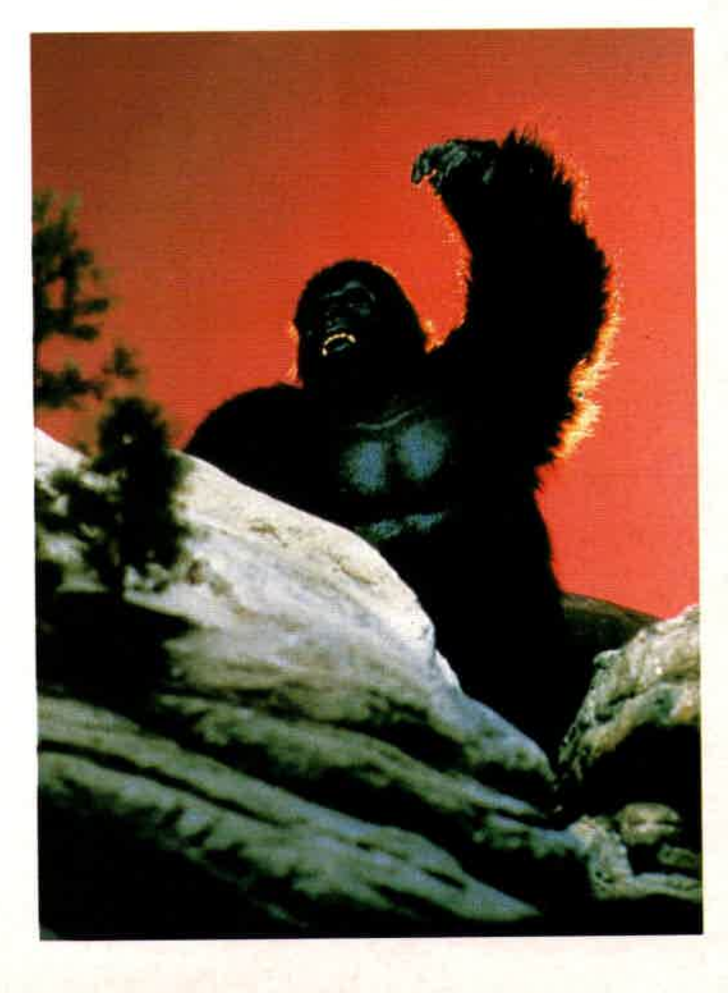
« Comme Gulliver au royaume de Liliput »

Gigantesque. Pas d'autre mot pour qualifier cette entreprise folle. Pour la mener à bien il fallait un metteur en scène rodé aux budgets mammouths. Le choix s'est tout simplement porté sur John Guillermin, déjà signataire du premier **King Kong** produit par Dino De Laurentiis, et responsable de la destruction de **La Tour Infernale.** Un connaisseur donc. « J'étais comme Gulliver au royaume de Liliput », annonce Guillermin devenu leader d'une équipe de 150 personnes, 300 têtes en comptant l'escadrille des effets spéciaux. Un plateau spécial fut aménagé pour l'une des scènes-clés du film, un plateau de 60 mètres de long, 30 mètres de large et 15 mètres de haut. Trois mois de travail pour une centaine de charpentiers, peintres, électriciens et plasticiens dirigés par John Patterson. Il n'en fallait pas moins pour aménager la salle d'opération où King Kong subit une transplantation cardiaque. D'après la production, ce décor aurait coûté plus d'un million de dollars, c'est-à-dire plus que n'importe quelle salle d'opération. Le cœur tout neuf logé dans la poitrine du singe géant est à sa pointure : 2 m de hauteur et autant de circonférence pour un poids de 250 kilos. Les matières utilisées : aluminium, fibres de verre, caoutchouc. Sept personnes ont bossé quatre mois durant à son élaboration. Encore dans ce local cyclopéen : une pompe à sang géante, plusieurs moniteurs cardiaques et diverses autres babioles. Deux millions de dollars de matériel médical, dit-on ! Effets spéciaux obligent, ce décor a dû être reproduit en miniatures par Dave Jones (**Star Wars**, **Rencontres du Troisième Type**, mais aussi **Space Camp**). Toujours dans le domaine des records, l'écran bleu, indispensable au déploiement de plusieurs tanks, le plus grand du monde.

Le travail sur modèles réduits fut une étape essentielle dans la réalisation de **King Kong 2.** Une bonne vingtaine de décors furent ainsi corrigés de manière à pouvoir recevoir Peter Elliott dans la défroque de King Kong. Le site de la forêt demanda la participation de 50 pigeons. Pendant quatre mois, nos bonhommes reconstituèrent une forêt de 1 750 arbres. Outre Dave Jones, ont turbiné sur le film Peter Murton (**Superman II** et **III**, **Dracula**) et Robin Browne (**Bandits Bandits** et cinq **James Bond**) plus particulièrement chargé des prises de vue.

Mélodrame simiesque

« Ce genre de film est si précis, si technique que vous êtes contraint d'avoir recours à votre imagination et à une très forte concentration pour jouer devant un écran bleu et rien d'autre. » Linda Hamilton (**Terminator**, **Horror Kid**, **Sans Issue**) ne supplée pas à l'absence de Jessica Lange, héroïne du premier **King Kong** de Guillermin. « Cette fois-ci, c'est la belle qui sauve la bête. Je suis la chirurgienne qui opère Kong et lui donne un nouveau cœur. » Un nouveau cœur qui lui permettra de folâtrer avec Lady Kong tandis que Linda tombe dans les bras de Hank Mitchell, un aventurier intrépide style Indiana Jones. Une très classique histoire de couples en



DINO DE LAURENTIIS : LE TALENT ITALIEN

TOUJOURS PLUS

Début juin... Il fait lourd, un brûlant rideau de chaleur plane au-dessus des routes, la végétation croustille sous le soleil... Jamaïque ? Non, Wilmington, Caroline du Nord. Bienvenue au De Laurentiis Entertainment Group, D.E.G. pour les intimes.
D'après le prospectus maison, nous sommes dans « le plus vaste centre de production de la Côte Est », lequel connaît actuellement « une expansion sans pareille dans tout le pays ». Moins étendu qu'Universal City, il se déploie cependant sur la superficie non négligeable de treize hectares et dispose d'un équipement digne de tout complexe moderne qui se respecte, depuis la demi-douzaine de studios d'enregistrement jusqu'aux multiples salles de projection. La plupart des quatorzes films produits depuis que De Laurentiis a racheté la North Carolina Film Corporation en 1984 sont sortis sous le label D.E.G. : on y trouve entre autres **L'Année du Dragon** de Michael Cimino (sur le plateau où fut construit le décor de Chinatown se dresse aujourd'hui une réplique de la Nouvelle Orléans), **Blue Velvet** de David Lynch, **Manhunter** de Michael Mann et **Maximum Overdrive** de Stephen King.
Avec ses touffes de fourrure synthétique qui s'effilochent au gré du vent, l'armature métallique du King Kong conçu par Carlo Rambaldi pour le piteux remake de 1976 se morfond dans un coin, à l'abri des regards, dans l'indifférence générale. Plus loin, une boutique de mannequins grandeur nature, des entrepôts et divers plateaux où se tournent aussi bien des films Tri-Star comme **Bedroom Eye** (avec Richard Gere et Kim Basinger) que des productions D.E.G. De toute évidence, il se passe des choses ici. Mais justement, **pourquoi ici ?**
« Nous nous y sentons bien », dit Martha Schumacher, présidente des studios D.E.G., productrice de **Cat's Eye**, **Peur Bleue**, **Maximum Overdrive**, **Bedroom Window**, **King Kong Lives !**, et productrice-associée de **Firestarter**. « Tout a commencé en 1983, pendant le tournage de **Firestarter**. Les paysages convenaient très bien à l'histoire, et nos moyens techniques servaient parfaitement le film... Nous avons filmé à Wilmington la plupart des extérieurs que devaient traverser Drew Barrymore et son père durant leur escapade – Los Angeles, New York, Atlanta. Après avoir passé cinq mois ici, nous avons décidé d'acheter le terrain, du moins la plus grande partie, et de construire des bureaux qui nous assureraient une structure interne très solide. Nous avons investi environ cent cinquante mille dollars dans le matériel et l'installation des lignes téléphoniques, puis nous nous sommes dit qu'à ce prix-là, il valait mieux faire les choses en grand : c'est ainsi que nous avons édifié d'autres plateaux, des bases de chargement, etc... Au fur et à mesure que notre organisation se développait, de nouveaux départements apparaissaient : douze plateaux supplémentaires, une boutique d'accessoires, une autre pour les fournitures électriques, une coopérative... Les costumes de **Dune**, de **Taï Pan**, de **Conan le Barbare** et de tous les films réalisés ici sont entreposés dans un magasin d'habillement spécial. Nous n'aurons jamais assez de place, il nous en faudra toujours plus. » Comme le haricot magique de Jack, D.E.G. n'a pas fini de grandir.

DES COÛTS ET DES COULEURS

Les gens sont friands de potins, ils adorent se moquer des célébrités en place. Il faut dire aussi que certaines d'entre elles se prêtent à la raillerie avec une facilité désarmante. Prononcée avec l'inimitable accent italo-américain de De Laurentiis, une phrase comme « les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches ou archisèches » fait un véritable tabac auprès des amateurs. A l'instar de son ami et associé Rambaldi – dont le fils joue sans doute davantage un rôle de traducteur que d'assistant –, De Laurentiis ne voit pas pourquoi le fait de vivre en Amérique l'empêcherait de parler italien. Le chapelet de controverses suscitées par la sortie de films aussi coûteux que **Flash Gordon** ou **Le Bounty** a soulevé un débat passionné autour des finances de l'empire De Laurentiis. Martha Schumacher estime les bénéfices de l'année 1985 à un modeste million et demi de dollars, « ce qui est honorable, compte tenu du taux des prêts bancaires, pour un service public permettant en outre à un grand nombre de techniciens de se perfectionner dans leur discipline. »
On parle beaucoup d'argent blanchi par la Mafia – le patron est italien, n'est-ce pas ? –, mais il est plus prudent de chercher ailleurs la source de ces revenus. Dino de Laurentiis est loin d'être un débutant. Entré au Centro Sperimentale di Cinematografia à dix-sept ans, il n'a pas attendu d'avoir les cheveux grisonnants pour se lancer dans les affaires : trois ans plus tard, en 1939, il produisait son premier film, **L'Amore Canta**. Puis, avec la collaboration de Carlo Ponti, il a produit deux œuvres de Fellini, **La Strada** et **Les Nuits de Cabiria**, avant de mettre un terme à cette association à la fin des années cinquante pour ouvrir un centre de production dans la banlieue romaine. Les studios De Laurentiis / Ponti ont été récemment achetés par Empire Pictures.
Si les goûts personnels de De Laurentiis le portent surtout vers des nanars immortels du type **Barrabas** de Richard Fleisher (1962), **La Bible** de John Huston (1966) et **Barbarella** de Roger Vadim (1968, date du premier strip-tease en apesanteur de l'histoire du cinéma), il ne faut pas lui en vouloir : sans le succès public remporté par ces films, les navets n'auraient jamais acquis leurs lettres de noblesse. Si l'on veut se vanter d'avoir produit plus de cinq cents films dans sa carrière, il ne faut pas rester les bras croisés en attendant qu'un **Citizen Kane** vous tombe tout cuit du ciel. Dino de Laurentiis n'a pas chômé : pour quelques glorieuses nullités comme **L'Ouragan**, **Le Bison Blanc** ou **Flash Gordon**, il a tout de même à son actif **Buffalo Bill et les Indiens** de Robert Altman et **L'Œuf du Serpent** d'Ingmar Bergman. Un palmarès en dents de scie, à la fois varié et quelque peu excentrique.

UNE GESTION TRÈS PERSONNELLE

Contrairement à sa réputation, De Laurentiis n'est pas un panier percé ; il dépensera des millions de dollars à monter un projet aussi douteux que l'adaptation célèbrement catastrophique de **Dune** par David Lynch, mais le tournage aura lieu dans les studios de Churabusco parce que là-



Le grand Kong va-t-il se déchaîner ?

somme. « J'ai mis en parallèle les amours de King et Lady Kong, de Linda et Hank, » précise J. Guillermin. Abandonné le vieil archétype de la Belle et la Bête, choix assez surprenant vu que toute la légende de King Kong est bâtie sur cet amour impossible. Enfin, cette séquelle d'un remake se rattrape aisément au niveau du grand spectacle. Le mélodrame simiesque est rapidement évincé par un déluge d'effets spéciaux dûs au spécialiste Carlo Rambaldi qui proclame haut et fort que « le mouvement est l'essence de mon art. » Bien dit, puisque les expressions faciales du singe géant ne se cantonnent nullement aux mines menaçantes ou franchement hostiles. Le boulot du créateur d'E.T. est assez étonnant dans les séquences à l'eau de rose où les Kong échangent des mamours. Pour ce qui relève de la casse, **King Kong 2** offre quelque chose d'assez comparable au premier. King Kong contre les militaires (dont le chef rappelle furieusement le capitaine Achab de **Moby Dick**), King Kong défonçant quelques buildings... Des scènes attendues mais de bonne tenue.
D'aucuns se demanderont pourquoi **King Kong 2** ? Réponse : afin d'envisager un **King Kong 3** dans lequel le fils Kong reprendra le flambeau parental tel les chimpanzés des **Evadés de la Planète des Singes.** L'aventure se termine d'ailleurs fort mal pour King Kong, tout aussi mal que le mitraillage au sommet du World Trade Center. « La popularité du **King Kong** de la RKO quand il fut programmé par la télévision devint énorme et son audience augmenta encore lors de la sorite du remake en 1976 dont la cassette a été parmi les plus rentables en vidéo-club. King Kong est une figure reconnue par toutes les générations, toutes les cultures. C'est de plus un personnage très sympathique ! » Justifie la productrice Martha Schumacher. Que rajouter ? La maline tiendra le même langage pour **Son of Kong** et elle n'aura pas tout à fait tort...

Marc TOULLEC

(King Kong Lives). *USA. 1986. Prod. : Martha Schumacher - Dino de Laurentiis. Réal. : John Guillermin. Scén. : Ronald Shusett et Steven Pressfield d'après les personnages créés par Merian C. Cooper, Willis O'Brien et Ernest B. Schoedsack. Dir. Phot. : Alec Mills. Mus. : John Scott. SPFX mécaniques : Carlo Rambaldi. SPFX optiques : Berry Nolan. SPFX miniatures : David Jones et Dave Kelsey. Dir. Art. : Peter Murton. Maquillages : Giannetto de Rossi. Int. : Linda Hamilton (Amy Franklin), Brian Kerwin (Hank Mitchell), Peter Elliott (King Kong), George Yiasomi (Lady Kong), John Ashton (Colonel Nevitt), Peter Michael Hoetz (Dr Ingersoll), Frank Maraden (Dr Benson Hugues), ... Dist. : A.M.L.F. Dur. : 1 h 45 mn. Sortie prévue le 8 avril 1987.*



Linda Hamilton et Brian Kerwin bien en main !

ENTRETIEN AVEC... KING KONG !

En toute logique, le nom de Peter Elliott devrait figurer à la première place du générique de King Kong Lives ! **Cet acteur hors du commun tient en effet le rôle de King Kong en personne. Rien de moins ! Engoncé dans le costume de singe fabriqué pour l'occasion, c'est donc en « tenue de travail » qu'il a répondu à nos questions. Une entrevue unique en son genre...**

M.M. : Bonjour majesté.

K.K. : Vous pouvez m'appeler Peter...

M.M. : On dit que l'homme descend du singe, mais il semble que vous ayez décidé de rebrousser chemin : comment en êtes-vous arrivé là ?

P.E. : Je me suis aperçu très tôt que mon corps était capable d'accomplir de véritables prouesses, mais je n'avais jamais pu les exploiter à fond. Alors, quand j'ai entendu parler d'une audition pour **Greystoke**, je me suis précipité. Choisi parmi vingt finalistes, je suis allé à Los Angeles pour un stage de quelques semaines pour voir comment je me comportais face à une caméra. Ensuite, la Warner m'a chargé d'une mission de dix-huit mois pour étudier le comportement des singes. Un an après, le tournage commençait.

M.M. : Vous avez également participé à ***La Guerre du Feu****...*

P.E. : Au départ, je devais juste servir de « chorégraphe » des attitudes des primitives. A l'arrivée, je me suis retrouvé dans la peau d'un des hommes préhistoriques.

M.M. : Et quel a été votre rôle dans ***Greystoke*** *?*

P.E. : J'étais conseiller technique et j'interprétais le vieux chimpanzé grisonnant, le « père » de Tarzan.

M.M. : On peut considérer le personnage de King Kong comme le sommet de votre carrière. Quelles difficultés particulières vous a-t-il posées ?

P.E. : Kong n'est pas une simple « silhouette ». C'est un caractère complexe, à la fois tendre et violent, paternel et agressif. C'est une véritable composition !

M.M. : La question que tout le monde se pose : que se passe-t-il à l'intérieur du costume ?

P.E. : Ce qu'on ne sait pas, c'est que le costume de Carlo Rambaldi n'a pas de tête. Le sommet de mon crâne se trouve au niveau du cou de Kong : au-dessus, une tête de Kong entièrement robotisée fonctionne à mon insu, et je dois coordonner mes mouvements à ceux du mécanisme facial en respectant un minutage draconien. Vu que l'intérieur du costume est aussi climatisé que le Sahara sous le soleil de midi, mon travail s'avère deux fois plus pénible. Non seulement je ne vois rien, mais je dois en plus faire le singe en baignant dans une piscine de sueur !

M.M. : Comment le mécanisme facial est-il contrôlé ?

P.E. : Des câbles attachés à la tête du gorille descendent par la jambe du costume et sont manipulés de l'extérieur. C'est tout simple. Pour le reste, il a fallu « améliorer » l'apparence de Kong en ajoutant quelques longueurs d'avant-bras en métal et en bois afin de respecter la morphologie de l'animal, car quelle que soit sa taille, il faut toujours garder le sens des proportions. A propos de mensurations, j'ai également dû évoluer parmi des décors miniatures destinés à donner l'illusion du gigantisme. Sur l'écran, j'ai l'air de mesurer douze mètres, alors qu'en réalité je dépasse à peine un mètre cinquante !

M.M. : Qu'allez-vous faire après ***King Kong Lives*** *?*

P.E. : Manger ! Je vais manger ! J'ai perdu tellement de poids sur ce tournage que je pourrais tenir le rôle du serpent Kaa dans un remake du **Livre de la Jungle** !

Propos recueillis et traduits par CHEETA

bas le travail coûte moins cher : quitte à investir d'énormes capitaux, autant les retrouver sur l'écran.

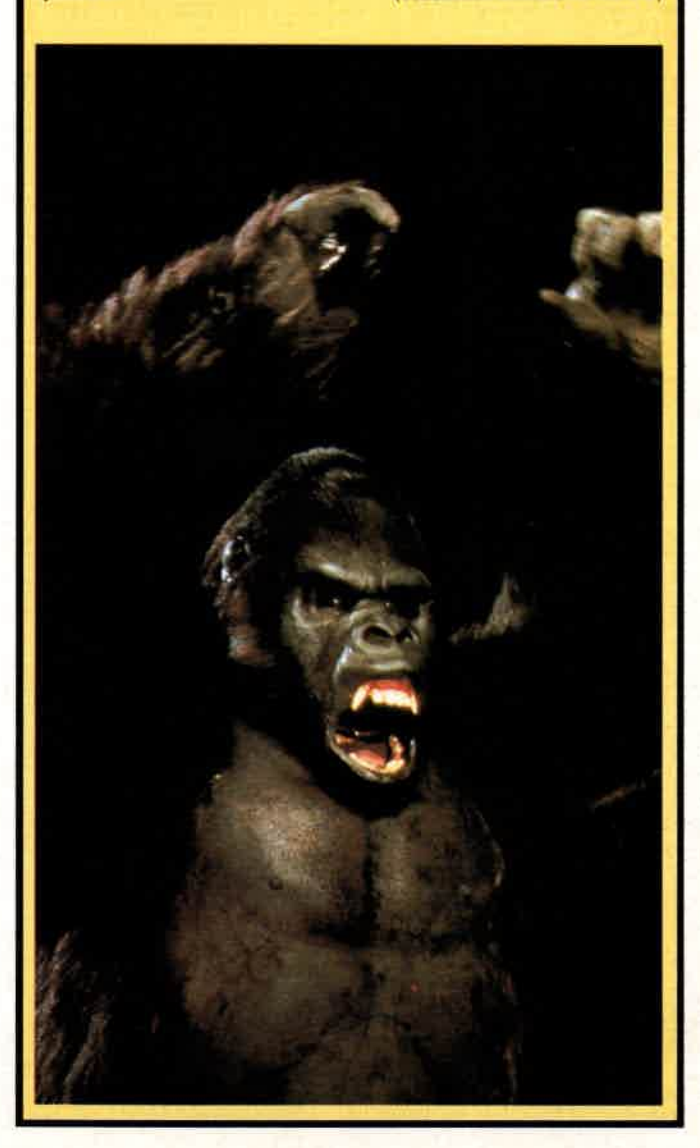
« Pourquoi ne pas reconnaître », confesse Martha Schumacher, « que nous travaillons ici pour des raisons économiques ? Soixante-quinze pour cent de nos techniciens, et ils sont tous excellents, ne sont pas syndiqués. » Seuls les directeurs des divers départements le sont. Pour bien comprendre les avantages de cette situation, il faut savoir que **tous** les producteurs rechignent à embaucher des techniciens syndiqués, car les frais imposés par les lois syndicales ne sont pas de ceux qu'on peut consacrer à la conception du film. D'un côté, D.E.G. permet à des artistes de travailler dans des conditions professionnelles sans pour autant appartenir à un syndicat (pour les jeunes techniciens, c'est un bonus inestimable). Mais d'un autre côté, on entend des propos du genre : « C'est plutôt négligé, ici... La sécurité est même **très** négligée. Serrer les fesses, voilà le mot d'ordre. Pour **Le Contrat**, ils ont utilisé de vraies munitions. Bordel ! Vous vous rendez compte ? De **vraies** munitions, des Uzis 9 mm ! Un jour, ils ont même démoli un mur. Seulement personne sur le plateau n'avait été mis au courant. Alors quand j'ai vu les balles traverser le mur, j'ai pris mes cliques et mes claques et je suis parti. » C'est le revers de la médaille. Il faut également se dire que tous les syndicats du monde n'auraient pas pu empêcher la tragédie qui a endeuillé le tournage de **La Quatrième Dimension**, où l'acteur Vic Morrow et deux enfants avaient été tués dans un accident survenu en dehors des horaires syndicaux.

UN DON DU CIEL

Le facteur décisif qui fit pencher la balance en faveur de la Caroline du Nord fut son exceptionnel emplacement géographique : grâce à ses paysages côtiers, ses plages, ses marécages, ses montagnes et ses forêts touffues réunis dans un périmètre incroyablement étroit, le coût des tournages est plus que raisonnable. Si les extérieurs du **Contrat** étaient uniformément boueux et inintéressants, ceux de **Manhunter** en mettront au contraire plein la vue. La topographie de Wilmington est d'une richesse invraisemblable : l'équipe technique n'a plus qu'à la mettre en valeur afin de prouver que l'utilisation des extérieurs peut contribuer au travail de création qu'est le film lui-même, et qu'elle ne se réduit pas à un arrière-plan banalement décoratif. Et toutes ces merveilles de la nature rassemblées dans une coquille de noix... un rêve !

Producteur tout-puissant, Dino de Laurentiis ne cherche ni à apposer sa griffe sur chacun de ses films, ni à viser systématiquement les cimes du box-office : son objectif principal est de permettre aux réalisateurs de mener à bien des projets qu'ils sont assurés de diriger en toute liberté. L'accueil qu'il a réservé à David Lynch et à Michael Cimino démontre en outre que ce géant de la production est autre chose qu'un homme d'affaires avisé : Dino de Laurentiis a l'étoffe d'un véritable mécène.

Maitland Mc DONAGH
(Traduction Bernard ACHOUR)



KING KONG

... ET LES AUTRES

La délirante épopée des grands singes au cinéma

Dans le bestiaire si vaste des espèces atteintes de gigantisme, le singe a toujours occupé, au sein du cinéma fantastique, une place privilégiée. Les raisons en sont simples. Alors que les bébêtes préhistoriques ont déboulé à régulières cadences sur nos écrans, que ce soit dans leur contexte antédiluvien ou qu'elles fussent égarées à notre époque, alors qu'insectes mutants et autres monstres venus des abîmes marins ont fait hurler des foules fuyant leur agression dévastatrice, le singe géant, contrairement à ces espèces monstrueuses dont la taille est souvent inversement proportionnelle à la raison, a toujours provoqué une fascination légitime chez l'homme, comme si ses caractéristiques « humaines » croissaient en même temps que sa taille. Fascination légitime puisqu'au départ il y a la similitude morphologique qui pousse à la comparaison : entre le singe et l'homme il y a le fameux « missing link » (chaînon manquant), mythique maillon qui confirmerait nos origines. Tout rapprochement entre ces deux espèces, et par conséquent la genèse d'un film comme **King Kong**, est à situer d'abord à un échelon scientifique : la théorie de l'évolution selon Darwin, qui avance l'hypothèse que l'homme et le singe ont eut effectivement jadis un ancêtre commun, moitié-homme, moitié-singe, justifie à elle seule les réactions parfois si semblables aux nôtres de King Kong : son amour pour une Belle, sa haine des intrus sur son territoire, bref, ses colères et ses sentiments.

Avant le cinéma, la littérature

Puis, on peut attribuer l'origine du roi de Skull Island, le premier singe géant cinématographique, à une inspiration puisant dans deux histoires fameuses de deux auteurs célébrissimes. Jonathan Swift dans « Les voyages de Gulliver » imaginait que son héros rencontrait une peuplade de géants et, qu'enfermé dans une maison de poupée, il se trouvait taquiné par l'un des serviteurs des géants, un singe trop curieux aussi géant que ses maîtres aux yeux de Gulliver puisqu'à leur échelle. L'animal est cependant animé de bonnes intentions et, après avoir dorloté Gulliver comme un de ses petits et l'avoir emmené faire une virée sur les toits environnants, il est abattu. Singe homosexuel ? Non point. Mais remplacez le personnage d'aventurier de Gulliver par la blonde Ann Darrow (Fay Wray) et vous obtenez déjà plusieurs éléments importants de l'histoire de **King Kong** ! L'autre référence littéraire est à attribuer bien sûr au maître du macabre E. A. Poe avec sa nouvelle « Double assassinat dans la rue Morgue », dans laquelle un monstreux orang-outang exécute les victimes désignées par son maître. Le cinéma s'est emparé à quatre reprises de cette horrifiante nouvelle qui développait, elle, l'aspect purement bestial et destructeur du singe, une facette qui, associée au côté doux et humain de l'anthropoïde imaginé par Swift, trace dans ses grandes lignes le caractère tour à tour tendre et destructeur du gigantesque King Kong. Attribué à la plume d'Edgar Wallace et de Merian C. Cooper, l'histoire originale de King Kong vient se nicher également entre d'autres points de référence littéraires qui, au même titre que les textes de Swift et de Poe, ont certainement influencé les auteurs : Rudyard Kipling et son « Livre de la Jungle », Rider Haggard et ses aventures d'Allan Quatermain, ou E. R. Burroughs et son cycle de Tarzan, autant d'aventures qui opèrent un rapprochement, parfois même assez sexuel (chez Haggard) entre la gente humaine et la race simiesque.

KING KONG *(1976)*

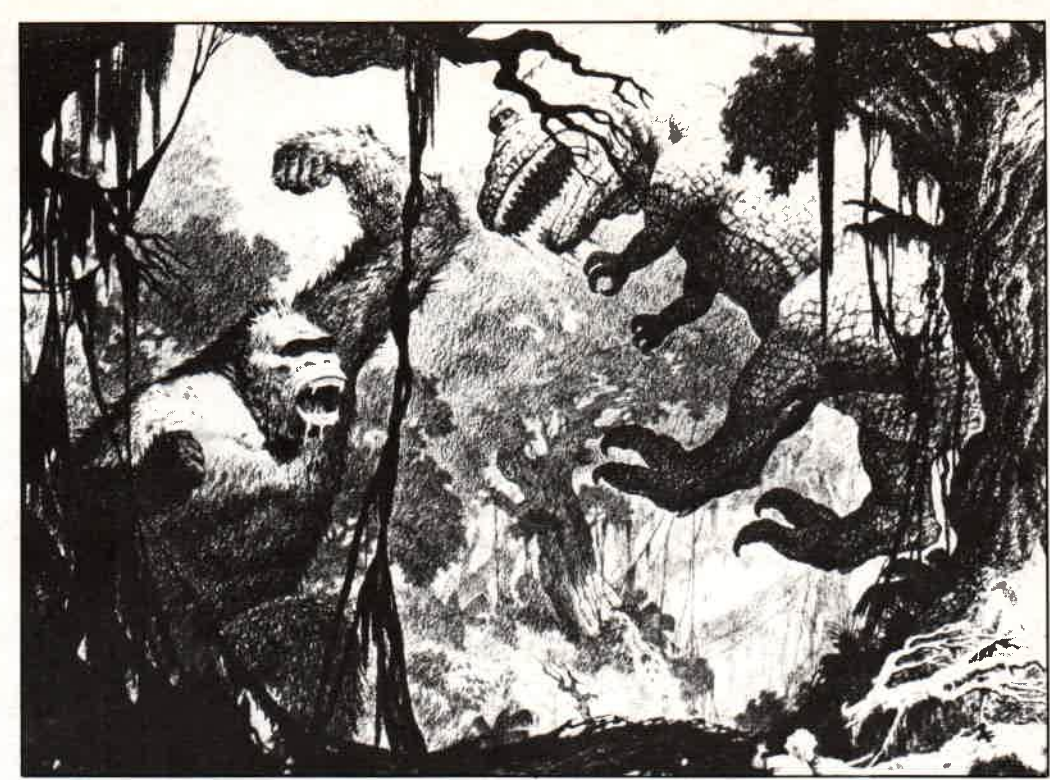


King Kong, son fils et son cousin

Dans ce monument du 7e art que constitue le **King Kong** réalisé en 1933 par Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack, un singe géant régnant sur une île tropicale (Skull Island) demeurée à l'état préhistorique, est capturé puis emmené à New York afin d'être exhibé devant les foules ébahies. Chacun connaît l'histoire de ce géant dont le talon d'Achille sera de tomber amoureux de la frêle et blonde américaine incarnée par Fay Wray, et qui, de divinité terrifiante crainte par les indigènes, devient purement et simplement la victime de l'amour et surtout de la civilisation. Chef-d'oeuvre incontesté, **King Kong** exploite à fond les ressources du

film d'aventures avec, dans sa première partie, le périple des explorateurs à la recherche du singe légendaire, leur lutte contre des monstres préhistoriques, l'incroyable destruction du village où F. Wray est offerte en holocauste à King Kong, et la capture de celui-ci. Puis, dans sa seconde partie, la nature fait place à la jungle urbaine, lieu de perdition pour un King Kong à la poursuite de son aîmée, harcelé par les forces armées et abattu au sommet de l'Empire State Building. Que dire qui ne l'a déjà été ? Que jamais l'art cinématographique n'avait produit un tel condensé de spectacle grandiose, de dépaysement onirique, de délire pur (lorsque King Kong se libère de ses chaînes devant un public pris de panique) et d'amour fou. Que jamais oeuvre portée à l'écran n'avait atteint autant de violence primitive (le combat de Kong contre les animaux préhistoriques, sa fureur destructrice dans les rues de la ville, sa mort sanglante au faîte d'une cité plongée dans la terreur) et d'émotion poignante. Que dire de plus, sinon répéter qu'être parvenu à nous faire croire à ce singe monstrueux qui n'est en fait qu'une série de miniatures (génialement animées par Willis O'Brien) et que de nous avoir rendus sensibles à son amour impossible relèvent du miracle. **King Kong** est un film-miracle, un poème au lyrisme démesuré, un chant d'amour osé et génial qui n'a pas fini d'émerveiller des générations de spectateurs. Cela vous suffit-il ?

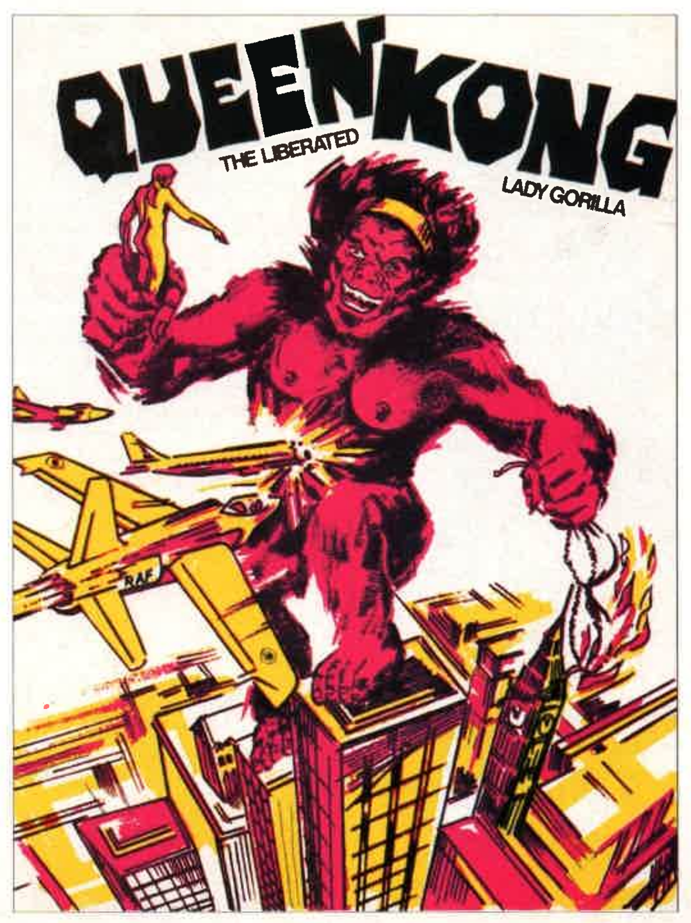
Un an plus tard, devant le succès mondial remporté par **King Kong**, Cooper, Schoedsack et O'Brien récidivent et lui donnent un fils. La maman du marmot mangeur de bananes restera un éternel point d'interrogation pour le spectateur éberlué à la vision des facéties de ce petit singe tout de même haut de plusieurs mètres ! Dans ce **Son of Kong (Le Fils de King Kong)**, c'est encore Carl Denham, l'explorateur en folie du premier film, qui va dénicher ce touchant rejeton. Mais point de représentation désastreuse en pleine ville comme dans **King Kong**. Cette fois-ci, l'aventure se maintient sur l'île et narre la découverte d'un fabuleux trésor grâce aux bons soins du bébé Kong sauvé in extremis des sables mouvants. Quelques combats (notamment contre un ours préhistorique) et un raz de marée final dans lequel le fils de Kong se sacrifie pour sauver notre petite troupe n'empêchent pas **Son of Kong** de sombrer, lui, dans l'oubli. Mais à redécouvrir de toute façon, pour le travail toujours admirable de Willis O' Brien. Le public ayant sans doute considéré que cette séquelle était un piège à Kong, ce fut un échec et il faudra attendre seize années avant de retrouver un méga-anthropoïde se balançant sur les écrans, si l'on excepte toutefois les courts métrages d'animation que sont **Parade of the Wood Soldiers** (1933) de Max Fleischer, qui comporte une séquence parodiant King Kong, et le **King Klunk** (même année) de Walter Lantz sur une idée similairement satirique.



Une des maquettes clé originales exécutées par Byron Crabbe pour le KING KONG *de 1933.*

Une autre parodie, **The Lost Island,** ne fut jamais complétée. Commencée en 1934 avec le procédé technicolor et en scope, il s'agissait d'un traitement comico-musical mettant en scène des marionnettes à l'effigie des personnages du film de Schoedsack. Ainsi, une poupée animée de Mae West jouait le rôle que tenait Fay Wray, et des Marx Brothers miniatures étaient aussi de la partie. Le rôle de Kong était endossé par ce spécialiste des primates à l'écran : Charles Gemora. D'autres monstres étaient joués également par des acteurs en costume. La mise en scène de ce projet ambitieux devait être assurée par Le Roy Prinz, mais malheureusement, le tournage de **The Lost Island** dut être interrompu pour causes financières.

L'affiche insensée de la version « féminisée » de Frank Agrama, plus tard responsable d'un cocasse et inconnu AUBE DES ZOMBIES.



Mighty Joe Young (Monsieur Joe) est encore l'oeuvre de Schoedsack et reprend à son compte des éléments de scénario empruntés à **King Kong** avec ce singe géant montré en spectacle en compagnie de celle qui l'a élevé depuis qu'il était tout petit. Evidemment, lorsqu'un spectateur énerve un peu trop ce doux compagnon d'enfance, cela provoque une belle pagaille ; Joe Young en profite pour prendre un peu de bon temps et libère par la même occasion les lions du cirque. Poursuivi par la police, il se rachètera de sa conduite désastreuse en sauvant les enfants d'un immeuble en flammes. On sourit devant tant de gentillesse, mais il n'empêche que **Monsieur Joe**, contrairement au **Fils de King Kong**, est un alerte petit film diffusé encore de temps à autres à la TV.

Apparitions furtives et monnaie de singe

Alors que dès les débuts du cinéma, les singes grandeur nature ont abondé dans les films de jungle et d'épouvante (dont toute une série narrant des expériences inavouables sur la faune simiesque), les spécimens gigantesques hérités de King Kong se sont faits assez rares ou bien sont apparus au détour de films oubliés ou pour le moins navrants. Rappelons donc pour mémoire que les deux comiques Abbott et Costello en rencontrèrent un dans **Africa Screams** (1949) de Charles Barton. Que le spécialiste Don



LE COLOSSE DE HONG-KONG. *Et on ne rit pas !*

Glut en inclut un dans son film 16 mm amateur **The Time Monsters** (1959). En 1960, c'est de Grande-Bretagne que nous vint **Konga** de John Lamont, dans lequel le Dr Charles Decker a découvert l'anneau révolutionnaire entre la vie végétale et la vie animale. Par l'injection d'extraits de racines de plantes insectivores et carnivores qu'il a ramenées d'Afrique, il se propose de stimuler la croissance d'un petit chimpanzé nommé Konga. Quelques secondes après l'injection, le singe grossit de façon miraculeuse jusqu'à atteindre la taille d'un gorille et va servir, sous hypnose, les desseins criminels de Decker (Michael Gough reprend ici son rôle de scientifique taré qui le rendit célèbre auprès des amateurs l'année précédente dans **Crimes au Musée des Horreurs**). Mais l'assistante de Decker apprend un jour que celui-ci est amoureux d'une autre et elle injecte à Konga, voulant s'en servir comme moyen de vengeance, une trop forte dose de sérum... Vous pouvez imaginer la suite. D'autant que **Konga** est une bande désormais invisible mais dont on dit tellement de mal... En tout cas, le gigantisme était une nouvelle fois à l'honneur par la voie d'expériences contre-nature, et se trouvaient ainsi amalgamés et le thème du singe géant destructeur et celui du singe meurtrier imaginé à l'origine par E. A. Poe.

En 1962, Don Glut, encore lui, imagina un **Tor, King of Beasts** dans lequel des explorateurs découvraient une contrée habitée par des dinosaures et un singe géant. Deux oeuvres délirantes :

Les affichistes ne reculent devant aucun sacrifice :
On notera, pêle-mêle, des allusions à* La Tour infernale, Les Dents de la Mer, Le Poséidon *et même James Bond !





KING KONG ***(1976)***

en 1967, Jules Bass filme au Japon **Mad Monster Party ?**, sorte de comédie musicale et satirique faisant se rencontrer un savant fou, Dracula, Frankenstein et sa créature ainsi que la fiancée de cette dernière, Dr Jekyll/Hyde, un monstre marin et autres superstars du patrimoine fantastique pour une gigantesque party. Où est le singe là-dedans, vous demandez-vous ? Eh bien. King Kong arrive brusquement et réduit cette réception en miettes ! Curieuse oeuvre à base de marionnettes qu'on aimerait découvrir un jour. En 1968, c'est le fameux dessin animé **Yellow Submarine**, réalisé par George Dunning et au cours duquel les personnages des Beatles rencontrent brièvement un monstre de Frankenstein et un King Kong. **The Mighty Gorga** (1970) de David Hewit marche sur les brisées de **King Kong** puisque des aventuriers découvrent un monde perdu à la flore et à la faune préhistoriques. Parmi celle-ci, un gorille géant, celui du titre. Sûrement nul...

Anthropoïdes géants venus d'Asie

Il était fatal que les Nippons, qui imaginèrent en 1954 un monstre national baptisé Godzilla, lui fassent rencontrer celui qui domina un jour l'Amérique du haut de son plus fameux édifice. Choc de deux cultures opposées, symbolisé par le colossal affrontement opposant ces monstres titanesques ? **Kingu Kongu tai Gojira (King Kong contre Godzilla)**, réalisé en 1962 par Inoshiro Honda et Thomas Montgomery (et sorti seulement chez nous en ...1976), imagine qu'une nouvelle expédition (japonaise, celle-ci) capture le valeureux King Kong qui se la coulait douce sur son île de Skull Island. Sans doute jaloux de cet intérêt, Godzilla s'en réveille et vient affronter ce rival inattendu. Mais les voilà qui se mettent à tout détruire. Une seule solution : faire s'anéantir mutuellement les deux montagnes de chair ; après une lutte aussi longue qu'homérique, Godzilla va l'emporter. Exit le thème de la Belle et la Bête et on est loin également du caractère imaginé dans le film de Schoedsack ; malgré sa force, King Kong est un lourdaud représentant une nation (les USA) sur laquelle les Nippons prennent une sacrée revanche, par Godzilla interposé ! En tout cas, **King Kong contre Godzilla** est un film fichtrement réjouissant malgré (ou grâce à) l'interprétation comique des deux monstres (des combinaisons qu'enfilent les acteurs). Cinq ans après, King Kong réapparaît au pays du Soleil Levant toujours sous l'égide d'Inoshiro Honda dans **Kingu Kongu no Gyakushu (La revanche de King Kong,** rebaptisé ensuite **King Kong s'est échappé)**. Là, Kong se sent une nouvelle fois attiré par une jolie donzelle pour les beaux yeux de laquelle il commence par anéantir deux reptiles préhistoriques. Mais au Pôle Nord, l'exécrable Dr Who met à pied d'oeuvre un plan d'asservissement grâce à l'élément X, substance nucléaire dont la possession assurerait à un état le

contrôle du monde entier. Et pour extraire ce minerai, le Dr. Who a construit un gigantesque robot-gorille appelé Mechani-Kong ! Qui échoue dans son travail à cause des radiations. Une solution s'impose alors : embaucher King Kong, le seul, le vrai, l'unique, pour le remplacer ! Sous hypnose et sédatifs, Kong se met au travail mais ne va pas tarder à se rebeller... Au-dessus de Tokyo va alors commencer une lutte démente entre Kong et Mechani-Kong que tous ceux qui ont pu voir le film et su l'apprécier se remémorent, émus. De fait, **La Revanche de King Kong** est, dans le genre des productions japonaises de l'époque, un classique inaltérable. Superbes couleurs, effets spéciaux dantesques, et une bonne dose de délire dans un scénario mêlant allègrement les thèmes.

Par contre, en 1976, une coproduction américano-coréenne réussit le double exploit de faire revenir King Kong en 3-D, mais ce dans l'un des plus mauvais films de l'histoire du cinéma. A nouveau amoureux d'une actrice américaine, Kong (un acteur déguisé en gorille) va, dans ce douloureux navet titré **A.P.E. (King Kong revient** pour les spectateurs français) et signé Paul Leder : défier les crocs d'un requin géant (pour cette scène, le Kong d'interprète fait des grands ploufs au ralenti dans un bassin tout en manipulant un minuscule requin en plastique) ; briser un navire de haute mer, mettre en fuite un monstre reptilien, détruire une ville grouillante de monde. Tels sont ses autres exploits. Pour situer le niveau des trucages de ce métrage à pisser de rire, voici un exemple : Kong lance un énorme rocher qu'on a, afin de donner l'illusion qu'il se précipite sur le spectateur (le film est originellement en relief) carrément suspendu à des câbles, telle une cabine de téléphérique ! Bref, cette fois-ci on nous a vraiment pris pour un public de... Kong.

Dernière production en provenance d'Asie : l'excellent **The Mighty Peking Man (Le Colosse de Hong-Kong** 1977) de Ho Meng-Hua (le réalisateur des fameuses **Griffes de Jade**), qui renoue de fidèle façon avec le thème de la Belle et la Bête, transposant l'aventure dans la jungle indonésienne pour sa première partie, puis à Hong Kong pour la suite. Schéma scénaristique semblable à celui de **King Kong** donc, avec destruction d'un village indigène, captivité du monstre dans une cage géante, destruction de faubourgs entiers, cercle mortel des hélicoptères tournoyant autour de la Bête juchée au sommet d'un gratte-ciel d'où elle tombera. Tout cela pour les beaux yeux de celle dont il est tombé éperdument amoureux, la mignonnette Evelyne Kraft. Produit par les frères Shaw, **Le Colosse de Hong Kong** surprend à maints égards : effets spéciaux remarquables, décors somptueux, et surtout une violence inhabituelle pour un tel film s'adressant au plus large public.

La renaissance de King Kong en 1976

C'est avec un budget de 26 millions de dollars que Dino De Laurentiis entreprit de faire vivre une nouvelle fois à l'écran la 8e merveille du monde : King Kong. Le nouveau King Kong, l'officiel, celui censé nous faire oublier l'original de 1933 ! L'histoire est très fidèle à celle du film de Schoedsack, donc la déception relative qui se fait sentir vient d'ailleurs : des décors particulièrement, qui ont gagné en réalisme tout ce qu'ils ont perdu en beauté onirique. Skull Island ressemble à n'importe quelle île tropicale et n'est plus ce royaume préhistorique miraculeusement préservé, rempli de monstres effrayants (ici, juste un serpent géant particulièrement mal animé). Ensuite, King Kong lui-même : considérant sans doute que l'animation de Willis O'Brien (technique portée ensuite à son plus haut point de réussite par Ray Harryhausen) était inadéquate, les auteurs ont voulu un faux King Kong grandeur nature (voir à cet égard l'entretien avec son créateur, Carlo Rambaldi, dans *MM* n° 35) pour quelques plans et pour le reste, il s'agirait d'un homme (le maquilleur Rick Baker) dans un costume, ses déplacements étant filmés au ralenti. Le masque de gorille que confectionna Baker est remarquablement expressif, c'est vrai, et les transparences qui font s'intégrer l'animal géant avec les décors sont convaincantes ; pourquoi alors avoir gaspillé tant d'argent pour un robot géant électronique qu'on ne voit en tout et pour tout qu'en deux occasions ? A cet égard, ce remake de **King Kong** est une honte. Malgré ces aberrations d'ordre budgétaire, **King Kong** version 76 n'est point aussi exécrable qu'on l'a parfois écrit. Certaines séquences sont saisissantes (le transport de Kong sur le bateau, par exemple) et la passion qui unit ce géant primitif à la blonde Dwan (superbe Jessica Lange) est fort bien traduite par le travail de Baker (les nombreuses et étonnantes expressions faciales de Kong) et mise en valeur par la mise en scène de John Guillermin. Alors, halte aux conservateurs grincheux ; **King Kong 76** n'est pas un chef-d'oeuvre, est sans aucun doute un film infiniment moins méritoire que son illustre ancêtre, mais n'est pas pour autant le navet que certains se sont empressés de voir.



Un « KONGA » qui se fait aussi gros que King Kong.

Variations inattendues et projets avortés

La même année que le remake de Guillermin, atterrit un surprenant produit : **Queen Kong** de Frank Agrama ; sous-titré « The liberated Lady Gorilla », on y trouvait au générique Ray Fay(!) dans le rôle de l'homme convoité par la Kong femelle. Le King est mort, vive la Reine ! Son soutien-gorge à la main, Queen Kong est prête à se jeter sur la ville de Londres pour protéger son homme. Irrespect et parodie d'un film que nous ne verrons sans doute jamais.

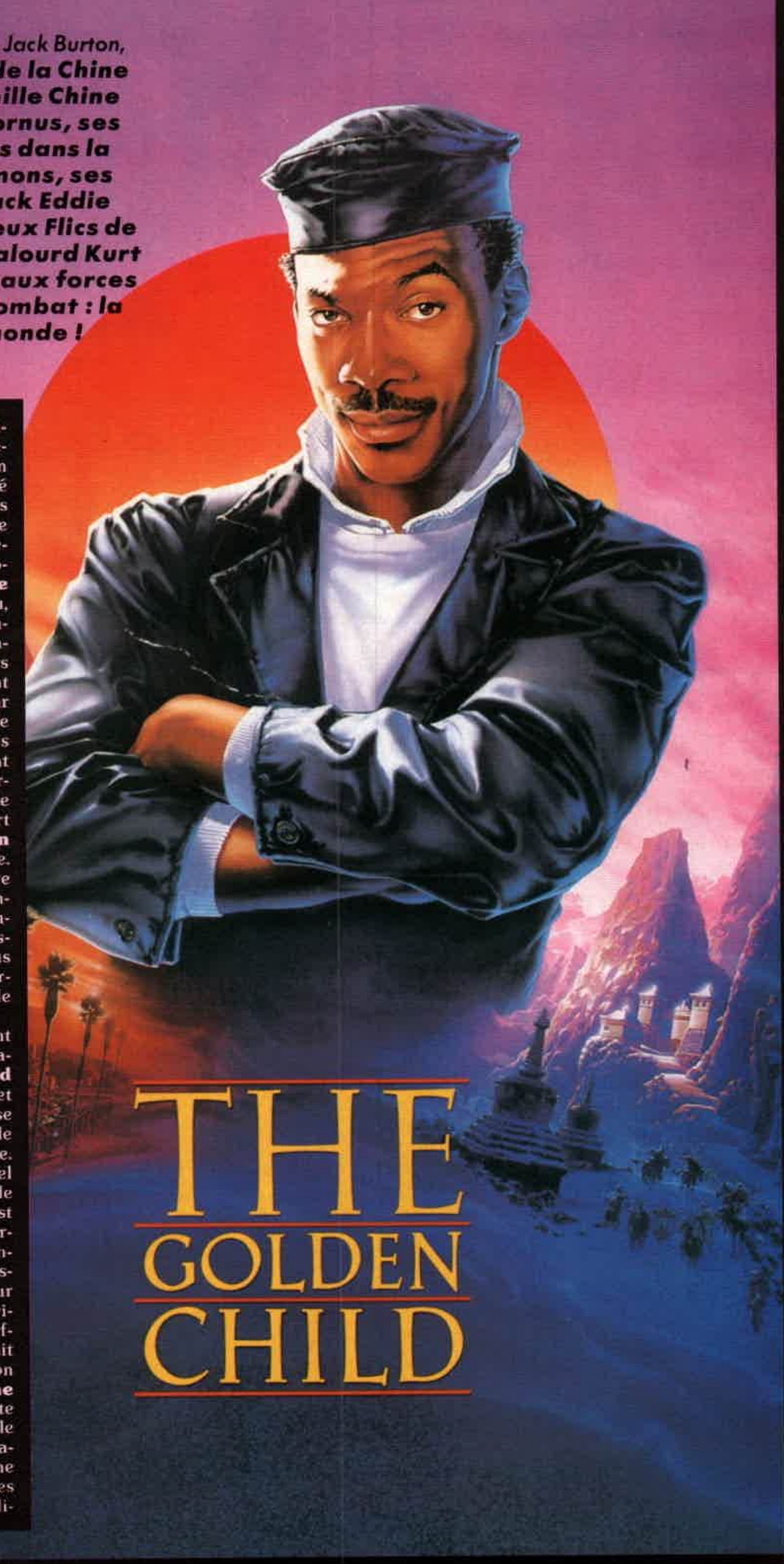
Il nous faut citer le vague projet qu'eut à un moment le défunt Mario Bava : **Baby Kong.** Et aussi **King Kong of Siam**, en provenance de Thaïlande et réalisé par un certain Aman Chantranakorn, curieuse tentative qui avait la particularité de présenter un King Kong bicéphale !

Denis TREHIN

L'autre façon de prendre Jessica Lange en mains, KING KONG *(1976).*



Après *Les Aventures de Jack Burton,* **une nouvelle visite de la Chine mystérieuse. La vieille Chine avec ses dragons cornus, ses monastères perdus dans la montagne, ses démons, ses merveilles... Le Black Eddie Murphy, entre ses deux Flics de Beverly Hills, tel le balourd Kurt Russell, fait la nique aux forces du mal. L'enjeu du combat : la domination du monde !**

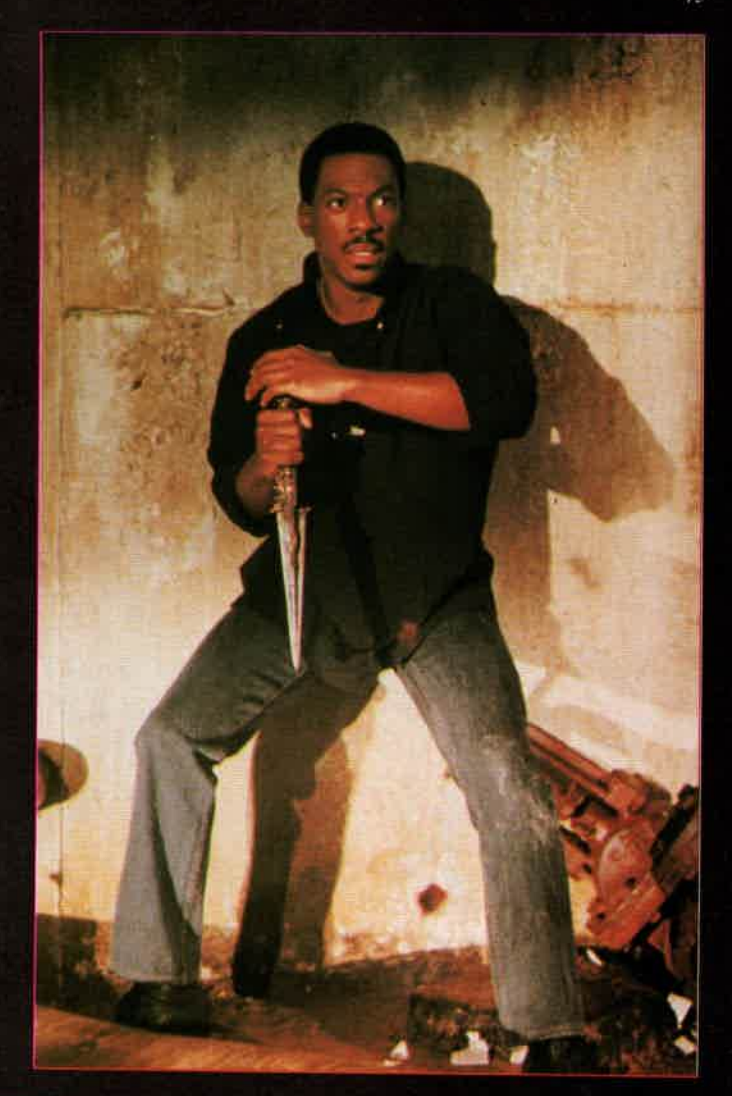


Le Golden Child, un enfant mystique qui représente l'incarnation du Bien sur cette Terre, a été enlevé par des puissances infernales. Le personnage d'Eddie Murphy (son premier rôle depuis le phénoménal succès du **Flic de Beverly Hills**) est l'Elu, celui qui doit retrouver l'enfant et sauver ainsi le monde du mal pour des milliers d'années à venir. L'enfant (un garçon, interprété par une jeune fille) est doté de pouvoirs magiques et les forces des ténèbres veulent contrôler cette magie. Eternelle lutte, s'inscrivant cette fois-ci dans un contexte fort original, qui fait de **Golden Child,** un film unique. L'odyssée que va suivre Murphy pour retrouver l'enfant va le mener de Los Angeles jusque dans les massifs de l'Himalya et bien plus loin encore : jusqu'aux Portes de l'Enfer et au bord de l'Eternité...

Filmé presque entièrement aux studios de la Paramount, **The Golden Child** est une comédie d'action et d'aventures en train de se tailler un succès monstre de l'autre côté de l'Atlantique. Mis en scène par Michael Ritchie, sur un scénario de Dennis Feldman, c'est l'exemple même d'une formule que le cinéma d'aventures tend désormais à systématiser : frissons, humour et étalage de séquences visuelles inédites, riches en effets spéciaux. On ne sautait s'en plaindre. A l'exception de quelques scènes, **The Golden Child** représente une intrusion totale dans le monde de l'illusion cinématographique ; c'est une « fantassy » créée de toutes pièces, un rêve devenu réali-

té grâce aux artifices d'une production capable de tout. Ainsi, le site de l'Himalaya est reconstitué grâce à un assemblage d'extérieurs captés à Mammoth Mountain (station de ski), en Californie, auxquels viendront s'insérer des matte-paintings et dans certains plans, la maquette du monastère des Lamas, lieu principal de l'histoire de **Golden Child.** Les intérieurs sont entièrement reconstitués en studio, avec temple gigantesque bordé de colonnes, statue géante de 47 mètres de hauteur, etc. Une des scènes les plus impressionnantes du film nous montre E. Murphy qui, essayant d'arranger un échange avec les forces du mal, s'avance sur le sommet de piliers de différentes tailles, placés à différents niveaux et dont nul ne sait à quelle hauteur ils s'élèvent...
Autre décor impressionnant et grandiose : celui de l'Enfer, entraperçu lorsque le démonique Sarno (Charles Dance), le vilain du film, doit s'adresser au maître de ces lieux infernaux.
Film doté d'effets spéciaux particulièrement impressionnants effectués par Industrial Light & Magic, **The Golden Child** va surtout porter la technique de la stop-motion à son plus haut point de technicité, grâce à un contrôle de caméra par ordinateur. Il y a notamment ces scènes opposant E. Murphy à un démon cornu et ailé, animé par le spécialiste Phil Tippett et dont les déplacements vont constituer le plus haut niveau de réalisme jamais atteint avec cette technique. Le système Tondreau que I.L.M. s'apprête à utiliser sur **Roger Rabbit** des studios Disney. Grosso modo, cette technique est la combinaison des images enregistrées par la caméra puis traitées, via une disquette IBM, par ordinateur. Cela permet de donner vie à des bestioles belliqueuses mais aussi à une cannette de Pepsi prise du besoin de danser !
Gros succès outre-Atlantique donc (recette à ce jour : 68 000 000 $). **The Golden Child** fut assez tièdement reçu par la presse. Le critique de Variety parle de « méli-mélo gastronomique » et prononce à de nombreuses reprises le mot « débile ». A l'opposé, le New York Post argumente « drôle, divertissant... ».
Dès le 1er avril, vous saurez à quoi vous en tenir...

Jack TEWKSBURY



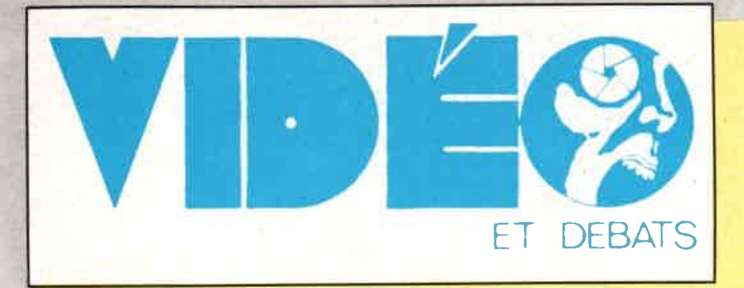




L'HISTOIRE

« A chaque millième génération, naît un enfant parfait doté de pouvoirs divins. Il est envoyé auprès des hommes pour leur apporter moult bienfaits et leur rappeler ce qu'est la Miséricorde. Cet enfant existe aujourd'hui. Il vivait dans un monastère tibétain, mais des suppôts du diable l'ont kidnappé. Ils sont guidés par Sardo Numspa. Selon l'oracle Nechung, il ne peut être sauvé que par l'Elu, un homme qui vit dans la Cité des Anges, sans être un ange lui-même. Cet élu, c'est vous ! ». Voilà comment Kee Nang désigne Chandler Jarrell, dont le boulot consiste à ramener des enfants disparus ou fugueurs. Chandler a la tête sur les épaules et le mysticisme exotique n'est pas vraiment son trip. Mais peu à peu, Chandler prend conscience de la véracité de ces paroles. Initié par la mystérieuse Kala et le Docteur Hong, notre bonhomme traverse une série d'épreuves : lutte contre des Hell's Angels, un gérant de restaurant chinois féru de kung fu, une ribambelle d'échappés du Musée des Horreurs. Pendant ce temps, le diabolique Sardo attaque Chandler dans ses rêves. Chandler est ensuite contraint à interpréter les propos sybillins d'un vieil abbé tibétain plus cynique que sage, afin de ne pas tomber dans les pièges innombrales d'une sorte de parcours d'initiation. Ainsi, il acquiert la « Croix d'Ajanti » (un poignard sacré dont la blessure est fatale, tant à Sardo qu'à lui). Kee Nang est tuée par les sbires du démon ; seul l'Enfant Sacré peut lui rendre vie. Chandler n'a qu'à le retrouver avant le coucher du soleil pour cela...

(The Golden Child). U.S.A. 1986. Prod. : Edward S. Felman et Robert D. Wachs - Paramount. Réal. : Michaël Ritchie. Scén. : Dennis Feldman. Dir. Phot. : Donalds E. Thorin. Mus. : Michel Colombier. SPFX : Industrial Light & Magic. Int. : Eddie Murphy (Chandler « Chan » Jarrell), Charles Dance (Sardo Numspa), Charlotte Lewis (Kee Nang), Randall « Tex » Cobb (Til), James Hong (Docteur Hong), Shakti (Kala), Tau Logo (Yu). Dist. : U.I.P. Dur. : 1 h 33. Sortie prévue le 1er avril 1987.



METROPOLIS

Vestron. Réal. : Fritz Lang, « retouché » par Giorgio Moroder, avec Brigitte Helm, Rudolph Klein-Ragge.

Sortie intéressante, au moment où un groupuscule de forcenés résiste vaillament, Woody Allen en tête, contre le coloriage à la palette des classiques en noir et blanc. Le sieur Moroder doit avoir les oreilles qui sifflent : son **Metropolis** à la sauce disco a provoqué de nombreux duels entre partisans et détracteurs. Reconnaissons quand même à Giorgio un mérite, celui d'avoir exhumé des scènes manquantes à la version originale, celle, grandiose, du stade, par exemple. Quand aux gueulantes de Pat Benatar et aux images pastel, c'est vraiment une question de (mauvais) goût.



LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAÏ

Scherzo. Réal. : W.D. Richter, avec Peter Weller, Jeff Goldblum.

Doc Savage atomique, Buckaroo Banzaï n'a pas de temps à perdre : leader d'un groupe de rock, neuro-chirurgien, génie de l'électronique et justicier à ses heures, B.B. touve la force de se projeter dans la huitiéme dimension pour coller une pilée à des envahisseurs putrides menés par le Dr Lizardos, alias John Lithgow. Hystériquement drôle, **Buckaroo Banzaï** s'est planté, injustement considéré comme un film idiot. Tant pis pour les mécréants, nous, on aime beaucoup.

DEMONS

(Demoni). UGC-Vidéo. Italie. 1985. Réal. : Lamberto Bava, avec Natasha Hovey, Urbano Barberini.

Tout petit film d'horreur produit par Dario Argento et réalisé par le fils du grand Mario Bava, **Demons** est plutôt ennuyeux. A sauver : quelques scénettes gore distrayantes.

L'ABOMINABLE Dr PHIBES

(The Abominable Dr Phibes). RCV. G.B. 1971. Réal. : Robert Fuest avec Vincent Price, Joseph Cotten, Terry Thomas.

Pour venger sa femme, « assassinée » selon lui par les chirurgiens chargés de l'opérer, Anton Phibes décide d'occire ceux-ci en recréant les sept plaies d'Egypte –une par personne – (sauterelles grignoteuses, abeilles, vampires, gel...). Réalisé par l'excellent Robert Fuest (auquel on doit, entre autres, **Les Décimales du Futur** et les plus beaux épisodes de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir, période Tara King), L'Abominable Dr Phibes** est une délectation gothico-morbido-comique 100 % british. Un morceau de roi.

COMMANDO

CBS Fox. USA. 1985. Réal. Mark Lester avec Arnold Schwarzenneger, Rae Dawn Chong.

Un beau one-man show de Gros Bébé, parfait dans son rôle de brute gentille. Un pourri a kidnappé la petite fille de Mattrix Arnold, ex-commando d'élite, lequel s'empresse de piller une armurerie et d'aller faire sauter les tripes d'une tripotée de malfaisants. Sûrement pas de la dentelle, mais quelle partie de rigolade !

1984

CBS Fox-Alliance. G.B. 1984. De Michael Radford avec John Hurt, Richard Burton.

Film pessimiste adapté d'un roman pessimiste, tout en gris et en rouge. **1984** offrait son dernier rôle à Richard Burton, tortionnaire robotique du fragile John Hurt. Certains préfèreront, sur le même thème (l'individu et l'État), le génial **Brazil** de Terry Gilliam.

CRITTERS

CGR. USA. 1986. Réal. : Stephen Herek, avec Dee Wallace Stone, M. Emmet Walsh.

Dans la lignée de **Gremlins**, la tentative d'invasion de la Terre par une poignée de Muppets méchants comme des teignes. Trouvaille rigolote : les petits monstres sont poursuivis par deux chasseurs de prime galactiques, bêtes et bornés, véritables dératiseurs de l'espace. Effets spéciaux à crever de rire (les Critters-compression phonétique de « créatures », boulottent des bâtons de dynamite et explosent en rotant. Sous-titrage en « Terrien » du langage critter, etc...). 1 h 25 de série B sur mesures.

MURDEROCK

CGR. Italie. 1985. Réal. : Lucio Fulci, avec Olga Karlatos, Ray Loveloch, Cosimo Cinieri.

Rendu fou par la musique de Keith Emerson, un mystérieux assassin dégomme méthodiquement une troupe de rock à coup d'aiguille dans le cœur. Fulci frime comme une bête, tentant désespérément d'imiter Mario Bava ou Dario Argento ; attendez de voir **Bloody Bird** qui, sur un thème voisin (et classique) est un vrai chef d'œuvre... mais on vous en reparlera en temps utile.

EXPLORERS

(Idem) CIC-Vidéo. USA. 1985. Réal. : Joe Dante.

Trois gamins obsédés par l'espace construisent une fusée en secret et s'échappent vers les étoiles. Sur le chemin, des Martiens rigolos et sympas, issus du cerveau malade de Rob Bottin, plus de jolis effets spéciaux d'ILM.
Un Joe Dante est toujours bon à prendre ; **Explorers** ne faillit pas à la règle : les gamins sont pour une fois acceptables, crédibles, et on ne tombe jamais dans la niaiserie lénifiante des habituels « Kid Movies ». Et ça, c'est rare.

L'abominable Dr Phibes.



UN CORPS POUR DEUX

(All of me) Cannon-Vidéo. USA. 1985. Réal. : Carl Reiner, avec Steve Martin, Lilly Tomlin, Victoria Tennant.

Si comme moi vous êtes un inconditionnel de cet abruti de Steve Martin, **Un Corps pour deux** est pour vous. A cause d'un gourou complètement con, Martin se retrouve possédé par l'âme d'une vieille snob morte. Vous voyez le topo : dédoublement de personnalité, pitreries et le toutim. On a quand même le droit de préférer **L'Homme aux Deux Cerveaux,** commis par la même équipe (et disponible chez Warner Home Video en V.O. sous-titrée, ne l'oubliez jamais).

LE MÉTRO DE LA MORT

(Deathline/Raw Meat). UGC-Vidéo. USA. 1972. Réal. : Gary Sherman, avec Donald Pleasance, Christopher Lee.

Si on voulait être méchant, on vous conseillerait de regarder **Le Métro de la Mort** (premier film de Sherman) juste après **Mort ou vif** (son dernier en date) et de faire la comparaison.
Mort ou vif est d'une platitude digne d'une production Cannon, **Le Métro de la Mort** est un chef d'œuvre du macabre tartiné d'humour à froid, plus drôle en tous cas que le sinistre **Subway.**

LE MYSTÈRE ANDROMEDE

(The Andromeda Strain). CIC-Vidéo. USA. 1971. Réal. : Robert Wise, avec Arthur Hill, James Olson, David Waye.

D'après Michael Crichton **(L'Homme terminal, Runamay)**, l'horrible histoire d'un virus spatial qui extermine une ville et menace le monde entier. Sur un thème proche de celui des **Crazies** de George Romero, un film typiquement « High tech seventies » réalisé par M. Wise en personne.

LES INSECTES DE FEU

(Bug/The Hephaestus Plague). CIC-Vidéo. USA. 1975. Réal. : Jeannot Szwarc, avec Bradford Dillman, Joanna Miles.

Les cafards deviennent énormes, intelligents et se réunissent sur les murs pour former des mots. Ils bouffent tout le monde par l'intérieur et balancent des décharges électriques incendiaires. Réalisé par le nul Jeannot Szwarc, **Les Insectes de Feu** consoleront ceux qui ont des « bestioles » chez eux : on trouve toujours pire. A voir muni d'une bombe de Raid sous peine d'être grignoté tout cru.

REMO SANS ARME ET DANGEREUX

(Remo unarmed and dangerous). CGR. USA. 1986. Réal. : Guy Hamilton, avec Fred Ward, Joel Grey, Wilford Brimley.

Pas vraiment « fantastiques », mais plutôt « improbables », les exploits orientalistes de Remo Williams, flic « ressuscité » et entraîné par un vieux maître coréen à la discipline du Sinauju, l'art martial ultime. Remo devient l'arme secrète du président des États Unis, une sorte de super-héros en jean chargé d'assassiner les ennemis de l'État. Dommage que Guy Hamilton ait gommé tous les aspects sadiques et sexuels des bouquins originaux, le résultat n'est pas à la hauteur de ce qu'escomptaitent les fans de «l'Implacable ». Les autres, ma foi... pourquoi pas ?

DOUCE NUIT, SANGLANTE NUIT

(Holly Night, Bloody Night). Antares. USA. 1983. Réal. : Charles A. Sellier, avec Lilyan Chauvin, Gilmer McCormick, Toni Nero.

L'abominable Charles A. Sellier a osé faire du père Noël un pervers homicide, s'attirant ainsi les foudres des lignes de vertu américaines qui ont obtenu l'interdiction de **Douce nuit, sanglante Nuit** dans plusieurs états. Ce n'est tout de même pas une raison pour faire un martyr/culte d'une petite série B certes distrayante mais sans réelle marque de génie. Inédit en France.

VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ?

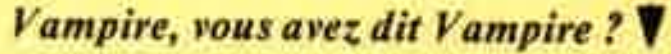
(Fright Night). GCR. Réal. : Tom Holland, avec Chris Sarandon, Roddy MacDowall, William Ragsdale. USA 1985.

Parodie/hommage au mythe du vampire, créature de la nuit favorite de bien d'entre nous, **Vampire, vous avez dit Vampire ?** fait partie de la même famille que **Critters :** celle des bandes faites pour être vues au chaud, avec une poignée d'amis et quelques pop-corns ou le contraire. Joyeux délire paranoïaque (un kid est persuadé que ses voisins sont des vampires), coup de coude amical aux séries TV d'angoisse type **Twilight zone** (McDowall, l'« hôte » de l'émission Frigh Night, est un lâche timoré). Le film est à déguster tranquillement at home.

Bernard LEHOUX



Démons ▲



Vampire, vous avez dit Vampire ? ▼



DÉMONS 2

***Démons** a fait des petits qui lui ressemblent fort. Des fils jumeaux. Comme on ne change pas une équipe qui gagne, Dario Argento garde Lamberto Bava au gouvernail, Sergio Stivaletti à la confection des monstres en série... Bava lève le voile sur les dessous des démons...*

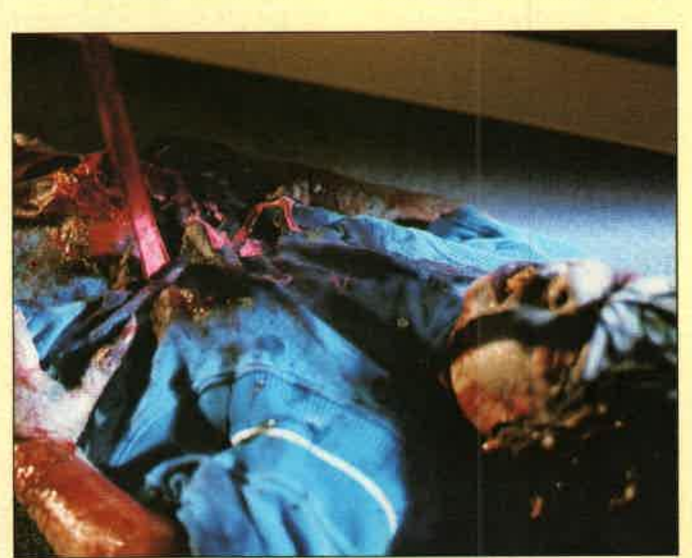
Enquête sur un démon au-dessus de tout soupçon : Lamberto BAVA

Voici quatre mois que **Démons** sera sorti à Paris dans la plus totale clandestinité après avoir pas mal navigué partout en province où il aurait, selon les dires de son distributeur, très bien fonctionné. Par contre, en Italie et au Japon, les Démons ont fait des ravages au box-office. Rien de plus logique que Dario Argento, son producteur, lui donne une séquelle, toujours dirigée par Lamberto Bava. *« **Démons** montrait le début de l'invasion du monde par ces monstres sortis d'un écran de cinéma. **Démons 2** n'en est pas la suite immédiate. Il s'agit d'une autre vision de ce péril. Les démons prennent ici possession d'un autre média, la télévision cette fois. Pour le troisième volet, nous pensons déjà à en faire sortir d'un livre, ou peut-être d'un journal ! »*. Vous imaginez une bestiole baveuse vous sauter à la gueule dès ouverture de votre quotidien favori ? Why not...

Bava-Argento : le duo a fait ses preuves et l'entente est parfaite. *« Le travail avec Dario se déroule merveilleusement. Etant lui-même réalisateur, il comprend mes problèmes, tandis qu'un producteur classique pense uniquement à l'argent, à faire des économies sur le budget... »*.

Genèse d'un démon

Argento affirme que le projet remonte à longtemps. Avant **Phénoména** qui, d'après certains, aurait provoqué par son échec la mise en chantier de **Démons.** Les plus mauvaises langues disent carrément que Argento désirait produire son **Evil Dead II** à lui, après que le film de Sam Raimi, dont il devait être le promoteur, soit passé chez Dino de Laurentiis. Sombre histoire. Les projets foireux d'Argento sont légion : un **Frankenstein, Day of the Dead** (en tant que producteur), un film avec Jeff Lieberman, **City Limits** d'Aaron Lipstadt... Lamberto Bava a, quant à lui, seulement à déplorer l'abandon de **Gnomi,** quelque chose comme **Gremlins,** que devait produire Argento toujours. Il va de soi que des traces, des réminescences de ces productions existaient uniquement à l'état de synopsis se sont répercutées dans **Démons 1** et **2. Evil Dead** évidemment. Et aussi **Gremlins** (le petit monstre sorti du gamin du 2). Dans une autre mesure, **Vidéodrome** vient à l'esprit lors de l'irruption du premier zombie. *« Je me souviens mal du film de David Cronenberg. Une chose est pourtant sûre : les entités sortant du téléviseur de **Vidéodrome** proviennent de l'esprit, des phantasmes. Mes démons sont bel et bien réels. Ils sont concrets ; ce ne sont pas des sensations ! »*. Déjà à **Démons 1,** on avait reproché la parenté avec **La Rose Pourpre du Caire.** *« Beaucoup de gens m'ont demandé si j'avais vu le film de Woody Allen avant de tourner **Démons,** uniquement parce que des personnages sortaient d'un écran de cinéma. Or, le scénario de **Démons** a été écrit deux ans auparavant »*. Voilà qui met fin à tout débat. Lamberto Bava reconnaît un emprunt, disons plutôt un clin d'œil, au **Masque du Démon,** le chef-d'œuvre de papa. *« J'ai voulu faire cela en hommage et pour que les gens se rappellent le film de mon père. »* La scène en question montre une goutte de sang tombant sur un cadavre plus que décharné, lequel se reconstitue alors.



Démons et Sida

*« Le second **Démons** est moins sanglant que le premier, mais il y a aussi plus d'effets spéciaux. J'ai mis en scène l'original de façon dure, sanguinolante, hard comme la musique, le rock. Pas de sentiments. C'est pour cette raison que l'on ne justifie pas l'arrivée des démons. Ils sont là, comme les maladies du siècle, le sida, le cancer. **Démons 2** s'attache plus aux personnages que le précédent. Ils vivent dans une espèce de tour d'argent, de prison aussi. Leur immeuble est un morceau d'humanité. Par ailleurs, le final est optimiste à la différence du premier, mais on ne sait pas encore ce qui se passe à l'extérieur »*. Différence notoire, l'humour, car **Démons 2** est un film souvent volontairement drôle, (les culturistes crevant de trouille face aux zombies, le chien démon, la gargouille empalée avec un parapluie...). *« J'espère que le film possède un certain humour. »* Opération réussie. Une chose frappe toujours au générique des films de série B italiens : le nombre important de scénaristes. Quatre pour **Démons 1** et tou-

jours quatre (les mêmes) pour le second, dont Dardano Sacchetti. *« Le meilleur. C'est le seul qui sache vraiment écrire des scénarios fantastiques. Il déborde d'imagination et adore le genre. »* La carrière de Sacchetti résume toute une période du cinéma « bis » italien. Il a travaillé pour Mario Bava (**La Baie Sanglante, Shock**), Lucio Fulci (**L'Emmurée Vivante, L'Au-Delà, Frayeurs**...), Sergio Martino (**Crime au Cimetière Étrusque**), Enzo G. Castellari (**Les Guerriers du Bronx**)... De plus, il a collaboré à pratiquement tous les films de Lamberto Bava dont **Apocalypse dans l'Océan Rouge**, un cas typique de scénario modulable. De fil en aiguille, le requin génétique du script original est devenu un monstre préhistorique surgi des profondeurs. Avant d'arriver à son stade définitif, **Démons** passa par un concept de base surprenant : toutes les horreurs qui ont innondé l'écran d'un cinéma des années durant se sont réveillent et assaillent les spectateurs. Seul un aveugle (Vincent Price était pressenti pour le rôle) peut enrayer le fléau...

pas par un nain mais par un liliputien. Il y en a seulement deux en Italie. Un vrai nain n'aurait pas pu doubler le gosse, trop difforme. Nous n'avons pas employé un vrai gamin également à cause de problèmes de censure, de syndicat. » Pour ce qui tient des effets spéciaux de maquillage, Lamberto a fait appel à son comparse du premier **Démons**, comparse aussi d'Argento sur **Phénoména** : Sergio Stivaletti. *« Les effets spéciaux sont aujourd'hui la chose la plus importante dans le fantastique et la science-fiction. Dès l'écriture du scénario, Sergio et moi nous nous sommes rencontrés et avons passé en revue les possibilités en la matière, les temps forts dans ce domaine... ».* Qui a dit que le laisser-aller régnait en maître en italie, que les metteurs en scène roupillaient sur les plateaux ? *« Pour n'importe quel film, il faut beaucoup de préparation. Surtout pour le fantastique. Comparé aux Américains, on l'est peu, c'est vrai. Sur le tournage, on change souvent de point de vue, on improvise. Les bonnes idées sont toujours les bienvenues, quand cela est possible de les exploiter. Et aussi, quand les producteurs le permettent ! Un film comme* ***Démons 2*** *découle de l'étroite collaboration entre plusieurs personnes. On discute énormément dès la rédaction du scénario des problèmes relatifs à la réalisation des effets spéciaux, à la photographie... Le travail se fait aussi à partir de croquis qui deviendront des story-boards. Dommage qu'il y ait peu de bons scénaristes. Autrefois, il y en avait beaucoup pour les péplums, mais c'est très différent pour le fantastique. Il faut aimer ce genre sinon ça ne vaut pas la peine d'y travailler ! ».* Cinq milliards de lires pour budget et un tournage de huit semaines : **Démons 2** s'est donné les moyens d'honorer le fantastique.

*« Je viens de finir un film avec Serena Grandi, Dario Nicolodi, Capucine et David Brandon (**Bloody Bird**). C'est un giallo avec un zeste d'érotisme. Il part d'un traumatisme mental. L'érotisme n'est pas celui des films de Tinto Brass : tout est suggéré. Un film sophistiqué. »*



Esthétique vidéo-clip

Si le métier de Sacchetti apporte beaucoup à **Démons 2,** le film ne se limite pas à sa seule contribution. A la photo, il y a Lorenzo Battaglia, ancien assistant caméraman de Mario et chef-op de tous les films de Lamberto. *« Sa photographie est très pure, très marquée. Pour* ***Démons 2,*** *il a essayé une image de vidéo-clip et des idées originales. Chacun des étages du building, par exemple, est photographié de façon à réfléchir le caractère de ses locataires et leur position sociale. »* Spectacle son et lumière, **Démons 2** accorde une place importante à la musique, toujours compilée et composée par le britannique Simon Boswell. *« Comme les images, la partition musicale doit se référer au vidéo-clip. Il y a des scènes entières qui ont été écrites pour amener la musique. Toutes celles se déroulant dans la voiture des mauvais garçons et le passage où la femme enceinte est confrontée à un monstre. »* Lequel monstre sort, tel un alien, des entrailles d'un gamin zombifié, joué *« non*

Propos recueillis et mis en forme par Marc TOULLEC

LA CRITIQUE

Démons 1 n'avait pour lui ni l'avantage d'un scénario construit ni l'apanage d'une évidente originalité, nous le savons tous. Donc, suivant cette arithmétique bien précise des suites et ce déterminisme cinématographique qui font que les mêmes causes engendrent les mêmes effets, vous ne serez pas surpris d'apprendre que le second est au premier ce qu'une boîte d'Ariel est à une autre boîte de lessive de marque indéterminée : à savoir strictement la même chose.

Démons faisait surgir ses monstres d'un écran de cinéma, **Démons 2** libère les siens par l'intermédiaire d'un écran de télévision (merci **Vidéodrome,** et il faut voir le film pour se rendre compte à quel point cela est vrai). Les monstres lâchés, c'est une panique indescriptible dans un immeuble dont personne ne parvient à s'échapper. Frissons assurés (les **« Frissons »,** c'est **Parasite Murders,** bien évidemment). On reconnaît donc cette synthèse de divers films d'horreur qui va motiver une action sans cesse échevelée, car il faut avouer que Lamberto Bava ne nous laisse pas une seconde le temps de nous ennuyer. Ça bouge dans tous les sens. Çà et là, l'amateur retrouvera des scènes piquées à **Ghoulies, Alien, Zombie,** et bien d'autres, sans parler de cet emprunt majeur (qui disait déjà : malgré tous ces emprunts, le film est d'un faible intérêt ?) fait à l'œuvre du papa : les gouttes de sang ranimant la sorcière du **Masque du Démon.** Alors Lamberto serait-il un papyvore ? Pas exclu, mais nous n'avons pas osé lui poser la question...

Les acteurs s'ingénient à singer le jeu américain et le dialogue composé dans la sobriété pour ne pas compliquer le mode de narration, (« Partons !... » trouvent à dire des témoins alors que la première victime se transforme horriblement et commence à les attaquer). L'action part un peu dans tous les azimuts, sans souci parfois de la plus prudente logique. Les gens se transforment en démons ou ne se transforment pas, mais les raisons n'en sont jamais bien définies, et peu importe après tout. C'est l'aspect western qui prime et tout doit se plier à l'action et aux effets spéciaux, fort réussis, il faut bien le concéder.

Bava nous montre combien cet environnement urbain finit par se révéler profondément angoissant et à quel point toute cette modernité qui nous régit finit en fait par aider les démons : la télévision, l'immeuble qui favorise le huis-clos, les doubles vitrages qui refusent de céder, la porte du parking, télécommandée, qui empêche la fuite des locataires traqués. Ici les forces maléfiques de la nature reprennent possession de la civilisation moderne et rien ne peut l'arrêter. Comment finit l'aventure, l'invasion s'étendra-t-elle aux autres immeubles, à toute la ville, à la planète entière, jusqu'à la feuille sur laquelle je tape cet article ? Mystère complet. Il faudra sans doute attendre un **Démons 3** pour nous l'apprendre. Diable ! Alors on attend déjà, mais sans trop d'impatience quand même...

Jean-Pierre PUTTERS

Sortie prévue : 18 mars 1987.



BLOODY BIRD

Longtemps assistant de Dario Argento, Michele Soavi marche sur les traces du Maître. Son premier film de fiction est le parcours sanglant d'un assassin psychopathe. Banal ? Pas autant qu'il n'y paraît. Grand Prix de la Section Peur au Festival d'Avoriaz, Bloody Bird **injecte quelques globules rouges au cadavre exsangue du cinéma fantastique italien...**



Joe D'Amato, tout le monde connaît. Il est ce qu'on appelle un routier de la série B, un metteur en scène voué à tous les genres qui rapportent. Il fut sous son vrai nom, Aristide Massaccessi, un directeur de la photo d'un certain renom. Et le voilà producteur de **Bloody Bird.** « Joe D'Amato est un monsieur qui aime le cinéma. Il ne faut pas, à mon avis, juger le metteur en scène par rapport à l'homme de cinéma. Ce n'est pas Dario Argento qui a pris le risque de produire **Bloody Bird** mais lui, Joe D'Amato. Il m'a permis de réaliser le film durant plus de six semaines alors qu'il ne s'accorde parfois que trois-quatre jours pour boucler certaines productions. C'est tout à son honneur. Il a vraiment risqué beaucoup d'argent, puisque à l'époque du tournage, le film n'avait encore pas de distributeur en Italie ». Michele Soavi ne tarit pas d'éloges sur le promoteur de son premier long métrage de fiction. « Même si c'est un personnage formidable, j'ai tout fait pour m'éloigner de son style. » De la reconnaissance oui, mais pas une admiration béate et servile. « Joe d'Amato possède un bras énorme qui lui permet de soulever la caméra et de la diriger. A l'écran, on n'y voit que du feu ! Il est un des rares qui puissent être à la fois réalisateur, scénariste, producteur, caméraman... ». Mais le père de **Black Emmanuelle** et de tant d'autres polissonneries ne s'est nullement contenté d'allonger le fric au cinéaste. Voyant le tournage de **Bloody Bird** se prolonger d'une semaine et le chef-op cité au générique partir pour un autre job, d'Amato prend place derrière la caméra et pallie cette absence. Et de plus, les quelques moments qu'il a mis en boîte portent sa griffe. Les séquences sous la pluie tout au début du film ne peuvent pas être signées Renato Tafuri. Trop peu lisses pour cela. Un bonheur n'arrivant jamais seul, l'autre grande surprise se dissimule joliment : sous le pseudo de Lew Cooper se cache Luigi Montefiore, lui-même plus connu sous le nom de George Eastman. Eastman, vous savez, ce type immense aux yeux fous qui habite un nombre impressionnant de films bis transalpins. pas un simple acteur, celui-là : grand copain de D'Amato, il le remplace sur le tournage de **2020 Texas Gladiators** alors que ce dernier tombe malade. Avant de servir de faire-valoir aux deux débiles de **Attention Privés,** George Eastman rédigea les scripts de **Kéoma,** de **Caligula, la Véritable Histoire,** du **Gladiateur du Futur** (le premier sous son vrai nom, les deux autres, d'ailleurs réalisés par d'Amato, sous les pseudos respectifs de Richard Francks et Alex Carver). « Luigi Montefiore écrit rarement des scénarios. C'est peut-être pour cette raison qu'ils sont si réussis. Luigi est quelqu'un de très cultivé.

« L'histoire tragique de huit poissons rouges harponnés par un prédateur à tête de hibou »

Malgré les propos flatteurs de Michele Soavi, Joe D'Amato est indissociable d'une certaine désinvolture très italienne. Il arrive sur le plateau les mains dans les poches, sans la moindre idée couchée sur papier. Ce qui s'appelle une mise en scène spontanée. Michele Soavi agit dans le sens contraire : « Je suis de l'école Dario Argento. Tout est préparé à l'avance. J'établis un story-board. Les préparatifs comptent beaucoup pour moi. J'ai travaillé à l'adaptation, au découpage. Pendant cette préparation, j'ai visualisé l'histoire ainsi que tous les cadrages afin de rentrer complètement dans le film. » Ils sont loin les Sergio Martino, les Andrea Bianchi abordant leurs films au jour le jour. **Bloody Bird** est nettement plus rigoureux que la moyenne des productions italiennes. cadre serré, technique pensée, économie de mouvements de caméra. A ce niveau, l'influence de Dario Argento est flagrante, et Michele Soavi ne ment pas en la soulignant. Argento, Argento... le metteur en scène de **Bloody Bird** en parle, en reparle. Et pour cause, il a débuté comme assistant sur **Ténèbres.** Ont suivi **Phénoména,** et **Démons,** une production du Maître. Même le titre original de **Bloody Bird (Aquarius)** est un renvoi explicite à **L'Oiseau au Plumage de Cristal,** à la fameuse scène où Tony Musante assiste au meurtre. « Il ne peut agir et demeure comme prisonnier d'une paroi de verre. Un véritable aquarium ! Les personnages de **Bloody Bird** sont aussi enfermés, mais dans un théâtre. Au dehors, tombe une pluie battante. » **Bloody Bird,** ou l'histoire tragique de huit poissons rouges harponnés par un prédateur à tête de hibou. Très proche d'Argento, Soavi évite toutefois d'évoquer **Démons 1 et 2** trop en détails. « Ce sont des opérations financières. Argento a perdu beaucoup d'argent avec **Phénoména.** Il a monté les **Demoni** pour récupérer cet argent ! ».

Aimer Antonioni et... Fulci !

Bloody Bird est un giallo, sous-genre typiquement italien dans lequel Dario Argento s'est révélé. Normal que Michele Soavi débute sa carrière en empruntant la même voie. « Pour ce qui est du contenu, **Bloody Bird** est un giallo dans la tradition. Dans la forme, par contre, c'est un film totalement moderne ». Moderne comme le vidéo-clip, auquel Michèle Soavi a touché, promotion de **Phénoména** et de **Démons** oblige. « L'influence demeure toujours. Mais ces vidéo-clips ont été conçus par rapport aux films de Bava et d'Argento ; j'ai essayé d'y rajouter des choses plus personnelles. C'était des boulots de commande. » Pas aussi roublard que la majorité des cinéastes italiens, Michele Soavi sait prendre le recul nécessaire vis-à-vis du genre et évite du coup cette désagréable impression de mille fois vu. Non pas que le scénario soit d'une bouleversante originalité (toutes ces histoires de tueur psychopathe se ressemblent), mais il sait prendre des sentiers pas trop fréquentés. Surtout pas par ces succédanés de **Vendredi 13.** « Il y a dans

Bloody Bird des influences mais venant plus de John Carpenter que du commun des psycho-killers. » C'est sur une note musicale que débute le film. Une péripatéticienne arpente une rue sordide. D'un coin d'ombre, un agresseur coiffé d'une tête de hibou l'agrippe et l'étrangle. Faux début. Aussitôt, Michèle Soavi révèle la supercherie. Il s'agit du décors d'un théâtre !

« J'aime beaucoup Hitchcock, George Miller, Tarkovski, Polanski, Antonioni... **Blow Up** est un chef d'œuvre. » Bel éclectisme pour quelqu'un qui a travaillé avec Lucio Fulci et Ruggero Deodato. « Je préfère Fulci à la fois en tant que personne et en tant que metteur en scène. Fulci est quelqu'un de très concentré, de très sérieux. Il aime vraiment le cinéma ; tandis que Deodato joue à faire du cinéna. Sur le plateau, il se livre à de véritables numéros : il joue au metteur en scène ! »

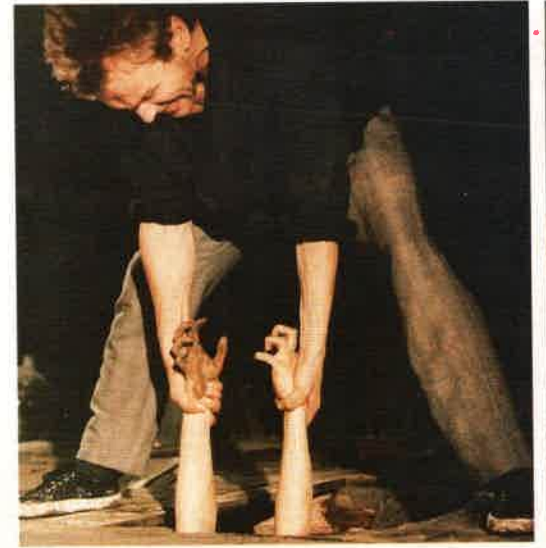
Le petit train-train des horreurs

Bloody Bird est un petit budget : 5 millions de francs. Une misère. « Tout est mis sur l'écran. Les acteurs n'étant pas très connus, on n'a pas dépensé trop d'argent pour eux. Idem pour les effets spéciaux. » Où l'amateur s'attend à trouver le nom d'un équarrisseur célèbre (Giannetto de Rossi, Maurizio Trani ou Sergio Stivaletti), personne. « Il y a très peu d'effets spéciaux. Mais ils servent complètement l'histoire. On n'en abuse jamais... C'est moi et mes collaborateurs qui les avons directement réalisés devant la caméra ». La simplicité des trucages gore ne nuit nullement à leur efficacité. Impressionnante cette séquence où une jeune actrice, tirée d'un côté par ses amis et de l'autre par le tueur, se trouve réduite à l'état de femme-tronc. « Rien de plus qu'un mannequin ». Les outils employés par Irving Wallace, le psychopathe, sont variés : hache, tronçonneuse, couteau, chignole. Bidoche lacérée, membres tranchés, pioche en plein visage... Le petit train-train des horreurs. Film d'horreur, **Bloody Bird** se fait souvent film d'atmosphère. Principalement grâce à la partition de Simon Boswell, excellent musicien enfin sorti des compilations bâtardes de **Phénoména** et de **Démons.** « Je lui ai fait écouter d'abord les musiques susceptibles d'accompagner le film : Philipp Glass et du classique. Ce sont pour lui des points de repaire. Le morceau qui accompagne le tueur allant vers les douches est directement inspiré de Vangelis. » Evidemment, on ne peut que mettre en parallèle l'utilisation de la musique chez Argento, mais cette espèce de paroxysme, de battement assourdissant qui marque la présence du maniaque, ne doit rien à l'auteur de **Suspiria.** Et puis **Bloody Bird** atteint souvent une jolie forme de lyrisme. Lyrisme macabre lorsque Irving Wallace dispose sur la scène du théâtre les cadavres de ses victimes qu'un tapis de petites plumes va recouvrir.

Pour l'heure, Michele Soavi, de nouveau assistant d'Argento sur **Opera,** n'envisage pas de changer de registre. « Le fantastique est le seul genre qui vous permet de voler intérieurement, de laisser vagabonder l'esprit à partir d'un point de départ réaliste. » Comme, par exemple, de montrer un spectacle érotico-musical devenir spectacle érotico-horrifico-musical !

Propos recueillis et mis en forme par
Marc TOULLEC

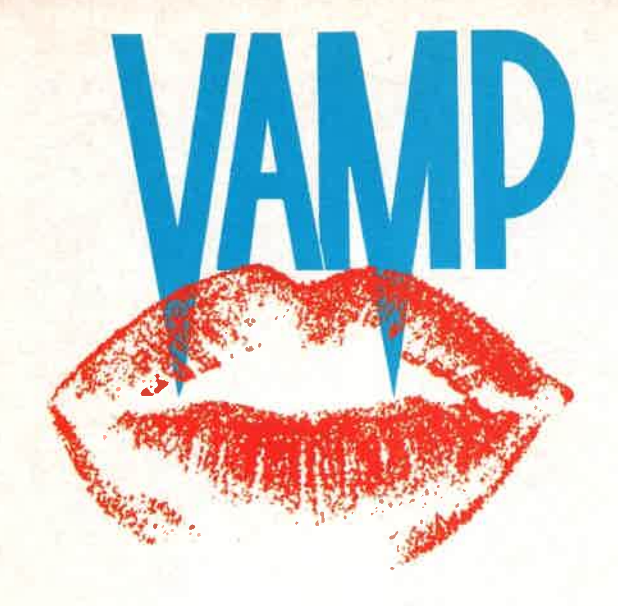
« Tiens bon, nous allons te sauver !



Ah ben non, tiens, trop tard ! »







VAMP

Un vampirisme new-look et Grace Jones en pleines formes !

Réal. : Richard Wenk. Prod. : Donald P. Borchers. Scén. : Richard Wenk, d'après une histoire de Richard Wenk et Donald P. Borchers. Dir. Phot. : Elliot Davis. Maq. FX. : Greg Cannon. Mus. : Jonathan Elias. Déc. : Alan Roderick Jones. Mont. : Marc Grossman. Dist. : Balcor Film Investors. Durée : 93 mn. Avec : Chris Makepeace (Keith), Sandy Baron (Vic), Robert Rusler (A.J.), Dedee Pfeiffer (Amaretto), Gedde Watanabe (Duncan), Grace Jones (Katrina), Billy Drago (Snow), Lisa Lyon (Vlad).

On dit que le mot « vamp » a été inventé pour l'actrice du cinéma muet Theda Bara, spécialisée dans les rôles de femmes exotiques séduisant les hommes jusqu'à la mort – un vampire symbolique à l'attrait érotique irrésistible. Le terme est tombé en désuétude : son emploi évoque l'âge innocent où une femme délicatement rondouillarde parée de perles et de plumes passait pour l'incarnation de la sensualité meurtrière, une fleur du mal dont le seul parfum était un poison. Dans le paysage érotique du cinéma fantastique des années quatre-vingt – bien parti pour devenir un cauchemar à la David Cronenberg –, la vamp peut être autre chose qu'une boutade, surtout si on la compare aux vrais suceurs de sang qui se dissimulent à chaque coin de rue. Depuis les fiancées de Dracula vêtues de voiles transparents durant la période noir et blanc des films d'horreur produits par Universal, jusqu'au harem de zombies lascives de **Return of Count Yorga** de Robert Quarry, sans oublier la Miriam raffinée des **Prédateurs** de Tony Scott, plusieurs générations de cinéastes ont affublé les femmes-vampires de canines poéminentes. Cela n'a pas empêché leur image d'être souvent tournée en dérision – il suffit de regarder la comtesse vampire de **Once Bitten,** réduite à mordre l'aine des jeunes puceaux (ce qui n'est guère commode, pour résumer la seule idée drôle du film), ou encore la femme vampire de **Transylvania 6-5000** qui endosse l'apparence d'un monstre à l'appétit sexuel surnaturel ; et ce ne sont que quelques exemples récents. « Pour moi, l'important était de ne pas vous faire rire aux dépens des méchants, sous peine de les rendre aussitôt inoffensifs. J'ai toujours eu le sentiment que les vampires devaient être attrayants », dit Richard Wenk, le scénariste-metteur en scène de **Vamp,** « et quand j'ai eu l'idée des canines qui se rétractent commes des lames de crans d'arrêt, j'ai su que je pouvais rendre cela terrifiant ». **Vamp** est peut-être un film amusant, mais il n'a pas été réalisé dans un esprit satirique.

Keith et A.J., deux amis d'enfance, détestent l'ambiance qui règne dans leur chambre au collège, et rêvent de devenir membres de la Grande Confrérie de l'école, ce qui leur permettrait de bénéficier de l'air conditionné et de la télévision par câble. Mais pour cela, ils doivent subir un examen de passage : dénicher une strip-teaseuse pour la fête de la Confrérie. Avec l'aide de Duncan (ils font semblant d'être leur ami pour pouvoir emprunter sa voiture), ils roulent vers la ville pour y trouver la femme idéale. Le Club After Dark, un endroit extraordinaire isolé au beau milieu d'une lande déserte, semble être l'endroit rêvé. Mais il y a deux hics : d'abord, les hôtesses sont nettement moins accueillantes qu'elles n'en ont l'air, et entrer dans ce club est beaucoup plus facile qu'en sortir.

Vamp est le premier long métrage de Richard Wenk, également crédité comme scénariste et co-auteur de l'histoire originale avec le producteur Donald P. Borchers. Diplômé de l'école de cinéma de l'université de New York (d'où sont issus Martin Scorcese et Francis Coppola), Wenk a toujours su que faire des films était un métier et demandait autre chose que du talent : les gens doivent **savoir** que vous avez du talent. Profitant des avantages offerts par l'Université, il a fait plusieurs voyages à Los Angeles dans l'espoir d'en apprendre suffisamment pour pouvoir se débrouiller après l'obtention de son diplôme. Il a appris entre autres choses que personne ne voulait entendre parler d'un jeune scénariste-metteur en scène si ce dernier n'avait rien de concret à montrer. « A la suite d'un de ces voyages », dit-il, « j'ai compris qu'il valait mieux avoir réalisé un film. J'avais un ami du New Jersey (où Wenk a grandi) qui était acteur ; alors j'ai réuni quatre mille dollars – en empruntant selon la méthode traditionnelle à ma famille, à mes connaissances et à de nombreux dentistes –, et nous sommes partis pour faire notre propre film. Intitulé **Dracula Bites the Big Apple,** c'était une comédie musicale d'une demi-heure où Dracula débarque à New York parce qu'il n'y a plus de sang en Transylvanie. Nous avions une chanson des Bee Gees, et un thème principal appelé « I Love New York ». J'ai rencontré un monteur du réseau télévisé ABC qui l'a monté gratuitement. Pour quatre mille dollars, c'était un joli petit film, et cela m'a permis de faire beaucoup de connaissances ». Parmi ceux qui virent **Dracula Bites the Big Apple** se trouvait Donald P. Borchers.



Quand Wenk rencontra Borchers qui avait déjà travaillé sur **Tuff Tuff, Les Jours et les Nuits de China Blue, Horror Kid** et **Angel** –, il tentait de vendre avec son ami un film d'horreur bidon qu'ils avaient écrit, intitulé **It Came All Night and Left a Mess Everywhere** (que l'on peut traduire, rangez votre pudeur, par **Il a joui toute la nuit et en a laissé partout).** Loin d'être la pochade pornographique suggérée par son titre, ce film de monstres à la mode des années cinquante ne fut jamais produit, mais Borchers demanda à Wenk d'écrire quelque chose autour du titre **Vamp.**

« En fait », explique Wenk, « j'ai un surnom pour Don : Monsieur Titres. Il m'a dit « je sais qu'il doit y avoir un vampire ; j'aimerais qu'un des personnages soit une strip-teaseuse ; il devrait y avoir aussi trois collégiens et une scène à l'intérieur de leur école ». Il m'a fourni ces éléments, et il m'a fallu trois mois pour en faire une histoire. Après avoir condensé la durée de l'action aux dimensions d'une seule nuit, j'ai senti que je possédais une chose en laquelle je croyais. Don a porté le scénario à New World Pictures, qui le refusa d'abord à cause de quelques scènes dont l'humour fut jugé écœurant. Alors Don a continué à le promener. Il était vraiment très doué, si l'on considère que je n'avais réalisé qu'un court métrage pour HBO. Le projet fit le tour de la ville. Ensuite, nous sommes allés au Canada, où nous avons rencontré Chris Makepeace (Keith), qui devait à l'origine interpréter Duncan (finalement joué par Gedde Watanabe, déjà vu dans **Gung Ho**) ; j'ai simplement dit : « Voilà Keith ». Une fois le contrat signé au Canada, New World s'est ravisée, et a accepté le projet – en insistant sur le fait que ce devait être un film d'horreur au premier degré – et Chris nous a suivi. Il a hérité du rôle le plus difficile : c'est le personnage auquel le public doit s'identifier, or il réagit comme le plus banal d'entre nous à ce qui arrive autour de lui pendant les trois quarts du film. Ce n'est qu'à la fin qu'il se comporte comme un héros. Il est très dur de passer la majeure partie d'un film à jouer le guide de l'histoire. Chris, c'est l'âme du film ».

Tranquilisée par la certitude que **Vamp** serait bien un film d'horreur terre-à-terre, New World mit le projet en chantier, avec deux millions de dollars de budget et trente jours de tournage (« En réalité, il nous en a fallu trente-quatre à cause du mauvais temps », avoue Wenk). Les rushes









étaient si envourageants que, malgré l'humour de certaines scènes, la date de sortie fut avancée, et le montage effectué en trois semaines et demi. Même si, du point de vue du réalisateur, Chris Makepeace est l'âme du film, la « grâce » commerciale de **Vamp** est sans doute celle qui a touché Miss Jones – surtout quand on sait que l'humour des acteurs noirs se vend difficilement. Le superbe mannequin jamaïcain devenu actrice (enfin, une sorte d'actrice : ses rôles dans **Conan le Destructeur** et **Dangereusement Vôtre** reposent plus sur son physique sculptural que sur un vrai travail de comédie) interprète Katrina, reine des vampires et propriétaire du Club After Dark. Sa présence érotique, brûlante et authentiquement inquiétante, coupe court à toute tentation d'ironiser sur le terme « vamp ». Sa réflexion, « incarner des femmes faibles est très ennuyeux ; nous avons toujours été puissantes, mais nous ne l'avons pas encore compris », semble hypocrite au regard de la sensualité perverse qui émane de son personnage.

L'accoutrement de Grace Jones est rien moins que stupéfiant : elle entre sur la scène du Club After Dark le visage maquillé de blanc, les yeux ornés de lentilles de contact d'un bleu surnaturel, la tête recouverte d'une perruque rouge vif ; elle porte une robe écarlate, translucide, des collants en résille métallique, et son visage est tatoué de hiéroglyphes dessinés par le peintre new yorkais Keith Haring. Cela n'a rien à voir avec le talent d'acteur, rappelle beaucoup la sensationnelle tunique de Tina Turner – une des attractions foraines de **Mad Max, Au delà du Dôme du Tonnerre** –, et possède une indéniable séduction visuelle. Les autres strip-teaseuses valent également le coup d'œil : Hannah, qui soulève des érections à la seule vue de son étonnante panoplie ; Seko, qui fait la coquine avec des chaînes incroyablement longues – hélas, tout ceci se passe hors-champ, car la vraie vedette, c'est Katrina.

Vamp n'est certes pas sans défauts – c'est un film à petit budget et la première mise en scène d'un jeune réalisateur. « Quand je le revois aujourd'hui, je me dis que j'aimerais changer beaucoup de choses. Dans l'ensemble, j'en suis satisfait, mais j'aurais aimé disposer d'un ou deux jours supplémentaires pour retoucher certaines scènes : la séquence de l'ascenseur (dans laquelle un élévateur, sans doute mis au courant par son camarade hollandais de **The Lift,** essaie de décapiter Keith) aurait pu être améliorée. Personnellement, je n'aurais pas fait débuter l'action du film dans le collège – Don et moi n'avons cessé de nous disputer à ce sujet. Je pensais que le film devait commencer par la virée en ville. Contre l'avis de Don et de New World, je n'aurais pas fait mourir tous les vampires ; cela signifie que vous les avez bien tous exterminés... J'ai essayé d'établir une cohérence à l'intérieur d'une histoire profondément illogique, et je pensais que la préoccupation majeure des adolescents après avoir réussi à quitter le Club était de s'en éloigner le plus vite possible. Alors les faire rester pour tuer tous les vampires ne me plaisait pas vraiment. Mais je l'ai vu dans différentes salles, et le public semble l'apprécier. Tout de même, j'aurais bien voulu modifier la fin ». Au fond, ce ne sont que des réticences mineures. Il faut porter à l'actif de **Vamp** quelques effets de maquillage particulièrement réussis par Greg Cannon (**Cocoon**), les éclairages bariolés d'Elliot Davis (la ressemblance avec **Crimewave** de Sam Raimi est frappante), et surtout une ambiance qui rappelle **Hurlements** et **Le Loup Garou de Londres** : lucide, mais pas autoparodique. Comme **Fright Night** l'an passé, le film de Richard Wenk prouve que les vampires sont toujours bien vivants.

Maitland MC DONAGH
(Traduction Bernard Achour)



LITTLE SHOP OF HORRORS

Audrey, une plante carnivore super-star ! L'inventeur du Muppet Show a filmé la réouverture

C'est dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe, c'est bien connu. Un adage que le cinéma fantastique a fait sien depuis quelques temps en nous proposant à tours de manivelles moult remakes de classiques des années 50 et 60. Pour **Little Shop of Horrors** il nous faut réadapter cette maxime célèbre pour en conclure que c'est dans les vieux pots (de fleurs) qu'on peut faire les plus gros succès. La preuve ? A partir d'une série B ultra-fauchée signée Roger Corman (voir encadré) narrant les exploits comico-horrifiques d'une plante carnivore au développement réservant bien des surprises, les Américains sont parvenus à monter une comédie musicale triomphant d'abord à Broadway où elle fut créée, avant d'être adaptée avec énormément de succès dans des pays aussi différents que l'Angleterre, le Danemark, la Norvège, le Japon, l'Afrique du Sud, Israël et maintenant la France où, depuis le 17 juin dernier, « **La Petite Boutique des Horreurs** » mise en scène par Alain Marcel, remporte tous les suffrages de ceux venus la voir au Dejazet.

C'est qu'elle est vorace cette Audrey, et c'est bien évidemment suite au nombre de spectateurs qu'elle a attirés et séduits que la Warner décida un jour, en accord avec Howard Ashman et Alan Menken, les deux messieurs qui la firent renaître et triompher sur scène, de porter une nouvelle fois à l'écran ses exploits fantastiques de plante gloutonne à la croissance phénoménale. **The Litle Shop of Horrors** version 86 est donc la transposition cinématographique d'une comédie musicale qui a elle-même adapté pour la scène le vieux cult-movie du père Corman. Vous suivez ? Ashman et Menken reprennent donc leurs rôles respectifs d'adaptateur et de compositeur pour cette production de la Geffen Film Company. Avec 26 millions de dollars alloués à son budget, **La Petite Boutique des Horreurs** risque de nous rassasier un maximum ! Pas comme sa plante dévoreuse de chair...

Lorsque cette version cinéma de **Little Shop of Horrors** fut annoncée, les noms de Spielberg, Scorsese et J. Landis furent un moment associés au projet, mais cela avant que William Gilmore n'en devienne le producteur exécutif. Le choix de Frank Oz fut vite décidé en regard de son expérience d'animateur et de son association avec Jim Henson (avec qui il co-réalisa le fameux **Dark Crystal**) et les célèbres Muppets. Gilmore et Oz prirent garde à ce que le tournage à Londres n'anglicise point l'ambiance éminement new-yorkaise de la pièce. C'est en effet aux gigantesques studios de Pinewood qu'a débuté en octobre 85 le tournage, et ce principalement pour des raisons de rentabilité mais aussi pour les nombreuses commodités offertes, comme cette équipe permanente de spécialistes en animatronique nécessaire aux phases les plus complexes des métamorphoses d'Audrey, la plante vedette qui, de simple bouton, va atteindre des proportions gigantesques. Et comme son appétit va aller de pair...



UNE PASSION FOLLE POUR UNE PLANTE DÉMESURÉE

Mais qui sont les protagonistes de **Little Shop of Horrors**, et où se situe donc cette boutique de fleuriste, antre d'une étrange croissance ? Toute l'action de **LSOH** se trouve réduite à ce magasin de fleurs situé en plein New-York dans des décors qui nous sont familiers. Le quotidien abrite parfois de ces aberrations... que seuls des personnages aussi incertains que le patron Mushnik et ses deux employés, le timide Seymour et la belle Audrey, peuvent côtoyer sans s'étonner outre mesure. D'où vient réellement cette plante gourmande baptisée Audrey II, du nom de celle qu'aime secrètement Seymour ? Dans le film de Corman, elle était créée par Seymour, l'apprenti-fleuriste qui découvrait un jour par accident qu'Audrey aimait non pas l'eau mais le sang ! Une plante vampire et carnivore élevée et bichonnée en plein New-York par un fleuriste amoureux mais frustré, voilà de l'insolite et de l'humour noir à la tonne ! Après s'être saigné aux quatre veines, Seymour doit trouver un moyen de satisfaire les appétits de sa création, mais de providentielles circonstances viennent à son aide pour goinfrer une Audrey qui parle, chante (!), éructe, et n'hésite pas, dans le classique en N & B de Corman tout au moins, à revendiquer son dû en clamant « Blood ! Feed me ! ». Audrey

s'épanouit, grandit, est de plus en plus insatiable et encombrante, pose de plus en plus de problèmes mais, grâce à elle, Seymour est admiré, adulé, adoré. Celle qu'il aime est séduite. Que feriez-vous à sa place, hein ? Alors, pas de quartier ! Ou plutôt, si. Des quartiers entiers de viande humaine que la plante engloutit avidement, vêtements et chaussures compris. Où tout cela finira-t-il ?

L'ENGRENAGE DE LA PUISSANCE

Autant qu'il m'en souvienne, je conserve du film de Corman, au-delà du bon moment de rigolade et des frissons très « cheap » qu'il dispensait, comme l'impact d'un discours acerbe sur le prix à payer pour obtenir gain de cause en ce bas monde. Nul doute que la nouvelle version de Frank Oz ne joue avec les mêmes rapports de force et d'échange entre son personnage principal (Seymour) et la créature qui peut lui apporter à la fois amour (auprès de sa collègue Audrey), admiration (auprès de ses proches) mais aussi de mener à sa perte (la police enquête sur les corps disparus...). Mais après tout, amour, gloire et richesse ne valent-ils pas tous ces sacrifices offerts à une plante qui a bien le droit de se nourrir, elle aussi ! L'immoralité de **Little Shop of Horrors** en fait toute la saveur et la charge comique.

CHANSONS ET EFFETS SPÉCIAUX POUR UN CACTUS BAVARD

En dépit de ses effets spéciaux importants, **Little Shop of Horrors**, le film, respecte la version théâtrale et est avant tout conçu comme une comédie musicale au sens le plus pur du terme, car beaucoup de chansons racontant l'histoire satirique et monstrueuse d'Audrey II, cette progéniture hors du commun, et des gens qui gravitent autour d'elle.
C'est à Robby Merkin qu'est revenue la tâche de trouver le format cinématographique adéquat à toutes les chansons originales et, selon les désirs de Frank Oz, certains airs de la version scénique ont été remplacés par d'autres, beaucoup plus « rock » et « passant » mieux à l'écran. Le chœur antique de celles qui ont toujours leur mot à dire et qui le chantent si bien a été conservé et joue dans le film un rôle plus important, leurs interludes musicaux style années 50 reliant les différentes scènes de l'histoire.
Du casting original de la représentation à Broadway, seule Ellen Greene (voir entretien) reprend son personnage d'Audrey ; Rick Moranis (bien connu pour ses rôles de petit impresario follingue et binoclard dans **Les Rues de Feu** et **SOS Fantômes**) adopte celui de Seymour ; Steve Martin celui d'Orin Scrivello, un drôle de dentiste sado-maso qui finira évidemment dans l'estomac de notre chère plante, et enfin le rôle de Mushnik, le patron de la boutique, échoit à Vincent Gardenia (!). Et Audrey II, qui l'interprète, elle ? Sa voix est assurée par Levi Stubbs, le chanteur leader du groupe les Four Tops, et elle est animée par Lyle Conway, l'expert en animatronique dont on a pu apprécier les prouesses dans **Return to Oz** et **Dreamchild** : Conway ne pensait pas que la vedette végétale de **LSOH** lui donnerait autant de fil à retordre, et avec Frank Oz il dut concevoir les sept stades de métamorphose d'Audrey II, de petit bouton mignon se nourrissant d'une goutte de sang jusqu'à la titanesque créature enfournant des corps entiers. Bref, avant d'avoir vu ce que ses producteurs appellent le **Mary Poppins** des années 80, on en frémit déjà d'impatience.

Denis TREHIN

Notre collaborateur Bernard Achour est revenu enthousiasmé du Théâtre de la Porte Saint-Martin où se joue actuellement la version scénique de **La Petite Boutique des Horreurs.** Performances vocales des comédiens, progression de délire jusqu'à l'explosion finale... Il y a vraiment de quoi en perdre les pétales !

LA VERSION 1960

Little Shop cof Horrors demeure peut-être le plus connu (même de ceux qui ne l'ont pas vu !) et aimé des films de Roger Corman. Filmé en à peu près deux jours, il représente l'archétype du style de travail qu'affectionnait Corman : un bon produit conçu et réalisé avec un budget dérisoire. Mais le véritable « père » de **La Petite Boutique des Horreurs** est Charles B. Griffith, un scénariste très longtemps associé au nom de Corman pour des productions aussi mythiques qu'oubliées telle **It Conquered the World, Attack of the Crab Monsters** ou encore **Créature from the Haunted Sea** ; c'est lui qui a imaginé cette histoire de plante mangeuse d'hommes, et en toute logique il interprétait la voix de sa création, Audrey Jr. Présenté à Cannes hors-compétition en cette année 1960, c'est au studio de l'Étoile que les spectateurs français purent découvrir à retardement (près de dix ans plus tard) ce petit fleuron d'humour noir projeté avec une autre production de l'équipe Corman, mêlant adroitement horreur et comédie : **Un Baquet de Sang** (A Bucket of Blood) réalisée, elle, un an auparavant. L'interprétation de **Little Shop of Horrors** en constituait un des meilleurs atouts, réunissant autour de Corman une équipe de véritables fidèles : Mel Welles y était Mushnik, Jonathan Haze incarnait Seymour Krelboined, Jackie Joseph avait le rôle d'Audrey, sans oublier les rôles dévolus à Dick Miller (un client mangeur de fleurs !) et surtout à Jack Nicholson dans celui d'un patient masochiste raffolant des séances chez le dentiste ! Plus toute une flopée de proches, parents et amis, qui donnaient au film une ambiance bien sympathique. Audrey Jr., la plante carnivore, s'y révélait la star incontestée, ne manquant pas d'utiliser tous les gags afférents à sa nature de grande gourmande vindicative ; elle réclamait sa pitance à grands cris avides mais avait du mal à digérer certains éléments indélicats, ceci au grand désarroi de Seymour qui craignait de laisser traîner ainsi des indices compromettants. Les trucages pour animer Audrey Jr. étaient tout ce qu'il y a de plus sommaire et ajoutaient à la drôlerie du film.





Entretien avec
ELLEN GREENE

Avec ses six semaines de répétitions et ses huit mois de tournage, La Petite Boutique des Horreurs **est un des films les plus « élaborés » de ces dernières années. Adaptation d'une comédie musicale qui a triomphé en Amérique avant de semer en Europe ses petites graines de frayeur et d'hilarité, la superproduction de Frank Oz s'annonce comme un film fantastique profondément original, puisqu'entre deux chansonnettes, une plante carnivore engloutit tout ce qui passe à la portée de ses pétales meurtriers. Après avoir tenu à Broadway le rôle principal de la pièce, Ellen Greene rempile dans la version filmée. Jeune femme dynamique et un brin moqueuse, elle se laisse aller à des propos tantôt frivoles, tantôt sérieux.**

M.M. : Le bruit court que Francis Coppola mourait d'envie de faire ce film...

E.G. : Aïe... Vous êtes donc au courant. J'ai aussi entendu dire ça. Je sais que John Landis et Martin Scorcese ont également été sur le coup avant que Frank Oz prenne les choses en main, mais pour ce qui est de Coppola, je ne peux ni confirmer ni démentir cete rumeur.

M.M. : Avez-vous vu la version de ***La Petite Boutique des Horreurs*** *que Roger Corman a réalisée en 1960 avec Jack Nicholson ?*

E.G. : J'ai attendu d'avoir bien assimilé mon personnage pour aller la voir. Mais il ne faut pas qu'il y ait de malentendus : le film de Frank Oz n'est pas ún remake de celui de Corman. C'est l'adaptation de la comédie musicale qu'on a jouée pendant des années à Broadway, à Londres, et maintenant à Paris.

M.M. : Le fait de participer à une comédie musicale ne vous a-t-il pas paru quelque peu démodé ?

E.G. : Non, parce que le scénariste Howard Ashman a su marier les dialogues parlés aux passages chantés avec une intelligence et une fluidité tout à fait modernes. Dans le film, les acteurs ne s'arrêtent pas de parler pour annoncer entre guillemets le titre du morceau qu'ils vont interpréter. Au contraire, la transition de la parole au chant se fait dans la foulée, sans rupture. Les comédiens commencent une phrase normalement et la poursuivent soudain en musique, ce qui dynamise et intensifie l'action.

M.M. : Vous êtes une jeune actrice, et vous tenez là votre premier rôle important au cinéma. Vous êtes-vous bien entendue avec l'équipe ?

E.G. : Merveilleusement. J'adore Steve Martin. Il est sérieux, concentré, très bien élevé, il possède une mémoire d'éléphant, et c'est en outre un très grand artiste. Quant à Rick Moranis, il est exceptionnel. D'ailleurs, sur le plateau, j'aimais tout le monde, et tout le monde était fou de moi.

M.M. : Et Frank Oz ?

E.G. : Lui qui a plutôt l'habitude de travailler avec des marionnettes – voyez **Dark Crystal** et **Labyrinth** –, il a dû cette fois-ci faire face à des êtres humains. Même si nos conversations se limitaient parfois à des échanges du type : « Mets-toi là ». « Pourquoi ? » « Parce que je te le demande, et plus vite que ça ! », il s'en est bien tiré. C'est un homme drôle et chaleureux.

M.M. : La vraie vedette du film reste Audrey II, la plante carnivore.

E.G. : Frank a su lui conférer une véritable personnalité, mais le fait qu'elle n'éclipse pas totalement les autres comédiens montre qu'il est aussi un excellent directeur d'acteurs.

M.M. : Comment Audrey II a-t-elle été conçue ?

E.G. : Je ne peux pas vous le révéler. J'aimerais bien en parler... Pour tout vous dire, j'en meurs d'envie, mais on m'a fait jurer de garder le secret.

M.M. : Vous savez que je vais me faire incendier par mon rédacteur en chef ?

E.G. : C'est vrai ?

M.M. : Vous ne le connaissez pas...

E.G. : Bon. Au départ, Frank Oz voulait une plante assez simple, comme celle qu'on voit dans la pièce. Ensuite, il a changé d'avis. Il a préféré une créature nettement plus « vivante », le genre de bestiole délirante qu'on rencontre dans certains dessins animés. Pour le film, le directeur artistique Lyle Convay et son équipe ont construit sept versions d'Audrey II : la première à la taille d'une noix, et la dernière doit mesurer trois mètres soixante. Comme elle a de nombreuses tiges articulées, il a fallu mettre au point des tentacules dont certains ont trois centimètres d'épaisseur et plus de deux mètres de long. Elle est capable de se servir de ses tiges comme de fouets, de se tenir debout, de répondre au téléphone...

M.M. : ... et de dévorer tout cru quiconque passe à sa portée.



E.G. : Exactement. Elle peut accomplir une incroyable variété de mouvements. Il faut dire aussi que les marionnettistes étaient extraordinaires. Grâce à eux, et en particulier Mak Wilson auquel on doit entre autres la poule parlante de **Oz, Un Monde extraordinaire,** les lèvres d'Audrey II peuvent articuler distinctement une phrase comme « J'ai faim, Seymour, j'ai **très** faim ». Cela tient à la fois du cauchemar et de la magie.

M.M. : Pensez-vous que le film aura du succès ?

E.G. : Si l'on considère objectivement ses qualités, il devrait faire un malheur. Mais il se peut d'un autre côté que le mélange de comédie musicale, de romance et d'horreur déconcerte le public. Le film est tellement... imprévisible. Vous êtes tout attendri par l'histoire d'amour, vous souriez béatement, quand un choc visuel vous agresse sans prévenir et vous noue les entrailles. A cet égard, la scène de meurtre est terrifiante. Je crois cependant que **La Petite Boutique des Horreurs** est un des films les plus « complets » qui soient, car il vous fait ressentir une grande diversité d'émotions qui vont du rire aux larmes et de l'amusement à la terreur. Vu qu'il ne peut laisser personne indifférent, j'espère qu'il sera bien accueilli.

Entretien Jack TEWKSBURY
Propos mis en forme par
Bernard Achour

L'EXORCISTE

L'**Exorciste** est l'adaptation d'un roman. Ça apparaît nettement à la vision du film, à travers une intrigue un peu curieuse, pas très linéaire.
L'histoire commence avec un prologue situé en Irak du Nord ; un chantier de fouilles archéologiques, et la découverte d'une petite sculpture ancienne dont la signification diabolique ne fait aucun doute. Suivie un peu plus tard, pour l'auteur de cette découverte, un vieil homme, de signes avant-coureurs d'étrangeté : une pendule qui s'arrête sans raison, une carriole qui manque de l'écraser. Pour finir sur un face à face aveuglant avec une autre représentation du Mal. Une énorme statue. La forme d'un être hybride mi-animal, mi-humain, mi-on ne sait trop quoi. Une atmosphère bizarre baigne cette première scène, lourde, oppressante, fascinante. Elle s'ouvre sur une aube (ou un crépuscule) rougeoyante, avec le gros œil orangé de l'astre solaire qui semble nous observer plus qu'on ne le regarde. Et elle se clôt sur un plan de la statue à contre-jour, éclaboussée par derrière par la lumière du soleil, qui lui donne une allure sombre et fantomatique. Un début couleur de feu, couleur de sang, couleur de mort.
Georgetown, USA. Un plan d'ensemble de la ville en train de s'endormir, qu'un zoom avant resserre lentement sur une des nombreuses résidences. Une façon à la fois télévisuelle et documentariste de présenter le lieu de l'action, et d'isoler la maison des protagonistes du drame qui va se dérouler. Peut-être également l'idée de voir le danger, la menace fondre, se focaliser sur sa proie.
Une petite famille, à la fois comme les autres et pas comme les autres. Comme les autres parce qu'elle vit, et différente parce qu'elle a sa structure propre, ses petits problèmes. Une famille d'où l'homme est absent. Une mère comédienne qui élève sa fille, maintenant âgée d'une douzaine d'années. Un milieu social plutôt aisé, un milieu professionnel dynamique, bref une effervescence du quotidien. Pas à se plaindre. Sauf que le mari, que le père, n'est plus là. Sauf qu'il y a peu, il s'est tiré.
L'intérêt du film de William Friedkin, c'est qu'il chemine là où finit le rêve et où commence la réalité, là où s'achève la réalité et où démarre la fiction. Tout semble être vécu, et tout est aussi incertain qu'une vieille légende racontée au coin du feu.
Le scénario met en parallèle la possession de Regan, la petite adolescente sans père (et sans reproche), et le renoncement d'un prêtre moins en sa foi en Dieu qu'en sa croyance en l'espoir et au courage d'accepter l'existence telle qu'elle est. Au fur et à mesure que la force de vie abandonne ce prêtre, les forces du mal envahissent le corps de Regan.
Le surnaturel dans **L'Exorciste** arrive de façon feutrée, d'abord hors-champ. Des grattements, des bruits bizarres qui viennent du grenier. « Sans doute des rats... ». Mais non, il n'y a pas de rats dans le grenier. Et puis tout se met à aller de travers du côté de Regan : elle fait pipi sur la moquette le jour de son anniversaire, ensuite le lit se met à trembler quand elle est allongée dessus. C'est l'état de crise. Une crise d'adolescence, ni plus ni moins. Qui prend des proportions dramatiques parce que Regan n'a pas la vie familiale qu'elle voudrait avoir. Le film de Friedkin, c'est tout simplement l'histoire d'une sale gamine qui est malheureuse et qui fait tout pour se faire remarquer. Evidemment, comme on est au cinéma, comme il s'agit tout autant d'explorer l'univers intérieur des personnages que leur folie du comportement, les événements sont exagérés. Après une ébauche de maladie sous forme psychosomatique et à base de dédoublement de personnalité, ça va très vite beaucoup plus loin. La science n'expliquera jamais tout. La petite fille pas encore femme se met dans tous ses états : son visage devient bestial, elle crache des jets de répugnant liquide verdâtre, elle lévite au-dessus de son lit, et elle abreuve tout le monde d'injures et d'obscénités. La puberté féminine à la puissance 100. Décuplée par ce père qui manque, qu'on voudrait aimer et qu'on ne peut que haïr. Et qui prend diverses formes : lorsque tout va encore bien dans la maisonnée, Regan parle à sa mère, dans le garage, du « capitaine sait-tout », cette figure paternelle imaginaire qu'elle s'est inventée. Elle confie également à sa mère son désir de la voir épouser son petit ami du moment. « Est-ce que tu l'aimes, maman ? » ; « Oui, ma chérie, je l'aime, je l'aime... bien. » ; « Autant que tu



aimais papa ? ». Hélas non. Alors ce père de pacotille, qui n'est même pas fichu d'en remplacer un autre, cet espoir déçu va déchoir. L'ami de la maman tombera par la fenêtre de la chambre de Regan, et sera retrouvé mort, la tête à l'envers. Après la création d'un père imaginaire, après le meurtre du « père » indigne, Regan demande de l'aide au nouveau candidat, le brave prêtre appelé à la rescousse. Le problème, c'est que le type en question n'a pas la stabilité suffisante pour assumer les problèmes de Regan. Heureusement, on fait appel à un vieil exorciste, l'homme que l'on a vu dans la première séquence faire front à la représentation du diable, du mal, ou de l'homme dans toute sa bassesse. Et c'est ce grand-père symbolique qui va aider le père symbolique (Damien, le jeune prêtre) à aider la fille (Regan, bien sûr). L'issue coule de source : le vieux prêtre meurt (accidentellement), Damien se retrouve seul face à Regan. Un transfert s'ensuit (le démon quitte le corps de l'adolescente pour posséder le prêtre), et le sacrifice ultime de Damien, qui se suicide pour que le démon cesse de faire les siennes, règle par une mort du père symbolique le problème de Regan.



C'est ce schéma, et ce qui se tisse autour, qui donne au film de Friedkin sa force émotionnelle. Montrer, au travers d'une sombre histoire de possession, d'exorcisme et de démon, des personnages humains qui se débattent dans un monde pétri d'angoisses existentielles, de croyances religieuses et de tabous.



Beaucoup de choses restant mystérieuses dans **l'Exorciste,** beaucoup de choses sont suggérées ou évoquées, plutôt que dites ou montrées. De nombreux petits détails sont maintenus dans le flou (d'où vient, par exemple, le crucifix trouvé sous le lit de Regan ? Ses convictions religieuses ne sont pas abordées non plus).

Les protagonistes, principaux ou secondaires, gardent des pans entiers d'obscurité, et loin de les rendre fades ou sans consistance, ça leur donne un véritable relief. Une troisième dimension qui manque à bien des personnages cinématographiques. Au cinéma, parfois, cacher, masquer, en dit plus que de tout exposer au grand jour. Sans pour autant, dans **l'Exorciste** en tout cas, que cela nuise à la progression et au dynamisme du film.

Visuellement, William Friedkin, plus que sur l'horreur, a joué sur la fascination aux limites du dégoût. Certains effets sont démonstratifs, mais ils ne sont jamais appuyés. Les stigmates, la tête qui tourne à 360°, la masturbation avec le crucifix, c'est toujours Regan qui veut choquer sa mère ou son entourage, jamais le technicien d'effets spéciaux qui veut épater la galerie.

William Friedkin a une façon très sobre de filmer. Peu d'exploits stylistiques, mais une justesse à placer les acteurs où il faut dans le cadre, à choisir la taille de plan qui traduit l'émotion de la situation. Plans-séquences, bien souvent, lorsqu'il s'agit de mettre en scène une relation entre deux (ou plusieurs) personnages : la mère et la fille, par exemple, debout devant une table de ping-pong ; la mère et le prêtre assis sur un banc. Mais il y a aussi de longs travellings d'étrangeté, comme celui qu'accompagne l'extrait de **Tubular Bells,** la musique de Mike Oldfield. Egalement un panoramique en contre-plongée dans les escaliers, quand Damien ressort de la chambre de Regan, bouleversé par l'imitation que la gamine possédée a faite de la voix de sa mère à lui. L'image chavire quand il faut et s'arrête respectueusement quand la mort ou la douleur figent un visage de femme ou d'homme.

L'Exorciste a été tourné en 1973, et il me semble qu'il y a dans ce film quelque chose de l'ambiance de l'époque. Peut-être le début d'une remise en question des structures familiales, de l'éclatement inévitable de cette structure dans la société à venir. Sur fond de déséquilibre religieux.

Une pierre blanche en tout cas dans le cinéma d'épouvante : un succès commercial (et critique, je crois) assez phénoménal.

Film un peu tarabiscoté en surface, c'est un film simple et nerveux en profondeur. Avec un sens du rythme, du découpage et de l'émotion en droite ligne de la série B. Avec également l'assimilation de l'image audio-visuelle de l'ère de la télévision.

Film sur le cinéma aussi, avec cette mère comédienne, cette fille qui joue la comédie, ce prêtre qui refuse de mettre en scène sa propre vie, cet inspecteur de police à la fois critique (il dit aimer discuter des films, les analyser) et fan (il demande un autographe à l'actrice), ce petit ami réalisateur qui se saoule au lieu de diriger son actrice.

L'Exorciste de William Friedkin, c'est sûrement un exorcisme pour les spectateurs. Comme tout bon film.

Jean-Michel LONGO

THE EXORCIST. *U.S.A. 1973. Réal. : William Friedkin. Prod. : William Peter Blatty. Scén. : William Peter Blatty, d'après son roman. Ph. : Owen Roizman. Déc. : Bill Malley et Jerry Wunderlich. Mont. : Jordan Leondopoulos, Bud Smith, Evan Lottman et Norman Gay. Mus. : Mike Oldfield et Tangerine Dream. Son : Robert Knudson et Chris Newman. Maq. : Dick Smith. Avec : Linda Blair (Regan), Ellen Burstyn (sa mère), Jason Miller (Damien Karras), Max Von Sydow (le Père Merrin). Durée : 1 h 50.*



JEAN-MARIE VIVÈS

Spécialiste français du matte-painting

Comment devient-on technicien d'effets spéciaux ? Une question qui hante tous ceux qui veulent le devenir... Nous avons essayé de leur répondre, à l'aide d'un exemple particulier. Car dans ce domaine, il n'y a pas de règles.

La trajectoire artistique de Jean-Marie Vivès commence dans les années 70 par des études d'art graphique orientées vers la publicité. Pas vraiment passionné par cette perspective, il se tourne plutôt dès sa dernière année vers l'illustration. Une fois le diplôme en poche, et ses obligations militaires (arg !) achevées, c'est donc comme illustrateur, essentiellement pour l'édition, qu'il entre de plain-pied dans la vie active. Et cela pendant trois – quatre ans. D'ores et déjà, dans sa façon de dessiner, il a une nette tendance à l'hyperréalisme, ce qui lui sera bien utile dans ses activités ultérieures. Cette tendance engendre un lien très étroit avec la photographie. Aussi c'est d'abord en vue de faire des peintures que Jean-marie Vivès prendra clichés sur clichés. Du dessin à la photo, de la photo au... et oui, au cinéma : en 1980, un de ses amis le met en contact avec un studio d'effets spéciaux, à savoir Acmé Films (cf. M.M. n° 31 et 42). A l'origine, il s'agissait de dessiner des décors pour un dessin animé. Finalement, comme c'est souvent le cas dans le cinéma, le projet est tombé l'eau. A défaut, Jean-Marie Vivès se contentera, pour commencer, de créer le logo de cette société toute nouvelle... Mais à cette époque, les gens d'Acmé avaient dans la tête de faire renaître l'utilisation en France du glass-painting et du matte-painting : ou comment, pour éviter la construction en dur de coûteux et volumineux décors, on se sert de peintures sur verre. Et c'est là que les talents de peintre hyperréaliste de Jean-Marie Vivès pouvaient faire merveille. Alors, il commence par faire un premier essai, avec un décor de vaisseau spatial. C'est à ce moment, en 1982, qu'Acmé est contactée pour réaliser les glass-painting du film d'Alain Resnais, **La Vie est un Roman.** A Jean-Marie Vivès revient donc la tâche de peindre sur verre une dizaine d'avant-plans de décors, d'après des dessins d'Enki Bilal, auteur de bédés fantastiques. Amusant paradoxe, Resnais souhaitant un look très stylisé, Vivès demandera à Bilal de retoucher légèrement les glass-paintings, afin de gommer l'aspect un peu trop réaliste qu'il leur avait conféré. Après cela, il continue de s'occuper de tout ce qui est peinture, au sein d'Acmé, pour des pubs, ou alors des films tels que **La Lune dans le Caniveau, Poussière d'Empire** de Lam Lê, ou **Nemo.** Puis, aux alentours de 1983, il quitte Acmé. Pour lui, une nouvelle étape commence : il souhaite élargir le domaine de ses compétences : dessiner les glaces peintes qui vont être utilisées pour un glass-painting ou un matte-painting, c'est bien, mais être capable de concevoir et réaliser l'effet de A jusqu'à Z, c'est encore mieux. Désormais, free-lance, Jean-Marie Vivès commence par passer de longs mois à apprendre l'optique, tout ce qui a trait aux objectifs, à la lumière, à la façon d'éclairer un plan, de calculer profondeur de champ et ouverture du diaphragme de la caméra. Toutes choses indispensables lorsqu'on veut maîtriser à fond les effets spéciaux optiques. Et les travaux qu'il se met à effectuer sur des films publicitaires lui permettent aussi de regarder les chef-opérateurs à l'ouvrage, et de compléter ainsi sa formation d'autodidacte. Il se spécialise peu à peu dans tout ce qui est glass-paintings ou prises de vues avec systèmes de miroirs, bref des trucages mélangeant dessins et décors (et personnages) réels. Pour la pub Crédit Mutuel, entre autres, (voir M.M. n° 39).Mais il y aura également d'autres boulots de peinture plus modestes ; un bon moyen, il le reconnaît, de tester certaines choses, d'expérimenter sur des objets à moindre risque, sachant que chaque « gros coup » est un défi, un pari qu'il faut relever et gagner si l'on veut progresser. Et prouver qu'en France, faire des effets spéciaux n'est pas un rêve insensé. Qu'il n'y a pas forcément besoin d'aller frapper aux portes des studios américains ou anglais, même si Jean-Marie Vivès admet qu'une part de son apprentissage, c'est en voyant films et revues spécialisées U.S. qu'il l'a effectué.

Petit à petit, par expérience, Jean-Marie Vivès s'est forgé une connaissance solide de l'art de la glace peinte. C'est ainsi que maintenant, il ne recherche plus l'hyperréalisme à tout prix, mais choisit à chaque fois la matière, craie, aérographe ou autre, qui donnera sur l'écran la plus grande authenticité, l'ambiance, la texture les plus proches des prises de vues réelles.

Mai-juin 1986. Nouveau défi : Jean-Marie Vivès réalise un essai filmé de matte-painting, c'est-à-dire une combinaison scène réelle/peinture par système de cache – contre-cache. Et c'est en février de cette année que, sous la houlette du réalisateur Lam Lé, s'est tournée la première pub faisant appel, pour un de ses plans, à ce procédé. Du moins tel que le propose Jean-marie Vivès. Dorénavant, le matte-painting n'est plus l'apanage des techniciens d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique.

Alors, Messieurs les cinéastes, si vous avez des idées de décors gigantesques, mais des budgets qui, eux ne le sont pas, n'hésitez pas : appelez « Monsieur matte-painting » alias Jean-Marie Vivès. Croyez-moi, le jeu en vaut la chandelle...

Jean-Michel LONGO


Un Glass Painting pour le Musée de Science.



Celui du « Crédit Mutuel ». La pub a rapidement été retirée du circuit, à la suite du procès intenté par Lucas pour utilisation du personnage du Yoda. Au centre : J.M. Vivès.



AUTOPSIE DU 7e ART

La censure cinématographique, que devient-elle, existe-t-elle encore en France ? Pour le savoir je me suis entretenu avec le président du comité de contrôle, Monsieur Jean-François Théry. Mais sachez déjà que la grosse paire de ciseaux qui massacre vos chefs-d'œuvre n'existe pas !!!

M.M. : Parlez nous du comité de contrôle des films que vous présidez. Tout le monde a une mauvaise tendance à vous appeler : « Le comité de censure ».

M. T. : Je n'aime pas qu'on emploie le mot CENSURE, car pour moi c'est quelque chose de précis. C'est une activité qui porte atteinte à la liberté d'expression, qui cherche à empêcher la diffusion de certaines informations, certaines idées...
De ce point de vue là, il faut dire et redire qu'il n'y a pas de censure en France.
Ce que nous faisons est beaucoup plus proche d'une action de prévention. Nous cherchons, compte tenu de l'impact assez extraordinaire des images de cinéma sur le spectateur, et en particulier sur les jeunes spectateurs, à les écarter des films qui peuvent avoir pour eux des conséquences dommageables d'une manière ou d'une autre. Nous avons le pouvoir d'interdire totalement un film, ce qui arrive de plus en plus rarement. D'autre part, depuis 1981, aucune interdiction totale n'a été prononcée par le ministre. Il faut en effet préciser que la commission que je préside est une commission consultative, et la décision sur le visa d'exploitation est prise par le Ministre de la Culture.
Ce que nous faisons couramment est de donner une interdiction aux moins de treize ou dix-huit ans d'appliquer la loi du 30 décembre 1975 et de classer un film dans la catégorie soit des films à caractère pornographique, soit des films d'incitation à la violence.

M.M. : Qui forme le comité que vous présidez ?

M. T. : Nous sommes 25. Chaque titulaire a deux suppléants. Le premier tiers est composé de huit professionnels du cinéma : producteurs, distributeurs, exploitants de salles, auteurs, réalisateurs... désignés par leurs organisations professionnelles.
Le second tiers est formé de représentants des pouvoirs publics en rapport avec notre activité. Il y a des représentants du Ministère de la Culture, de l'Intérieur, de la Santé, de la Jeunesse et des Sports, de la Justice, de l'Éducation nationale (assez fortement représentée), et des Affaires étrangères car ils souhaitent être avertis assez tôt des films destinés à l'exportation. Ils prennent des précautions pour ne pas qu'un film crée de problèmes s'il est exporté à tel ou tel endroit.
Enfin, le dernier tiers est formé d'experts : médecins, sociologues, psychologues, éducateurs, magistrats, un représentant de l'association Mères de France, du haut comité de la jeunesse, etc...
Le président, quant à lui, est un haut fonctionnaire en activité ou en retraite, et généralement membre du Conseil d'État.
Mon adjointe est Nicole Briot, la première femme inspecteur des finances.

M.M. : Tous les membres ont plus de 18 ans. Ne serait-il pas intéressant de montrer les films à des enfants, un peu comme des cobayes, pour étudier leurs réactions ?

M. T. : On ne peut pas, mais ce serait bien intéressant. Déontologiquement ce n'est pas possible. La raison majeure étant que pour savoir si un film doit être interdit aux moins de 13 ou 18 ans, il vaut mieux avoir dépassé 18 ans, même si l'on n'est pas forcément meilleur juge.

M.M. : L'image classique qu'ont les gens de votre comité est celle d'un homme qui à la vue de chaque film décide à son gré de couper telle ou telle scène avec une grosse paire de ciseaux qui, « chkouik !!! chkouik !!! », charcute les films.

M. T. : Il y a certains films qui ont été jugés comme de fortes incitations à la violence. Ils ont été classés X-Violence, mais à ma connaissance, aucun d'eux n'est sorti.
Ce qui se passe en général, c'est que toutes les décisions que nous prenons sont des avis motivés et expliqués au ministre. Celui qui a un X-Violence voit pourquoi et souvent remonte son film et revient nous le présenter.
Alors que nous aurions le droit de le faire, nous nous interdisons de faire nous même les coupes. Nous ne coupons jamais.
La responsabilité du film appartient au réalisateur, au producteur, au distributeur. Si nous coupons, nous prenons des décisions complètement illégitimes.
D'excellents réalisateurs n'ont rien à dire aux jeunes et ont à parler à des adultes. Dans ce cas, si on coupe des scènes qui lui paraissent importantes pour lui faire soi-disant plaisir, et lui donner une interdiction moins lourde, on est à côté de notre rôle. C'est à lui de décider. Il enlève lui-même ce qu'il veut, et après une nouvelle projection, nous lui donnons notre nouvel avis. Autrement, il garde tout et l'interdiction aux moins de 18 ans est conservée.

M.M. : J'ai vu des films présentés à des festivals qui se trouvaient ensuite amputés de scènes lors de l'exploitation en salles.

M. T. : Les festivals nous demandent de leur donner des autorisations exceptionnelles de projection sans visa d'exploitation. En général on accepte sans trop regarder car on ne veut pas les embêter. Le festival est une activité particulière avec un public qui n'est tout de même pas le grand public. On est donc moins vigilant car le spectateur est invité, ou alors fait une démarche pour assister à ces manifestations...
Je suis donc très cool avec les festivals, même si je me rends compte que je prends des risques, car il y a des gens qui font leur publicité d'appel aux festivals avec un film qui sera peut-être différent s'il veut obtenir le visa d'exploitation.
De plus, je risque aussi de voir apparaître des festivals bidon.

*M.M. : Parlez-moi de **Massacre à la Tronçonneuse** qui fut interdit.*

M. T. : Je l'ai vu quand il est arrivé. On a prononcé une interdiction totale, et le Ministre ne l'a pas laissé sortir.
Puis, celui que J. Lang a laissé sortir n'est pas la version originale. Château vous dit « version intégrale », mais ce n'est pas vrai. J'ai vu la version que Château a mise dans les salles et ce n'est pas la version originale.
Ce qui était le plus critiquable du point de vue qui est le nôtre, c'est-à-dire le traitement de l'être humain comme du bétail, les corps que l'on découpe, a été très allégé dans la version de Château. La motivation de notre proposition d'interdiction totale à l'époque était une atteinte grave à la dignité de la personne humaine.

*M.M. : Et pour la suite, **Massacre N° 2**, vous envisagez une interdiction aux moins de 18 ans ?*

M. T. : C'est ce que nous avons proposé. Cela dit, le Ministre fait ce qu'il veut, mais je pense que oui. Il y a de quoi. Parce que là, on va plus loin que la simple agression a la sensibilité. La considération de l'être humain dans ce film risque d'avoir une répercussion dans la manière d'envisager la vie des adolescents.
Je parlerai aussi d'un autre film qui était **Zombie**.
Nous avons aussi été sévères avec ce film. Il est passé plusieurs fois devant la commission, mais ce qui nous avait surtout épouvantablement gênés était l'arrivée de cette bande de casseurs dans le supermarché et cette jubilation avec laquelle ces personnes faisaient des cartons sur les zombies, pillaient les armes, etc. Nous nous sommes dit qu'il y avait derrière tout cela une philosophie effrayante, avec une humanité et une sous-humanité.
Avec cette joie de tuer son semblable, de tuer les sous-hommes, nous étions proprement face aux racines de l'idéologie nazie. Laisser donc cette idéologie pour les adolescents qui sont déjà naturellement prédisposés nous a paru très embêtant.

*M.M. : J'ai vu **Mad Max** en version intégrale en Angleterre. Deux, trois ans après, le film sortait enfin en France dans une version complètement coupée. Vous avez été plus sévère que les Anglais ?*

M. T. : Alors **Mad Max** c'est marrant, parce qu'on a été très sévère avec le premier et très indulgent avec le second. Car **Mad Max 2** est un spectacle violent, mais un spectacle, sans danger d'identification. Il n'y a pas de répercussions sur la vie des gens. C'est une grande histoire, une B.D.
Le premier nous avait par contre beaucoup inquiétés.

M.M. : Quel est votre point de vue quant à l'utilité de votre Commission ?

M. T. : Je pense que si les jeunes n'allaient au cinéma que dans le cadre de ciné-clubs, ou avec leurs parents ou professeurs, de manière à ce qu'ils prennent en pleine figure au cinéma fasse l'objet aussitôt après d'une discussion, d'une explication (et pourquoi ça, et qu'est-ce que ça veut dire ?, et pourquoi est-ce qu'il s'est cru obligé de mettre cette scène...), et bien à partir du moment où il y a ce travail de réflexion, de décodage, d'explication, à la limite je serais tout à fait d'accord pour supprimer la Commission de contrôle, car elle n'aurait plus grand-chose à faire.
Là où je crois qu'il faut la maintenir, c'est que nous voyons bien que le public de cinéma est de plus en plus jeune, et qu'il va au cinéma isolément. Les jeunes y vont entre eux ou seuls, mais pratiquement jamais avec des adultes, ce qui se comprend très bien. Les enfants n'ont pas envie d'aller au cinéma avec nous, sauf quelques fois quand on les emmène. En fait, le cinéma, c'est y aller avec les copains. Alors à ce moment-là, il y a un rapport de jeunes au cinéma qui est très particulier. Ils vont un petit peu au cinéma se renseigner sur le monde adulte, chercher les fameuses questions qu'ils n'ont jamais osé poser, etc. Bref, voir ce que les adultes ont à leur dire. Et alors c'est là que c'est dangereux, car ils sont complètement réceptifs, sans attitude critique vis à vis du cinéma. Par contre, si cette image est susceptible d'être décryptée, discutée, et si la dimension critique est réintroduite dans le circuit, alors cela me gêne beaucoup moins.
Donc je pense que l'on ne peut se passer d'un certain contrôle, car la société elle-même ne peut pas se désintéresser de l'image qu'elle donne aux jeunes. Ce n'est pas possible. Et quand cette image risque de faire des dégâts, il faut l'éviter. C'est un peu ma philosophie.

Entretien réalisé par Jimmy FRACHON

Le chant de la perceuse : une scène censurée de FRAYEURS.



LA RUBRIQUE DU CINÉ-FAN

FABRICATION ET MÉCANISME D'UN CRÂNE AMOVIBLE



Un africain en décomposition. Tête mécanique en résine avec paupières, yeux et bouche articulés.

Pour confectionner des effets de maquillage qui soient suffisamment crédibles en super 8 ou en 16 mm, il faut absolument effectuer ce nombre d'étapes. Le moulage facial et dorsal de l'acteur, puis la coulée d'un buste (positif) en plâtre et au cas échéant, si vous avez opté de concevoir diverses altérations concernant la structure du visage, exemple : menton, nez, etc. Cette modification se fera avec de l'argile ou bien de la plastiline.

Dans cet article, je vous parlerai de la façon de réaliser un buste rigide en résine qui servira notamment à supporter des éléments mécaniques.

COLORATION DES MASQUES

Après avoir pris les deux empreintes (avant et arrière) du vaillant camarade, graissez l'intérieur des moules avec de la vaseline ou du savon.

Ensuite coulez dans chacun de vos moules quatre couches de latex colorié préalablement couleur chair. Puis mettez à cuire au four ; ensuite il ne faudra pas démouler les masques car ils serviront de base séparatrice entre le buste en résine et le moule.

Avant de fournir les explications sur la création de la tête en résine, une indication ayant trait à la façon de colorier le latex.

J'emploie de la peinture pour tissu (ELBETEX) : elle a la particularité de ne pas se craqueler, par conséquent, vous pourrez peindre vos masques ainsi que toutes les matières élastiques ; son seul inconvénient est d'être longue à sécher.

Sachez que la nature du latex lorsqu'il est solide est couleur rouge brique ; pour rendre une teinte pareille à la peau humaine, je vous suggérerai de suivre ce procédé : pour un litre de latex, mettez 100 ml d'Elbetex couleur blanc afin qu'il garde sa blancheur lorsqu'il sèchera, puis mettre par petites doses de la peinture d'UNKLOCKER réf. 048 avec de la MITTELGELB réf. 028 plus un peu de couleur rouge.

Deux têtes articulées pour phases de transformation en loup-garou et crâne en résine avec gueule mobile.





CRÉATION DU CRÂNE EN RÉSINE

Pour ce travail, munissez-vous de tout ceci : 1 litre de résine pour inclusion et de la fibre de verre avec un accélérateur au COBALT si vous désirez que la résine sèche assez rapidement. Mettre des gants car ces produits tachent, et sont nocifs.

Après avoir laissé sécher les masques à l'intérieur de leur moule, graissez-les avec de la vaseline, puis mélangez un demi-litre de résine avec son catalyseur plus accélérateur dans un bac en plastique ; prendre un verre de résine et le répandre dans le moule facial, ensuite appliquez dans le négatif des morceaux de fibre de verre coupés en carré de 10 cm et les répartir de façon proportionnelle, puis rajoutez encore de la résine afin que votre buste soit solide. Laissez polymériser environ une demi-heure seulement, si vous avez mis un peu d'accélérateur au Cobalt. Sans l'accélérateur, il faudra attendre 3 heures. Un conseil, effectuez ces travaux à l'air libre, et quand tout aura séché, démoulez les deux parties de la tête en évitant de casser les moules en plâtre afin qu'ils puissent à l'occasion resservir si cela s'avère nécessaire. Ensuite, assemblez la tête selon le procédé vu plus haut (résine + fibre).

CRÉATION DE LA GUEULE AMOVIBLE

Pour effectuer la déformation buccale et nasale du prorotype, il suffit de découper avec un couteau rougi au feu l'endroit adéquat que vous voulez rendre amovible.

Ensuite, prenez de l'argile et créez un coffrage tout autour de la partie que vous désirez faire coulisser en respectant les dimensions de l'ouverture de la tête factice : elle devra s'emboîter parfaitement.

Après, coulez à l'intérieur du coffrage de la résine + fibre et laissez sécher. Ensuite enlevez le coffrage d'argile et insérez la mâchoire mécanique par l'intérieur de la tête ; on la manipule comme une marionnette à gaine qui sera animée manuellement ou bien de façon plus complexe comme le roi du maquillage Rick Baker. Le mouvement d'extension facial est pneumatique ; il est réalisé à l'aide de seringues reliées à des pièces déformantes. Faites plutôt le premier procédé, il est aussi fiable et plus simple à confectionner.

ARTICULATION DE LA MÂCHOIRE (BOUCHE)

Pour l'articulation de la mâchoire, j'opère ainsi : découpez la partie inférieure de la mâchoire mécanique et raccrochez-la à chaque extrémité de la pièce déformante ou de la tête avec des plaques en acier, percées au préalable, et maintenues par des écrous + vis. Sachez que les articulations possèdent toutes un élastique ou un ressort de revient avec un câble, une gaine reliée par une manette qui servira à activer la bouche. C'est le même système qu'un frein de vélo.

Il est évident qu'il faudrait davantage d'explications pour avoir des bases de mécanique. Faites des investigations sur ce sujet, ainsi qu'appel à votre imagination.

Bon courage !

Hervé Callleya Martin
Tél. : 71.40.31.11.

COURRIER DES LECTEURS

De Pascal Chayer, La Française

Je voudrais signaler à Christophe Pons (N° 45) et Eric Fouchard (N° 43) et aux autres lecteurs mécontents de certaines critiques faites par des gens qui n'y connaissent rien qu'ils seraient psychopathes à l'heure qu'il est s'ils avaient entendu à la radio la critique sur **Firestarter.** Le journaliste expliquait que c'était l'histoire d'un « petit garçon » foutant le feu partout, etc., etc. Alors n'importe quel pantin peut faire des critiques apparamment. Il n'y a qu'à voir les journalistes de *Mad* : pas de comparaison avec ces mecs-là !

Ben oui, la critique s'avère difficile, qu'est-ce que vous voulez. Vous pourriez, vous, en même temps parler à la radio et aller au cinéma ? Eh, non, vous voyez bien que c'est physiquement impossible, on peut pas être partout. Heureusement, il y a les plus malins qui font leur papier en récitant le contenu du dossier de presse. Je ne citerai pas de nom pour ne pas dénoncer Remo Forlani, mais il n'est pas le seul, vous savez... J.P.P.

De Arnaud Goblas, 3, rue de Vienne 59320 Haubourdin

Vous vous prenez pour qui, pour répondre de cette façon à vos lecteurs adorés ? Dans votre N° 45 (génial d'ailleurs, si, si !) vous répondez à la lettre de Sylvère Noël (petit papa... quoi ?! Ah, c'est déjà passé ?!) d'une façon laconique du style : « On n'a pas que ça à faire, t'as qu'à regarder notre service Minitel » et tac ! Mais supposez un instant qu'il n'ait pas le Minitel, hein ? Qu'est.ce qu'il fait ?
Attendez, partez pas... Dans le *Mad* N° 45, Béatrice Guillaume recherchait tout sur **Star Trek,** malheureusement son adresse est illisible. Alors je lui signale que j'ai l'affiche pantalon de **Star trek 3 ;** alors si ça l'intéresse qu'elle m'écrive ou qu'elle repasse son annonce. Salut.

Si je suppose un instant qu'il n'a pas le minitel, je suppose un autre instant qu'il va vite se le procurer auprès des postes (en plus c'est gratuit) et qu'il va vite nous rejoindre sur le 36-15, code : MAD, où se crée quasiment un Mad Movies *bis. Et puis remets vite ton pantalon, ce n'est pas convenable ! J.P.P.*

De Christophe Triollet 15, impasse Asturias, 77100 Meaux

Ce message s'adresse plus particulièrement à ceux et à celles qui sont responsables d'un ou de plusieurs fanzines.
Oui, je lance une grande idée, par l'intermédiaire de *Mad Movies,* qu'il serait intéressant de développer.
En effet, je propose la création d'un Grand Fanzine annuel, inter-fanzines. Ainsi, tous les responsables de fanzine(s) pourraient participer à l'élaboration de ce Super-Fanzine, bénévolement bien sûr.
Evidemment, il reste le problème de l'imprimerie et du tirage. Alors pourquoi ne pas verser directement l'argent gagné à la vente de ce Super-Fanzine à ceux ou celles qui s'occuperont de ce problème, pour que le tout soit amorti.
C'est un beau projet qui me tient à cœur depuis longtemps, mais malheureusement, je ne peux rien faire, à part lancer cette vaste idée. Alors, si quelqu'un peut remanier mon idée en la faisant aboutir, ce serait merveilleux.
Peut-être que demain, nous aurons, au même titre que le cinéma, la musique ou d'autres, une rencontre inter-fanzine, et cela, grâce à ce Super-Fanzine..

D'Arnaud Chapuy, Morne Verguin, BP. 474 97164 Pointe-à-Pitre

Passionné depuis toujours par le fantastique, je me penche depuis peu sur le Super 8. Je cherche à constituer un dossier sur les films fantastiques de cette geste. Je lance donc un appel à tous les cinéastes du genre. Envoyez-moi la fiche technique la plus détaillée possible de votre film, et également le résumé, des anecdotes, la durée du tournage, le budget, etc. Joignez-y quelques photos. Autre chose : j'aimerais que les maquilleurs en herbe et autres truqueurs dégénérés m'écrivent afin d'échanger trucs et idées sur les effets spéciaux amateurs. J'espère crouler sous vos lettres ensanglantées, amis fantasticophiles. Quant à *MAD,* c'est le meilleur évidemment. Merci de m'écrire par avion.

De Philippe Guillaumie, Brive

En vous remerciant de vos conseils éclairés, je vous envoie en catastrophe ces photos. Je dois m'en débarrasser au plus vite. Peut-être pourriez-vous faire quelque chose pour lutter contre ces ... Non ! Les coups à la porte ! NON !!! Pas eux !...

De Jean-Paul Blanchet, Argenteuil

Si je me décide à vous écrire, c'est pour vous faire part de mon plaisir face à la nouvelle grille de programmes de TV6. Je crois qu'une tentative aussi courageuse et aussi enthousiasmante que de faire enfin la télé basée essentiellement sur le policier et le fantastique ne pouvait être passée sous silence dans un journal comme *Mad Movies.*
Comment ça, le Fantastique, on l'avait déjà avec Canal Plus ? Mouais ! Très honnêtement, ça n'est un mystère pour personne que Canal Plus reste la télévision d'une minorité ayant les moyens. Et puis il arrive parfois que les films proposés soient franchement mauvais ou racoleurs. Mais sur TV6...
C'est le dimanche, à 20 h 30, à l'heure du brave film bien pépère de TF1, que l'on peut se délecter. De bons vieux trucs rétros d'abord, que l'on voit ou revoit toujours avec plaisir, comme **Les Survivants de l'Infini** ou **Le Météore de la Nuit ;** et puis aussi découvrir des films comme **Apocalypse 2024** ou applaudir des chefs-d'œuvre comme **La Chose d'un autre Monde, Hawks,** ou **Cat People.** Et tout cela sans le moindre saucissonnage publicitaire, parfois en V.O. ! A 20 h 30, on croit rêver... vous avez dit télévision commerciale ?
Mais TV6 ne se limite pas à ces films. Il y a tous les policiers et thrillers qui feront particulièrement plaisir aux lecteurs d'*Impact* que nous sommes tous ! (slurp ! ça va ? Votre botte gauche brille assez ? Je peux passer à l'autre ?). Enfin, il y a toutes ces séries mythiques qui ont bercé notre enfance comme **Les Envahisseurs, Destination Danger** et même **Alfred Hitchcock presents,** et en V.O.
Longue vie à *Mad Movies* et à cette grille-miracle.





Photos : PHILIPPE GUILLAUMIE.

De Gil Delisse, Cormeille-en-Parisis

Je viens de découvrir avec un grand plaisir votre revue. Sans être absolument fondu de cinéma fantastique, je suis de près tout ce qui bouge dans ce domaine. Ce que j'ai particulièrement apprécié dans *Mad Movies* c'est ce ton caustique, grinçant, teigneux, marrant dans les articles, notamment ceux concernant la cuvée « Avoriaz 87 ». Enfin une revue qui traite avec intelligence le Fantastique, tout en n'oubliant pas que « tout ça », c'est pour rire. Bref j'ai passé un moment de franche rigolade tout en lisant des papiers bien documentés sur les films qui sortent actuellement. Bravo pour cet esprit très « fanzine » très sain et très dynamique ! Promis, je ne louperai plus un numéro, et, quand ma situation financière sera plus « stable », je m'abonnerai !

De Christophe Pons, Saint-Quentin-Fallavier

Je vous écris pour vous donner mon avis sur **Day of the Dead.** Je vous le dis tout de suite : je trouve ce film absolument génial. Le scénario allie psychologie des personnages et action. La mise en scène est terriblement efficace et la direction d'acteurs contribue fortement à la réussite du film. Lori Cardille (Sarah) est aussi « bonne » (dans tous les sens du terme) que Sigourney dans **Aliens.** Bub (Boubou dans la V.F.) est le personnage le plus attachant de l'histoire. Quant aux effets sanglants du film, ils sont simplement extraordinaires. Les trois premiers quarts d'heure ne sont pas du tout ennuyeux. Ils servent entièrement le propos du film.
Day of the Dead est le film fantastique des années 80, qui traite comme nul autre de l'apocalypse. Le discours de Romero dépasse le simple cadre du film d'horreur. N'en déplaise aux détracteurs du genre (Télérama, Première, etc.) et à tous autres autres.

T'inquiète pas pour Boubou dans la V.F., imagine que dans la V.O. on a droit aux « zombés » pendant tout le métrage. T'imagines un peu la quatrième partie : **Boubou ou la Revanche du Zombé ?** *J.P.P.*

De Jean-Christophe Gachenot, Lunéville

Il y a de cela un bout de temps, j'ai écrit une lettre que vous avez mal prise. Bon, OK. C'est vrai qu'après l'avoir relue dans *Mad* (le 41), je l'ai trouvée mal formulée. Mais de là à ce qu'une horde de fanas me tombe dessus (même 8 mois après !) – d'ailleurs certains devraient apprendre à lire, surtout à Rennes, parce que je ne sais pas où j'ai pu critiquer en mal **Les Griffes de la Nuit.** Je ne force personne à coups d'injures ou conneries du genre à faire accepter mon point de vue. Votre revue regroupe plusieurs genres et ce n'est pas parce qu'on la lit qu'on aime le gore au même titre que la science-fiction (et vice-versa). Alors comment des lettres aussi nulles que celle de Karl Jourdain peuvent-elles passer ? Le gars fait preuve d'un manque évident d'objectivité. Bon, comme le courrier des lecteurs ne doit pas être fait pour des règlements de compte, I leave you... et I love you et..., ne le prenez pas mal.

Mais non, on ne l'avait pas mal prise, cette lettre. C'était juste pour faire un peu d'humour, notre réponse primesautière. Pour faire rire, nous sommes prêts à tout, à Mad Movies, *vous devriez le savoir... J.P.P.*

De Dominique Pellet, Montpellier

Annoncé à grands coups de pub, il mérite le Fly-Tox de notre oubli : le film qui fait Mouche en plein dans le genre « Arnaque gigantesque à éviter à tout prix ».
On pense la voir dès le début du film, mais on l'attend pendant un sacré moment, l'expérience funeste qui va coupler une mouche avec le malheureux héros... C'est long, c'est long, c'est long...
Et quand le génial savant comprend enfin ce qui lui est arrivé, nous on le sait déjà depuis plus d'une heure !
Transformé en une masse de chairs molles et pendigouillantes (beaucoup de travail pour pas grand-chose), il perd – entre deux vomissements corrosifs – un bout de bidoche tous les quarts d'heure...
Je vous passe les détails suivants (je me suis endormie, c'est vous dire...) jusqu'au coup de feu salvateur qui propulse enfin le film au paradis des navets géants.
Beaucoup de bave, des effets décevants, un résultat nul !
Dire que j'ai payé pour voir « ça » (et j'ai même pas l'excuse d'avoir lu avant votre description alléchante...).

De Gille Penso, Marseille

Chers amis du Fantastique,
Ma lettre est sans doute trop longue pour figurer dans le courrier des lecteurs. Cependant, je serais heureux si vos lecteurs pouvaient la lire et, éventuellement, y répondre. A vous de décider si elle doit ou non figurer dans vos pages.
Le Fantastique, martyr du cinéma.
Le cinéma fantastique est né avec le cinéma. Le western, la comédie musicale, le péplum, le film de cape et d'épée ont eu leur moment de gloire et se sont éteints. Le policier, la comédie dramatique sont encore à l'honneur, mais ils ne sont arrivés qu'en cours de route, et il y a fort à parier qu'ils finiront à leur tour par quitter le monde du cinéma. Mais le Fantastique est plus que jamais d'actualité à l'écran, se renouvelant chaque décennie, indissociable du cinéma. Et si un jour le Cinéma Fantastique disparait, c'est que le cinéma aura cessé d'exister.
Il n'existe qu'un seul genre cinématographique comparable dans son évo-





Photos : ILAN LEBAN.

lution au Fantastique, c'est la Comédie. Tous deux, contrairement aux autres genres, ne sont prisonniers ni d'une époque, ni d'un endroit. Le rire et le surnaturel peuvent surgir n'importe où, n'importe quand. Les autres genres ne sont que des satellites dans l'univers du cinéma.
Il est donc amusant et révélateur de constater que les grands critiques des grandes revues du cinéma se montrent aussi profanes. La comédie s'en est bien tirée. Elle a été adoptée, quoique tardivement, par le grand public et la critique avec bonheur. Mais le Fantastique reste le souffre-douleur des journalistes cinématographiques qui, ignares, ne se sont pas rendu compte que le genre qu'ils méprisent tant fait partie de l'essence même du cinéma, ou qui, hypocrites, préfèrent l'oublier, reportant toute leur attention sur les grands drames psychologiques, les superbes comédies dramatiques ou les passionnants films politiques.
Ces messieurs ont sans doute raison. Il faut être niais pour s'extasier devant **La Guerre des Étoiles** et plutôt dérangé pour regarder **La Nuit des Morts-Vivants.** On peut penser ce qu'on veut du Cinéma Fantastique, tous les goûts sont dans la nature. Mais être incapable de reconnaître les qualités d'une mise en scène, le génie d'un scénario, le talent d'une interprétation, la prouesse d'un trucage ou la beauté d'une musique, c'est confondre une question de goût et une question de mauvaise foi. Une œuvre d'art ne peut être notée et difficilement jugée – c'est pourquoi « Oscars » et « Césars » n'ont aucune raison d'être –, mais il est des critères qui n'échappent à personne. Ignorer ces critères, c'est ignorer la profession de critique. C'est pourquoi la quasi-totalité des critiques de cinéma ne connaissent pas leur profession.
Il faut alors se pencher sur les revues spécialisées si on désire un avis au moins objectif sur un film fantastique. On constatera d'ailleurs que seul le fantastique cinématographique possède sa presse spécialisée, la totalité des autres genres se trouvant pêle-mêle dans *Première* ou *Les Cahiers du Cinéma.* C'est dire le besoin ressenti par les fantasticophiles de voir des gens s'occuper enfin sérieusement de leur cinéma favori. Il existe pratiquement autant de revues sur le Cinéma Fantastique que sur le cinéma. Révélateur, non ? Et là encore, le problème vient se poser.
Ouvrez votre *Mad Movies*, votre *Ecran fantastique* ou votre *Starfix* (pour ne citer qu'eux) dans un lieu public, et voyez se poser sur vous le regard accusateur et scandalisé des braves citoyens. Comment peut-on se délecter de photos aussi horribles ? Comment ose-t-on aller voir de tels films ? Et ce sont les mêmes braves citoyens qui, le soir, allumeront tous ensemble leur télévision à l'heure du repas pour suivre avec passion la mort en direct d'une petite fille colombienne noyée, filmée pour le journal télévisé, ou qui achèteront *Paris Match* pour y contempler les photos des victimes d'une collision aérienne et celles de leurs familles éplorées. Tout ceci est tellement plus sain que nos zombies et nos loups-garous qui polluent le cinéma !
Si la censure avait un peu de bon sens (ce qui semble difficilement concevable), elle cesserait de réduire à néant d'un coup de ciseaux les efforts des illusionnistes qui créent les effets spéciaux des films fantastiques pour se pencher sur les images que nous livrent quotidiennement la télévision et les journaux.

De Ilan Leban, Marseille

Je vous fais part d'une de mes créations ; vous aurez sans doute reconnu le face-hugger directement échappé d'**Alien.** La queue et les pattes sont articulées, comme le montre la première photo dévoilant le mécanisme. Les parties qui le composent ont été moulées séparément, coulées en mousse de latex puis assemblées.
Je vous quitte et sans doute à bientôt avec de nouveaux monstres. Pour ce qui est de la revue, tout est parfait, continuez !

De Laurent Bergnach, Joeuf

A l'heure à laquelle, pour les aventures d'un canard miteux, s'affichent deux gens déshabillés par un orgasme inconnu et à laquelle je me rejette obligatoirement sur le cinéma français pour éprouver d'originaux frissons (**Noir et blanc, Thérèse** ou même le sincère mais mauvais **Passage**), je me permets de tirer la sonnette d'alarme. J'annonce le déclin, la mort du cinéma fantastique pour ces années quatre-vingt.
Ce deuil, je le porte en voyant le nullissime Hooper, en découvrant Carpenter virer au Spielberg et la disparition d'un cinéma de recherche (**Labyrinth Man, Le dernier Combat, Le Quatrième Homme**) à cause de la mode teenagers autant que des goûts faciles d'un certain public, qui n'a que le nombre pour lui.
Sans doute qu'avec mes 21 ans, je suis dépassé. Sans doute que le fantastique n'est pas après tout cette confrontation de l'homme avec de vieux mythes, avec ses angoisses les plus intimes. Sans doute dois-je me résoudre à une boulimie d'effets spéciaux qui ne détournent en fait que l'homme de sa conscience et stéréotypent le genre comme le fut le western. Alors je n'irai pas voir **Howard.** Ceux qui iront, je les félicite pour leur conscience cinéphilique. Mais qu'alors ils ne me disent pas que le Fantastique est le seul maître. Ils n'auront fait que se prostituer au Dieu Money, au bouffon Lucas... et à leur face obscure. Pour permettre aux injurieux de se défouler : Laurent Bergnach, 202 rue de Ravenne, 54240 Joeuf.

Ben alors, mon petit, que se passe ? De tout temps des films progressistes et des standards américains ont cohabité. Ce n'est pas pour cela que le Fantastique est bouffé aux vieux mythes comme tu le dis. Reporte-toi à l'éditorial du N° 22 où je disais (d'une manière un peu provo, je l'avoue) que le Fantastique, de par son aptitude à se réinventer sans cesse ses propres mythes, constituait sans doute le seul genre majeur de l'histoire du cinéma. C'est pas rassurant, ça ? J.P.P.

De Philippe Chavin, Grans

Engin une revue qui parle, dialogue avec ses lecteurs, et ceci à chaque numéro. Mais vous ne devriez pas seulement répondre à ceux qui vous posent des questions. En effet, votre avis serait le bienvenu à propos des sujets abordés par David Sapeta et Eric Fouchard (N° 45). Pour ma part je suis d'accord avec David, mais pas du tout avec Eric : tu critiques *L'avenir du futur* et la 5. Mais sans eux (et la 6) où verrait-on des films fantastiques ? Il vaut mieux les voir raccourcis que de ne pas les voir du tout (si on ne possède pas de magnétoscope). Ne laissez pas publier des messages du type Jean-Marc Vollet, qui risqueraient d'empêcher la parution de sublimes lettres comme la mienne. Enfin, les pubs sont trop parisiennes. Par exemple, il y a une excellente librairie à Marseille, *Mélodie en sous-sol.* Allez-y c'est super chouette.

Nous avons déjà parlé de cette librairie lors de son ouverture. Et pour ce qui concerne le dialogue, sachez que tous les mercredis, de 15 h à 17 h, l'équipe de Mad *est prête à vous répondre en direct sur vos minitels. Tapez le code MAD, entrez à la rubrique « Messagerie » et dites-nous tout ! J.P.P.*



LE TITRE MYSTÉRIEUX

Allons bon, qu'est-ce que c'est encore que cette vilaine bête toutes dents dehors, et dedans également (non, je veux dire, y'a des dents dedans aussi), bon, ça va pas, je recommence tout. Allons bon, disais-je, de quoi s'agit-il, d'où surgit-elle et que fait donc là cette bête superbe (oui, enfin, pittoresque en tout cas) ? Renseignement pris, elle figure ici pour notre titre mystérieux, ce qui nous rassure tous. Alors voilà, vous nous donnez le titre du film où elle apparaît et, si vous êtes parmi les cinq premiers à nous fournir la bonne réponse, nous vous enverrons gratuitement le prochain numéro plus une affiche de film fantastique.

Notre titre précédent concernait **La Colline a des Yeux N° 2.** Nous avons été quelque peu trahis par la programmation d'Avoriaz où ce film devait figurer, ce qui aurait ainsi actualisé le jeu et donné davantage de chances aux lecteurs, mais exit **La Colline** et pas un seul gagnant pour cette fois. Heureusement aujourd'hui c'est plus facile, alors tous à vos mémoires, prêts ? Partez !

petites annonces

Cherche le petit dossier de presse sur **Les Griffes de la Nuit** et **La Revanche de Freddy.** Petit prix. Franck Dal Molin, 4 rue Duclaux Monteil, 30100 Ales.

Recherche correspondant (e), fan de cinéma fantastique et d'action, de préférence habitant ma région. Patrick Emery, 21, résidence des Tilleuls, 53160 Bais.

Cherche films, feuilletons, en V 2000 ou VHS, avec William Shatner, De Forest Kelley et Nimoy, dont 1er épisode de **Rawhide,** en juillet 86 (avec De Forest) ; l'épisode du **Virginien** (avec De Forest et Leonard) passé en été 83 et les deux épisodes de **Twilight Zone** (avec William) passés à *Temps X* en 85 et 86. Ecrire à Marie-Line Sanders,4 rue de la Libération, 21400 Châtillon-sur-Seine.

Cède au plus offrant *Ecran Fantastique* N° 8, spécial **Star Trek,** excellent état, 1er trimestre 79. Frédérique Lorimier, 178, rue de Dôle, 25000 Besançon.

Ceux qui ont des articles, photos ou autres documents sur Tom Savini peuvent me les envoyer. J'aimerais également contacter Pascal Trouvé. Julien Rauzier, 13 rue de Lodi, 76600 Le Havre.

Recherche n'importe quel document sur le film **Halloween II,** ainsi que sur Donald Pleasence et la B.O. d'**Exterminator II.** Jérôme Robert, 29, rue des Vignes, 25600 Sochaux.

Vends livres d'horreur de poche, d'aventure. Liste et prix sur demande à Jean-Luc Le Bihan, Boulinat Hengoat, 22450 La Roche Derrien.

Vends 100 FN ànticipation èt recherche *Mad Movies* 1 à 15, 17 et 20 et *Ecran Fantastique* 2, 4 et 12. Roland Huppé, 4 rue Alexandre Goupil, 44700 Orvault.

Je recherche tout ce qui concerne Klaus Kinski : documents, articles, posters, etc. Possibilité d'échanges. Françoise Boutigny, Le Concorde, La Chapelle, 42160 Andrézieux.

J'échange les n° 40 à 45 de *Mad Movies* contre la musique du film **Vampire, vous avez dit Vampire ?** ou **Le Moment de Vérité N° 1.** Écrire à Nicolas Cavalière, 13 rue Marc Seguin, 66000 Perpignan.

Vends K7 vidéo récentes et moins récentes. Liste contre 2 timbres à 2 F 20 à X. Hery et L. Baussart, 20 rue Carnot, 60200 Compiègne.

Vends 2 bobines super 8, sonores, couleurs, d'extraits de films de la Hammer. Liste et prix sur demande. Egalement 1 cours Linguaphone anglais, complet dans malette. Recherche photo-romans *Satanik* (66-67). Ecrire à Omar Amrouche, 88 avenue Brazza, A-229, 93230 Romainville.

Recherche toujours les 4 tomes d'illustrations de Frazetta aux éditions du Chêne, ainsi que « Missisipi River » par Giraud et la brochure « Dune » par Mœbius et Jodorowsky chez Camera One. Franck Bazille, 63 rue Faidherbe, 78500 Sartrouville.

Vends numéros de l'*Écran Fantastique* et de *Starfix.* Liste contre timbre, vendus à la moitié du prix. Nicolas Trinh, 59 rue Diderot, 94300 Vincennes.

Achète livres de SF, Bob Morane, Doc Savage, BD, livres, etc. M. Temperville, Ferme du Rabot, 5 rue de Bellevue, 91400 Orsay.

Je recherche un ou une collaboratrice en vue d'une rédaction finale de scénario (comédie fantastique). Ecrire à François Leberre, 60 rue J.J. Rousseau, 75001 Paris.

Achète dans le Livre de Poche, ou Presse Pocket « **La Guerre des Etoiles** ». Bon état. Nicolas Michaud, 749 quartier les Chaussieyes, 83490 Le Muy.

Particulier vend livres de SF, Fleuve Noir (Fusée, Brantonne), CLA, Bob Morane, Doc Savage. Policier, série noire, blême, etc. Liste contre 3 timbres. M. Tempoille, 38-40 rue Pasteur, 59210 Coudekerque.

Achète ou échange tous posters ou documents concernant principalement **Re-Animator,** mais aussi **From Beyond** et **Dolls.** Emmanuel Schacre, 27 rue Bordin, 78500 Sartrouville.

Recherche tous documents sur Arnold Schwarzenegger, Sylvester Stallone et Marilyn Monroe, ainsi que sur leurs films. Thierry Gailinotti, Magrin Vailhourles, 12200 Villefranche de Rouergue.

Echange du matériel allemand et américain (photos, posters, etc.) contre du matériel français sur **Evil Dead, Dawn of the Dead, Nightmare on Elm Street,** etc. Ecrivez en anglais ou en allemand à Steve Aquilina, Rudolf Kinau weg 1, 2082 Uetersen, Allemagne de l'Ouest.

J'achète tout sur **Kiss contre les Fantômes** et sur le groupe. Je recherche également des fans de Kiss. Réponse assurée. Fabrice Leonardi, 27 rue de la Terrassière, 1207 Genève. Suisse.

Recherche tout ce qui concerne Sylvester Stallone. Documents, posters, affiches, articles. Ecrire à Philippe Ginoux, rue des Parottes, 42450 Sury-le-Contral.

Urgent. Echange, contre l'affiche très rare de « **Revenge** » **of the Jedi,** ou achète cassette VHS **L'Empire contre-attaque,** en scope, si possible. Olivier Sauret, Champ de Mars, Bt. 9, Esc. R2, Appt. 498, 66000 Perpignan.

Réalisateur amateur cherche fans ciné (15-20 ans) pour former équipe de tournage (acteurs, scénaristes...) afin de réaliser des courts métrages S8 (genre : thriller, fantastique, policier). Région maconnaise. Contacter Pierre Lenoir, 5 résidence L'Arlois, 71680 Crêches.

Vends B.O. (disques) de **Psycho 2, Creepshow, A Nightmare on Elm Street 2, Twilight Zone the Movie** et **Vendredi 13 part 3.** 100 F le disque, port compris. Ecrire à Jérôme Tanneau, 14 Hameau de Créach Méhoc, 29263 Locmaria-Plouzané.

Je cherche quelqu'un qui pourrait me donner les affiches de **Massacre à la Tronçonneuse II** et **Aliens.** Echange possible. Ecrire à Julien Taillard, 12 rue Jules Siegfried, appt. 112, 79000 Niort.

Je recherche tout matériel sur les films fantastiques et d'horreur, de H.G. Lewis aux récentes productions Empire, ainsi que tout sur les films de monstres japonais et anciens numéros de *Fangoria, Japenese Giants.* Cherche correspondants. Ecrire en anglais, merci. Max « 3G » Della Mora, Piazza Tripoli, 7, 20146 Milano, Italie.

L'Annonce-Bouquins vous propose 350 annonces en BD, SF, polar, fantastique, etc. Un atout de plus pour réussir vos ventes - achats - échanges de tout ce qui vous plait. Tout renseignement gratuit à Pierre Caillens, 121, avenue G. Pompidou, 33500 Libourne.

J'ai 17 ans et suis « mad » de fantastique : aimerais collaborer à un fanzine. Recherche et achète le N° 2 de *Travelling* et les 1 à 20 de *Mad Movies.* Ecrire à Pâris Harnais, Les Hauts de St.-Jean, 18, lot. Les Termes, 13110 Les Termes, 13110 Port-de-Bouc.

Recherche et achète des affiches de films d'horreur et recherche des cassettes Betamax de **2000 Maniacs, Mad Max, Blood Feast, Conan le destructeur, Le retour du Jedi,** Tél. : (21) 80.85.85. Sébastien Frémont.

Vends N° 16, 59, 60, 63 et 72 de *l'Écran Fantastique* et les N° 22 et 31 de *Mad Movies,* recherche B.O. de **La Forteresse noire.** Jean-Pierre Bazin, 1 place de la Mairie, 94140 Alfortville.

Vends affiches américaines, françaises, belges et allemandes de films fantastiques. Donnez les titres précis des affiches recherchées. Michel Ghezi, La Poste aux Chevaux, 31590 Verfeil.

Cherche tout sur Daryl Hannah et ses films. Suis aussi intéressé par tout ce qui a trait aux loups-garous et (rien à voir) le dernier film de David Lynch, **Blue Velvet.** Recherche Dagon, de Lovecraft ainsi que des romans de Stephen King. Yves Chevaldonné, 5 rue des Iris, 84000 Avignon.

Québécois en rage de sang recherche désespérément les romans de la collection GORE, N° 21 et 22. Votre prix sera le mien. Veuillez inclure les frais de port. Répondez vite. Guy Heine, 470 rue St.-Maurice N° 10, Drummondville, Québec, Canada J2B 2B9.

Vends stock de films VHS de tous les genres. Prix raisonnables, demandez liste à Laurent Debustos, 43 avenue du Général-de-Gaulle, 18390 St.-Germain - du - Puy.

Achète tout document sur la saga des **Star Wars** : BD, livres, et sur les acteurs Hamill, Ford et C. Fisher. Patricia Robin, 20 rue du loup Pendu, appt. 82, 92290 Châtenay-Malabry.

Vends enregistrements de qualité sur cassettes Sony de B.O. de films fantastiques. Liste contre 1 timbre. Ilan Leban, 22 rue de la Sarette, 13009 Marseille.

Fanzine fantastique et SF cherche nouvelles, romans, poèmes, BD, dessins, etc. Philippe Alvino, 18 rue Edouard Aynard, 69100 Villeurbanne.

Je recherche le N° 22 de *Mad Movies,* merci de m'aider. José Carlos Costa Joaquim, Parque Oceano, Lote 3, 3e Dir°, Santo Amaro de Oeiras, 2780 Oeiras, Portugal.

Vends l'*Ecran Fantastique* N° 69 à 74 et quelques « livres dont vous êtes le héros ». Liste contre un timbre. Sébastien Nicot, 48 rue André Malraux, 45330 Malesherbes.

Vendons cours d'effets spéciaux (20 F le cours) sur masques, prothèses, mécanismes (14 cours). Le recueil des 14 : 220 F. Pour doc. plus bon de commande gratuit, joindre enveloppe timbrée à AMR, 19 rue du 11 novembre, 33150 Cenon.

Achète livre collection GORE, édition Fleuve Noir, N° 1 à 17. Très bon état. Recherche également un prêt de caméra Super 8 ainsi que fans partant pour tournage horrifique région Pointe-à-Pitre. Arnaud Chapuy, Morne Vergain, BP 474, 97164 Pointe-à-Pitre.

Photographe cherche modèles pour faire des images délirantes, fantastiques, démoniaques, etc. S'il y a aussi des lecteurs pouvant m'aider pour les maquillages et d'autres qui font du super 8, appelez-moi. Denis Rodinson, 20 rue Jean Moisson, 75010 Paris. Tél. 42.05.71.43.

Vends à des prix très intéressants des affiches de différents formats telles que **Les aventures... Burton, Blade Runner, Short Circuit,** etc. Envoi de la liste contre enveloppe timbrée. Arnaud Briquet, 19 rue Marivaux, 72000 Le Mans.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINÉMA FANTASTIQUE :

N° 24

AUX PORTES DE L'AU-DELÀ

→

Cinemagroup FD présente

"SELECTION AVORIAZ 87"

H. P. LOVECRAFT'S

From BEYOND

AUX PORTES DE L'AU-DELA



BRIAN YUZNA présente H.P. LOVECRAFT'S FROM BEYOND
avec JEFFREY COMBS, BARBARA CRAMPTON, KEN FOREE, TED SOREL
Directeur de la photographie MAC AHLBERG
Musique de RICHARD BAND
Scénario de DENNIS PAOLI
Basé sur une nouvelle de H.P. LOVECRAFT
Effets spéciaux JOHN NAULIN et ANTHONY DOUBLIN
n film réalisé par STUART GORDON

sélection EMPIRE



EVIL DEAD 2 : la suite dans notre prochain numéro !